

Département d'histoire  
Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
Université de Sherbrooke

EAMON DE VALERA ET L'UTILISATION DE L'HISTOIRE :  
LA MISE EN SCÈNE DU PASSÉ  
AU COEUR DE SON DISCOURS ENTRE 1932 ET 1948

Par  
ANTOINE GUILLEMETTE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
comme exigence partielle pour l'obtention de la  
MAÎTRISE ÈS ARTS (Histoire)

Sherbrooke  
Octobre 2007

*I - 2255*



Library and  
Archives Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Published Heritage  
Branch

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file    Votre référence*  
*ISBN: 978-0-494-37875-5*  
*Our file    Notre référence*  
*ISBN: 978-0-494-37875-5*

**NOTICE:**

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

**AVIS:**

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

Composition du jury

EAMON DE VALERA ET L'UTILISATION DE L'HISTOIRE :  
LA MISE EN SCÈNE DU PASSÉ  
AU COEUR DE SON DISCOURS ENTRE 1932 ET 1948

Antoine Guillemette

Ce mémoire a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Christine Hudon, directrice de recherche  
(Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines)  
André Poulin, codirecteur de recherche  
(Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines)  
Patrick Dramé, autre membre du jury  
(Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Sherbrooke)  
René Paquin, autre membre du jury  
(Département d'histoire, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Sherbrooke)

## Résumé

À travers ce mémoire, nous avons tenté de répondre à la question suivante: comment et pourquoi Eamon de Valera, le plus illustre représentant nationaliste irlandais au XX<sup>e</sup> siècle, a-t-il utilisé l'histoire dans de son discours politique entre 1932 et 1948, soit sa plus longue période à la tête de l'État? Notre réponse s'articule en trois temps. En premier lieu, de Valera a cherché à établir que le passé irlandais était un passé clairement national. Son entreprise a consisté à faire exister la nation sur la longue durée et à donner à la nation une existence continuelle, depuis toujours et pour toujours. Ensuite, l'homme d'État a voulu montrer que le passé était porteur d'obligations, c'est-à-dire que la voie de l'avenir pour l'Irlande résidait dans une réactivation du passé, sorte de projection rétrospective. Chacun des objectifs devalériens était légitimé par des exigences historiques, que ce soit le respect de l'enseignement des morts, l'exhortation à accorder la primauté à la spiritualité et à l'esprit face à la modernité, l'aspiration d'assister à une résurrection de l'âge d'or irlandais ou le refus du statut de demi-nation. Finalement, il a souhaité s'accorder une place centrale dans l'histoire irlandaise en cherchant à se donner l'image d'un sauveur. Toutefois, compte tenu de son passé personnel, il a également eu besoin de recourir à l'histoire pour se sauver lui-même. En somme, la récurrence du recours à l'histoire permet de conclure qu'il voyait dans cette stratégie une réponse « universelle » aux défis auxquels il était confronté. En définitive, et nous ne saurions exagérer l'importance de cette conclusion, de Valera n'a cessé de mettre le passé irlandais au service de volontés solidement ancrées dans le temps présent ou, en d'autres termes, il a voulu dompter la dimension du passé dans le but de légitimer ses volontés actuelles.

## Table des matières

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
1. DE VALERA ET L'HISTOIRE IRLANDAISE .....	1
2. DE VALERA VU PAR LES HISTORIENS .....	8
3. PROBLÉMATIQUE, SOURCES ET MÉTHODOLOGIE .....	15
4. L'UTILISATION DE L'HISTOIRE AU CŒUR DU DISCOURS POLITIQUE .....	18
<b>CHAPITRE 1 DE VALERA ET LA NATION : UN CONSTAT PAR L'HISTOIRE .....</b>	<b>21</b>
1. QU'EST-CE QU'UNE NATION? UNE QUESTION SIMPLE, UNE RÉPONSE COMPLEXE .....	21
2. UN CONSTAT PAR L'HISTOIRE : LE PASSÉ DE L'IRLANDE EST « INDISCUTABLEMENT » UN PASSÉ NATIONAL.....	23
2.1 <i>L'Irlande : une nation depuis l'aube de l'humanité</i> .....	25
2.2 <i>Les Gaëls: un peuple porteur de l'esprit national</i> .....	28
2.3 <i>L'âme irlandaise vit dans la langue gaélique</i> .....	32
2.4 <i>Un héritage gaélique certes, mais aussi résolument catholique</i> .....	37
2.5 <i>L'histoire impose une logique territoriale</i> .....	40
2.6 <i>Une lutte perpétuelle aux accents nationaux</i> .....	45
CONCLUSION .....	48
<b>CHAPITRE 2 DE VALERA ET L'HISTOIRE : LE PASSÉ EST PORTEUR D'OBLIGATIONS.....</b>	<b>51</b>
1. LA GRANDE MARCHE EN AVANT AVEC LE REGARD RÉSOLUMENT TOURNÉ VERS L'ARRIÈRE ....	51
1.1 <i>Poursuivre l'œuvre des morts</i> .....	52
1.2 <i>La primauté de l'esprit face à la modernité</i> .....	56
1.3 <i>La résurrection de l'âge d'or</i> .....	60
1.4 <i>À la croisée des chemins : quand l'histoire s'écrit au présent</i> .....	64
CONCLUSION .....	67
<b>CHAPITRE 3 DE VALERA ET SA PLACE DANS L'HISTOIRE : ENTRE MESSIANISME ET RÉDEMPTION .....</b>	<b>70</b>
1. UTILISER L'HISTOIRE POUR CONSOLIDER SON POUVOIR.....	70
1.1 <i>Le cours de l'histoire peut reprendre</i> .....	71
1.2 <i>La gouverne devalérienne marquée par le sceau de la progression continue</i> .....	75
1.3 <i>Quand la Providence offre son appui</i> .....	79
1.4 <i>Comprendre l'histoire avant qu'elle ne se produise</i> .....	83
1.5 <i>Un nouveau porte-flambeau pour une flamme patriotique perpétuelle : de Valera, l'héritier des héros du passé</i> .....	86
2. L'IRLANDE AURAIT-ELLE ENFIN TROUVÉ SON SAUVEUR? .....	91
3. UN SAUVEUR À SAUVER? UN LEADER SUR LA DÉFENSIVE ET LA NÉCESSITÉ DE JUSTIFIER SA PROPRE HISTOIRE.....	93
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>99</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>109</b>

## Introduction

### 1. De Valera et l'histoire irlandaise

Manifestement, ce qui est passionnant à étudier est non pas tant l'histoire de l'Irlande, que la confrontation entre la réalité et la conscience mythique qu'a de son histoire le peuple irlandais<sup>1</sup>.

Maurice Goldring

Comme l'affirme Maurice Goldring, plus qu'ailleurs, l'Irlande est habitée d'une obsession généralisée pour son passé. Les Irlandais seraient tous historiens, de surcroît tous spécialistes de l'histoire de l'île<sup>2</sup>. Cette assertion semble d'autant plus vraie dès lors que l'on étudie le cas singulier d'Eamon de Valera, probablement le plus illustre représentant du discours nationaliste irlandais au XX<sup>e</sup> siècle. La confrontation entre la réalité et la conscience mythique qu'a de son histoire le peuple irlandais ne s'est peut-être jamais manifestée de manière aussi distincte qu'à travers le discours politique de cet « homme qui a été l'Irlande »<sup>3</sup>. Mais à quels besoins répondait une telle obsession pour l'histoire? Pourquoi de Valera fut-il été à ce point préoccupé d'enraciner sa quête nationaliste à l'intérieur d'une trame historique? Au-delà d'une volonté de façonner l'avenir hautement perceptible à travers son discours « historisant », il appert que sa construction méthodique d'une nation historique joua un rôle clé dans la légitimation de ses prises de position au présent et dans la valorisation d'un projet futur. De Valera avait besoin de faire exister la nation irlandaise dans l'histoire pour qu'un jour son « Irlande rêvée » puisse vivre. Dépassant le simple désir de réaliser un projet sociétal, les références historiques, d'un point de vue personnel, devaient lui permettre de retrouver une légitimité fortement ternie lors de la guerre civile de 1922-23, de consolider son pouvoir, de s'inscrire dans la lignée des grands républicains

---

<sup>1</sup> Maurice Goldring, *Le drame de l'Irlande*, Paris, Bordas, 1972, p. 10.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>3</sup> Tim Pat Coogan, *Eamon De Valera : The Man Who Was Ireland*, Londres, HarperPerennial, 1993, 772 p.

et ainsi faire taire les accusations de trahison à la nation portées contre lui. Voilà la thèse que nous développerons tout au long de ce mémoire.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, une brève mise en contexte s'impose. Lors du XX<sup>e</sup> siècle, de Valera, à l'image d'autres tenors du nationalisme, s'est souvent plu à présenter l'histoire irlandaise comme une lutte incessante entre les « pauvres » Irlandais et leurs oppresseurs anglais, comme l'histoire d'une lutte du bien contre le mal ou, pour emprunter un récit biblique citée 777 fois en ces cas-là, d'un David contre un Goliath. Force est d'avouer que le récit historique nationaliste irlandais a souvent cédé à la tentation de la polarisation au détriment de la nuance. Un tel constat nous invite à mieux comprendre le raisonnement sous-tendant l'instrumentalisation politique du passé, soit le processus par lequel l'histoire irlandaise a été réduite à une interprétation simple, sinon simpliste de la réalité.

Pour mieux ancrer le discours devalerien dans son contexte, il apparaît pertinent d'évoquer à grands traits les éléments historiques susceptibles de se retrouver dans le ou les discours nationalistes irlandais dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. De quoi se compose la trame narrative irlandaise? Qui sont les héros qui ont accédé au panthéon de la nation? Quels sont les mythes et les traumatismes qui peuplent la culture folklorique? Bref, pour paraphraser Fernand Braudel, qu'est-ce que les Irlandais nationalistes ont choisi de retenir parmi « tous les étages, tous les milliers d'étages<sup>4</sup> », parmi cette masse historique quasi infinie qui compose l'histoire de leur pays?

---

<sup>4</sup> Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Flammarion, Paris, 1985, p. 54.

Ce qu'on découvre alors est un terreau fertile où poussent côte à côte les fruits du réel et de l'imaginaire. Le mythe s'entremêle à la réalité pour donner naissance à un souvenir hybride où les repères temporels y sont vagues, voire jugés superflus. Cúchulainn, grand chevalier légendaire quasi divin, et Kathleen ni Houlihan<sup>5</sup>, symbole mythique du nationalisme irlandais, en viennent alors à côtoyer des personnages authentiques à travers la mémoire populaire. On peut entre autres penser à saint Patrick, patron de l'Irlande, aux grands moines civilisateurs du moyen-âge sauveurs de l'Occident dont Colomban<sup>6</sup>, mais aussi aux nobles défenseurs de la nation, ces martyrs ayant toujours refusé de mourir. On retrouve notamment dans ce contingent Theobald Wolfe Tone et ses United Irishmen en 1798, Robert Emmet en 1803, les Young Irelanders, groupe inspiré par Thomas Davis, en 1848, James Stephens et le mouvement fenians en 1867, Patrick Pearse et James Connolly à Pâques 1916. Sans oublier les Daniel O'Connell<sup>7</sup>, « the Liberator », et Charles Stewart Parnell, « the Uncrowned King », dont les surnoms suffisent à faire apprécier la place qu'ils occupent dans la mémoire de la République.

Un tel récit basé sur la souffrance, le don de soi, la rédemption par le sang, la piété et l'héroïsme semble former un bassin où puiser des modèles « historiques » fictifs ou romancés afin de favoriser une mobilisation collective. Cette reconstruction du passé irlandais contribue à placer la nation au centre de tout, à faire de cette dernière la valeur suprême. Cette volonté, bien que loin d'être spécifique à la pensée irlandaise, se doit d'être perçue comme logique dans le contexte de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle où la lutte nationale a fini par monopoliser pratiquement toute

---

<sup>5</sup> Vieille femme personnifiant l'Irlande et que l'on retrouve notamment mise en scène dans la célèbre pièce de William Butler Yeats, *Cathleen Ni Houlihan*.

<sup>6</sup> À ce compte, il peut être pertinent de consulter l'ouvrage de Thomas Cahill, pas tant pour sa valeur de travail historique scientifique et rigoureux que pour comprendre l'importance que les Irlandais nationalistes ont accordé à cette période reculée de leur histoire. Voir Thomas Cahill, *How the Irish Saved Civilization, The Untold Story of Ireland's Heroic Role from the Fall of Rome to the Rise of Medieval Europe*, Anchor Books, New York, 1995, 245 p.

<sup>7</sup> Il est à noter qu'O'Connell est davantage perçu comme un libérateur des catholiques qu'un libérateur de la nation comme le sont Tone ou Parnell par exemple.



l'attention. Cette période a certainement été une des plus mouvementées de toute l'histoire irlandaise. On se gardera toutefois de chercher à établir un point zéro, de voir en elle un commencement. Le cheminement historique n'est jamais qu'un processus évolutif comportant chaque fois un « avant » et un « après ».

De l'Acte d'union en 1800 jusqu'à la signature du traité anglo-irlandais en 1921, l'Irlande s'est retrouvée sous la gouverne directe du Parlement britannique. Les soulèvements irlandais successifs de 1803, 1848 et 1867 n'ont rien changé à cet état de fait, sinon qu'ils auront contribué à allonger la liste des martyrs. Il faut attendre la venue de Charles Stewart Parnell et les efforts du Irish Parliamentary Party, dans les années 1880, pour que renaisse l'espoir d'une dévolution du pouvoir en faveur des Irlandais par l'obtention du Home Rule. Ce projet politique visait essentiellement l'acquisition d'autonomie permettant aux Irlandais de se gouverner eux-mêmes tout en restant rattachés au Royaume-Uni<sup>8</sup>. L'effondrement du parti à la suite du scandale causé par le divorce de Parnell en 1889, de son décès en octobre 1891 et du refus du projet par la Chambre des Lords en 1893 plonge toutefois l'Irlande dans une torpeur politique qui durera jusqu'au début du siècle suivant. Déjà à cette époque, des forces nationalistes avaient amorcé la radicalisation du mouvement. En avril 1914, le premier ministre britannique Herbert Asquith accorde finalement le Home Rule aux Irlandais, mais le déclenchement, quelques mois plus tard, de la Première Guerre mondiale empêche l'acte de prendre effet.

Ce nouveau délai renverse le rapport de force au sein du mouvement nationaliste. La voie politique cède le pas à la lutte armée. Le vieux dicton républicain voulant que « les difficultés de

---

<sup>8</sup> Pour avoir une définition succincte mais plus complète du projet du Home Rule, voir notamment Serge Cordellier, dir., *Le dictionnaire historique et géopolitique du 20<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions La Découverte, 2000, p. 337.

l'Angleterre soient l'opportunité de l'Irlande » prend tout son sens à Pâques 1916, alors qu'en pleine Grande Guerre, 1200 insurgés<sup>9</sup> irlandais prennent d'assaut Dublin pour défendre la République proclamée par un gouvernement provisoire. Devant une population locale apathique, voire hostile à cette action armée, le soulèvement est considéré dans l'immédiat comme un échec cuisant. Un contrecoup au soulèvement fait toutefois basculer l'opinion publique en faveur des insurgés. L'aversion que provoque l'exécution de quinze leaders de la rébellion a pour effet de raviver la flamme nationaliste. Comme l'indique Maurice Goldring, l'opinion publique irlandaise en vient à appuyer les rebelles, car la répression anglaise est perçue comme une réponse excessive. Les participants au soulèvement passent de rebelles à martyrs : l'initiative de la violence ne leur appartient plus<sup>10</sup>. Ce réveil profite au parti Sinn Féin (« Nous seuls ») qui remporte avec éclat les élections de 1918. Ces élections constituent une étape fondamentale de la quête nationaliste, car, selon les représentants du mouvement, les Irlandais privilégient désormais la mise sur pied d'une république irlandaise complètement indépendante. Promue par le Irish Parliamentary Party, qui passe de quatre-vingts à six sièges seulement lors de ces élections, l'option du Home Rule se voit reléguée aux oubliettes.

L'obtention d'une majorité nette par le Sinn Féin accentue les confrontations avec les autorités britanniques et finit par entraîner de sérieuses conséquences militaires. La guerre anglo-irlandaise sévit en Irlande entre 1919 et 1921. Cette guerre où les deux camps risquent gros prend fin en juillet 1921 sans qu'aucun des belligérants n'émerge en vainqueur indiscutable. Le traité qui devait marquer le début d'une ère de paix déçoit amèrement les attentes de la population irlandaise, alors qu'il provoque des déchirements au sein du mouvement nationaliste et finit par

---

<sup>9</sup> Ce nombre demeure approximatif. Les historiens et observateurs ont avancé plusieurs estimations différentes souvent influencées par le sens qu'ils souhaitaient donner au soulèvement.

<sup>10</sup> M. Goldring, *op cit.*, p. 36.

plonger l'État libre d'Irlande dans une guerre civile. Cette guerre se conclut en 1923 par une victoire des forces favorables au traité. Au-delà des clans victorieux et défaits, la destruction matérielle, la mort engendrée par les combats fratricides et la scission idéologique qui se produit au sein de la population affaiblissent assurément l'État nouvellement constitué, à tout le moins à court et à moyen termes. L'unité et la cohésion qui caractérisaient le mouvement nationaliste n'est plus qu'un souvenir. L'ennemi ne se trouve plus seulement à l'extérieur, il a maintenant également pris un visage irlandais.

Au moment de déposer les armes, le clan républicain est dirigé par Eamon de Valera qui, en dépit de l'amère défaite du moment, sera appelé à devenir la figure politique irlandaise la plus importante du XX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Né en 1882 à New York d'un père espagnol artiste de profession, Vivion de Valera, et d'une mère irlandaise, Catherine Coll, le jeune de Valera quitte les États-Unis pour l'Irlande en 1885, à la suite du décès de son père. Il grandit à Bruree, un petit village agricole situé dans le comté de Limerick dans l'ouest de l'Irlande, où vit la famille de sa mère.

En 1908, il se joint à la Ligue Gaélique, association où, pour l'anecdote, il rencontre Sinead Flanagan, celle qui deviendra sa femme. Ce n'est cependant qu'en 1913 que de Valera juge avoir fait sa véritable entrée en politique en s'enrôlant dans l'organisation des Volontaires irlandais (Irish Volunteers), un groupe paramilitaire qui se voulait une réponse à la menace de l'Ulster Volunteer Force créée au Nord par les unionistes protestants<sup>12</sup>. Enthousiaste et efficace au sein de l'organisation, de Valera est promu au poste de commandant en mars 1915 et c'est dans ces

---

<sup>11</sup> Pour connaître en détails la vie d'Eamon de Valera, lire la biographie de Tim Pat Coogan, *op. cit.* Bien que cette biographie soit très dure envers l'homme d'État, elle constitue tout de même une source riche en informations.

<sup>12</sup> Maurice Moynihan fait cette suggestion dans une mise en contexte d'un discours de Valera. Voir Maurice Moynihan, « "A Dangerous Anachronism" », 13 octobre 1938, *Speeches and Statements by Eamon de Valera, 1917-73*, Dublin, Gill and Macmillan, 1980, p. 361.

fonctions qu'il mène ses hommes au combat lors du soulèvement de Pâques de 1916. Condamné à mort après la reddition irlandaise, de Valera voit sa peine être commuée en emprisonnement à vie. Sa citoyenneté américaine lui aurait-elle sauvé la vie? Même si l'explication a été maintes fois avancée, il ne semble pas que ce soit le cas. Ce revirement découlerait plutôt d'une consigne du premier ministre britannique Asquith demandant l'arrêt des exécutions qui commençaient à choquer les électeurs en Angleterre. Finalement libéré en juin 1917, il devient président du Sinn Féin en octobre, alors qu'Arthur Griffith, fondateur et président du parti, décide de lui céder son siège dans le but avoué de rassembler les modérés et les radicaux sous une même bannière. Gagnant sans cesse en influence, de Valera est élu président du Dáil Éireann, Parlement irlandais, en 1919. Son refus catégorique du traité en 1921 vient toutefois marquer un tournant dans sa carrière politique. Sa participation du côté des vaincus l'amène à être emprisonné par le gouvernement de l'État libre d'Irlande en 1923 et 1924. Il est notamment accusé d'avoir incité à la guerre civile en 1922 alors qu'il avait affirmé, au moment d'un rassemblement public, que les Volontaires devraient poursuivre la lutte advenant la ratification du traité et que cette fois « They would have to wade through, perhaps, the blood of some of the members of the Government in order to get Irish freedom<sup>13</sup> ». Toute sa carrière durant, de Valera niera catégoriquement avoir tenu de tels propos et avoir été responsable du déclenchement de la guerre civile. Il ne réussira néanmoins jamais à effacer complètement les soupçons pesant contre lui.

Cherchant à se défaire de cette image de radical, de Valera délaisse le Sinn Féin en 1926 et crée un nouveau parti au nom paradoxal, soit Fianna Fáil ou Soldats de la Destinée. Sa longue traversée du désert s'achève en 1932 lorsque son parti prend le pouvoir. De Valera dirigera l'Irlande sans interruption jusqu'en 1948, remportant six élections pendant cette période. Défait

---

<sup>13</sup> T. P. Coogan, *op. cit.*, p. 310.

en 1948 par un gouvernement de coalition, il reprend le pouvoir de 1951 à 1954 et de 1957 à 1959 avant d'occuper le poste de président de 1959 à 1973. Il décède deux ans plus tard à l'âge de 93 ans.

Bien qu'il ait largement dominé la scène politique de 1932 à 1948, la suprématie de Valera reste à nuancer comme l'explique Roland Marx. S'il a été élu à six reprises, son parti n'a obtenu qu'une seule fois, en 1938, plus de 50 % des suffrages exprimés (51 % des votes, mais seulement 39,3 % des inscrits)<sup>14</sup>. De Valera est donc loin d'être le représentant derrière lequel toute l'Irlande se rangeait. À vrai dire, comme l'écrit T. Ryle Dwyer, de Valera est passé de figure unificatrice en 1917, au sein du Sinn Féin qui gagne sans opposition 124 des 128 sièges aux élections de 1921, à figure contestée provoquant une désolidarisation en raison de son refus du traité quelques mois plus tard<sup>15</sup>. Certes, il aura gouverné l'Irlande pendant plus longtemps qu'aucun autre politicien au XX<sup>e</sup> siècle, mais jamais il n'aura réussi à ramener l'unité perdue à la suite de la guerre civile.

## 2. De Valera vu par les historiens

Plus de 30 ans après sa mort, de Valera demeure une figure controversée. Ses partisans et détracteurs n'ont cessé de s'affronter pour que triomphe leur vision de l'homme. Malgré les nombreuses divergences qui les opposent, une grande majorité des travaux historiques publiés depuis 1960 considèrent Eamon de Valera comme l'un des politiciens les plus importants de toute l'histoire irlandaise, aux côtés des O'Connell et Parnell. Ces interprétations sont toutefois marquées par une évolution chronologique : plus les publications sont récentes, plus elles ont

---

<sup>14</sup> Roland Marx, *Eamon De Valera*, Paris, Beauchesne, 1990, p. 53.

<sup>15</sup> T. Ryle Dwyer, *De Valera's Finest Hour : In Search of National Independence, 1932-1959*, Dublin, Mercier, 1982, p. 8.

tendance à conclure que de Valera a divisé au lieu d'unir le peuple irlandais. À l'image du traitement réservé à de nombreux autres personnages marquants de l'histoire, sa mort provoque une rupture nette. De sympathiques, voire complaisants avant sa mort, les écrits post mortem se caractérisent par un jugement sévère à son égard.

Lors de ses années présidentielles (1959-1973), les ouvrages qui lui sont dédiés jugent son apport de façon relativement positive. Cette période est celle de l'évocation du grand homme ayant été une des sources principales du progrès irlandais. Sa persévérance, sa vision et son intégrité lui auront permis de passer du statut de rebelle à celui de président respecté, preuve incontestable que l'histoire lui aura donné raison<sup>16</sup>. C'est le triomphe de l'histoire par le haut qui culmine, en 1970, avec la publication d'une biographie officielle<sup>17</sup>. Ouvrage auquel les observateurs ont fini par accorder un caractère autobiographique devenu manifeste en raison de révélations subséquentes<sup>18</sup>.

Sa mort en 1975 amorce une période dominée par une volonté de dresser un bilan « objectif ». Un changement de ton notoire s'opère. Les historiens arrivent à la conclusion que la contribution de Valera s'avère trop mince pour lui permettre d'accéder au panthéon des héros nationalistes irlandais<sup>19</sup>.

---

<sup>16</sup> Pour se satisfaire d'une telle prise de position, voir notamment Edgar Holt, « The Irish President: The Career of Eamon De Valera », *History Today*, 11, 2 (1961), p. 98-106.

<sup>17</sup> Franck Pakenham (Earl of) Longford et Thomas P. O'Neill, *Eamon de Valera*, Londres, Arrow Books, 1974, 499 p.

<sup>18</sup> Nombreux sont les historiens qui ont porté un tel jugement sur la nature de ces écrits biographiques, entre autres, Patrick Murray, « Obsessive Historian : Eamon de Valera and the Policing of his Reputation », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 101C (2001), p. 37-65 et T. P. Coogan, *op. cit.*

<sup>19</sup> L'article d'Alexis FitzGerald, ancien député du Fine Gael, parti s'opposant au Fianna Fáil constitue un bon exemple. Alexis FitzGerald, « Eamon de Valera », *Studies*, 64, 255 (1975), p. 207 à 214.

En 1982, le centenaire sa naissance devient l'occasion de réfléchir au legs de Valera. La primauté est accordée aux études thématiques plutôt qu'aux préoccupations biographiques. Comprendre les agissements de Valera dans l'exercice du pouvoir devient la priorité. Cette nouvelle tendance, motivée par une impulsion commémorative, se caractérise par une multiplication des attaques contre l'homme d'État. Si quelques proches collaborateurs entreprennent la défense de leur maître à penser<sup>20</sup>, les travaux des historiens se montrent des plus acerbes envers lui. T. Ryle Dwyer<sup>21</sup>, Joseph Lee et Gearóid Ó Tuathaigh<sup>22</sup>, par exemple, sont d'avis que le temps a donné tort à de Valera et raison à Michael Collins. Ils concluent que la guerre civile a été inutile, car, comme l'affirmait Collins, le traité signé en 1921 avait instauré « cette liberté permettant d'atteindre la liberté ». Ce jugement jette un lourd discrédit sur le règne de Valera. Poussant encore plus loin les attaques, Lee et Ó Tuathaigh estiment que de Valera a contribué à rendre légitime la partition et a mené l'Irlande au bord de la faillite sociale et économique.

Le contexte irlandais tendu des années 1980 provoque lui aussi un changement d'orientation des questions de recherche. En pleine crise des « troubles » en Irlande du Nord, les historiens et politiciens cherchent à cibler les racines du conflit. Se concentrant sur les actions et les discours de Valera relatifs au morcellement territorial de l'île, Garret FitzGerald<sup>23</sup>, alors premier ministre irlandais, John Bowman<sup>24</sup>, Tom Gallagher<sup>25</sup> et Clare O'Halloran<sup>26</sup> en viennent tous, à l'instar de

---

<sup>20</sup> C'est notamment le cas de C. S. Andrews, « A Personal Recollection of Eamon de Valera », *Études Irlandaises*, 7 (1982), p. 165-173.

<sup>21</sup> T. R. Dwyer, *De Valera's Darkest Hour : In Search of National Independence, 1919-1932*, Dublin, Mercier, 1982, 190 p. et *De Valera's Finest Hour*, op. cit.

<sup>22</sup> Joseph Lee et Gearóid Ó Tuathaigh, *The Age of de Valera*, Dublin, Ward River Press in association with Radio Telefís Éireann, 1982, 216 p.

<sup>23</sup> Garret FitzGerald, « De Valera and Contemporary Ireland », *Études Irlandaises*, 9 (1984), p. 229-248.

<sup>24</sup> John Bowman, *De Valera and the Ulster Question 1917-1973*, Oxford, Clarendon Press, 1982, 368 p.

<sup>25</sup> Tom Gallagher, « Fianna Fáil and Partition, 1926-1984 », *Eire-Ireland*, 20, 1, 1985, p. 28-57.

Lee et Ó Tuathaigh, à identifier de Valera comme le principal responsable de l'échec dans la lutte livrée à la partition. De Valera, par ses actions, aurait perpétué cette division territoriale et n'aurait jamais cherché à comprendre les volontés unionistes.

Les années 1980 sont aussi ponctuées par la tentation de la « psychohistoire ». En dépit des études déjà publiées, certains estiment que le mystère entourant de Valera ne cesse de s'épaissir. Seul l'examen de l'enfance permettra de le percer. Lee et Ó Tuathaigh n'hésitent pas à s'aventurer sur ce terrain. Ils seront entre autres suivis par Owen Dudley Edwards<sup>27</sup> et Roland Marx<sup>28</sup>. Ces études avancent que son enfance passée en milieu pauvre et agricole à Bruree « condamne » de Valera à avoir une conception de l'Irlandais qui soit conséquente avec ce bagage personnel<sup>29</sup>, que son enfance troublée a inévitablement influencé son comportement à l'âge adulte<sup>30</sup> et même que le refus de considérer les efforts de l'enfant et de l'adolescent revient à s'interdire de comprendre la communion entre « le chef et sa nation aux heures de périls<sup>31</sup> ». Ce penchant « psychohistorique » reste toutefois marginal et ne réapparaît que sporadiquement par la suite<sup>32</sup>. Le peu d'adhésion qu'obtient cette approche est probablement attribuable au déterminisme historique qui la caractérise : l'impression que tout s'explique rétroactivement en puisant dans l'enfance de l'homme et que rien n'est attribuable à la conjoncture ou aux exigences du moment.

---

<sup>26</sup> Clare O'Halloran, *Partitions and the Limits of Irish Nationalism*, Dublin, Gill & Macmillan, 1987, 243 p.

<sup>27</sup> Owen Dudley Edwards, *Eamon de Valera*, Cardiff, GPC, 1987, 150 p.

<sup>28</sup> R. Marx, *op. cit.*, 187 p.

<sup>29</sup> J. Lee et G. Ó Tuathaigh, *op. cit.*, p. 157.

<sup>30</sup> Raymond J. Raymond, « The Makers and Making of Modern Ireland : Seven New Studies », *Canadian Review of Studies in Nationalism*, 18, 1-2 (1991), p. 185.

<sup>31</sup> R. Marx, *op. cit.*, p. 11.

<sup>32</sup> L'article de Michael FitzGerald est un des seuls, à notre connaissance, à être parus depuis l'an 2000. Voir Michael FitzGerald, « Did President Eamon de Valera Have a Developmental Disorder ? », *Journal of Medical Biography*, 9, 4 (2001), p. 231-235.



En 1993, l'approche biographique fait un retour remarqué sous la plume de Tim Pat Coogan<sup>33</sup>. Ce dernier entreprend une destruction du personnage en poussant ses attaques plus loin qu'aucun historien ne l'avait fait auparavant<sup>34</sup>. De Valera apparaît alors sous les traits d'un « apprenti dictateur » machiavélique ayant pris en otage une nation dans la poursuite d'objectifs rétrogrades. Coogan conclut, lui aussi, que le temps a clairement donné raison à Collins. Sans affirmer que tous les historiens partagent cette vision cinglante, cet ouvrage a le mérite d'établir le malaise face au legs de Valera qui n'a plus la cote à l'intérieur des cercles académiques.

Il serait toutefois faux de prétendre que, depuis ce déboulonnage, l'intérêt pour de Valera se soit tari. Au contraire, les dix dernières années ont été marquées par un renouveau dans les travaux. L'analyse discursive est devenue le moyen privilégié pour approfondir la compréhension du personnage. Michele Dowling<sup>35</sup> a préconisé cette approche pour établir l'essence du programme de Valera de construction nationale en basant son étude sur quelques discours marquants de la carrière de de Valera, dont probablement son plus célèbre prononcé à l'occasion de la Saint-Patrick en 1943. Dans un texte publié en 2001, Patrick Murray<sup>36</sup> s'est lui aussi tourné vers l'étude des discours pour mieux saisir la volonté persistante chez de Valera de protéger sa réputation. Murray a également analysé son désir de réécrire l'histoire afin de ne pas sombrer dans l'oubli ou, pire encore, pour éviter que le jugement des générations subséquentes ne fasse de lui un ennemi de la nation. Tous deux déposés en 2005, une thèse de doctorat de Mark Anthony

---

<sup>33</sup> T. P. Coogan, *op. cit.*.

<sup>34</sup> Vernon Bogdanor offre un excellent compte rendu de l'ouvrage. Voir Vernon Bogdanor, « Remembering and Forgetting : The Complexities of Irish History », *Twentieth Century British History*, 7, 2 (1996), p. 253- 261.

<sup>35</sup> Michele Dowling, « The Ireland that I Would Have : De Valera & the Creation of an Irish national image », *History Ireland*, 5, 2 (automne 1997), p. 37 - 41.

<sup>36</sup> P. Murray, *op. cit.*.

McNally et un mémoire de maîtrise de Kenneth Shonk Jr<sup>37</sup> sont venus réaffirmer l'engouement pour cette approche discursive.

Sans parler d'une réhabilitation du personnage, un léger retour du balancier semble s'être opéré depuis les années 2000. Comme s'ils souhaitent faire contrepoids au discours accusateur, certains historiens, dont D. R. O'Connor Lysaght<sup>38</sup>, Bill Kissane<sup>39</sup> et Joost Augusteijn<sup>40</sup>, ont entrepris de redonner un peu de crédit à l'homme d'État. Lysaght réfute ce qu'il appelle le mythe d'une opposition devalérienne farouche au mouvement travailliste en 1917 qui aurait mené ledit mouvement à sa perte. Kissane et Augusteijn présentent quant à eux un de Valera attaché à la démocratie, qui a permis à l'Irlande de s'approcher du statut de république et a contribué à accroître la légitimité de son système démocratique.

En somme, les perceptions qui se dégagent des nombreux ouvrages et articles semblent dominées par la terrible cassure provoquée par la guerre civile survenue en 1922-23. Les historiens donnent l'impression d'avoir du mal à se détacher de la lutte opposant les « pro-de Valera » aux « pro-Collins ». Entre l'apologétique biographie du Earl of Longford et de Thomas P. O'Neill et celle vindicative de Tim Pat Coogan, les autres auteurs paraissent avoir été sommés de choisir leur camp. À travers les écrits, l'homme est tout et son contraire. Cette représentation manichéenne

---

<sup>37</sup> Mark Anthony McNally, « The Hegemony of 'the Republic' in De Valera's Ireland, 1937-1939 : A Discourse Approach to the Irish Press and the Fianna Fáil Government », Thèse de doctorat (histoire), Queen's University of Belfast, 2005 et Kenneth Shonk Jr., « Eamon de Valera and the Renewal of Irish Republican Discourse, 1926-1932 », Mémoire de maîtrise (histoire), California State University, 2005, 103 p.

<sup>38</sup> D. R. O'Connor Lysaght, « "Labour Must Wait" : The Making of a Myth », *Saothar*, 26 (2001), p. 61-65.

<sup>39</sup> Bill Kissane, « Democratic Consolidation and Government Changeover in the Irish Free State », *Commonwealth & Comparative Politics*, 39, 1 (2001), p. 1-22.

<sup>40</sup> Joost Augusteijn, « Political Violence and Democracy: an Analysis of the Tensions Within Irish Republican Strategy, 1914-2002 », *Irish Political Studies*, 18, 1 (2003), p. 1-26.

accroît peut-être la difficulté d'appréciation du personnage, mais elle a l'avantage indéniable de prouver l'intérêt d'explorer ce territoire.

Malgré les divergences d'interprétation chez les historiens précédemment cités, il reste possible de regrouper Holt, Longford, O'Neill, Mansergh, Lee, Ó Tuathaigh, Dwyer, Coogan et Dowling à l'intérieur d'un discours nationaliste qui fait porter le blâme des souffrances vécues par le peuple irlandais aux forces anglaises et qui considère la résistance irlandaise comme une lutte justifiée. Ce constat est majeur, surtout lorsque vient le temps de considérer l'approche révisionniste.

Bien que son étoile ait pâli, de Valera est demeuré, au coeur de l'approche nationaliste, un personnage incontournable. Ce discours nationaliste, quoique fort répandu en Irlande, n'est toutefois pas unique. À partir des années 1960, il entre en collision avec le courant révisionniste qui conteste vigoureusement la place accordée à de Valera et la valeur conférée aux événements fondateurs nationalistes survenus depuis le soulèvement de Pâques en 1916. L'éclosion de ce courant est le résultat d'un désenchantement chez certains historiens, dont les influents T. M. Moody et R. D. Edwards, face aux actions du régime en place dans la république irlandaise après 1916.

Par leurs travaux, les historiens révisionnistes cherchent à normaliser, voire à banaliser ses réalisations, mais surtout à responsabiliser de Valera pour la tournure dramatique de certains événements, telle la recrudescence des violences en Irlande du Nord dans les années 1960. Par dessus tout, le révisionnisme réfute catégoriquement le discours « catholique-nationaliste-séparatiste », discours à partir duquel de Valera a édifié son projet politique.

Pour s'y retrouver à l'intérieur de ces âpres débats, il faut se tourner vers la production des années 1990 qui est marquée par le souci d'une mise au point de l'historiographie irlandaise. Paraissent alors des ouvrages qui mettent en opposition les vues révisionnistes et nationalistes et, à ce titre, celui de Ciaran Brady<sup>41</sup> constitue le tour d'horizon le plus complet sur la question. On découvre à sa lecture les Moody, Lyons, Foster, Fanning et autres qui entreprennent, à la fin des années 1970 et dans la décennie 1980, de détruire ce qu'ils considèrent être les mythes empêchant la mise en place d'une trame historique rationnelle. Ces historiens refusent l'idée d'une continuité nationaliste où la nation puiserait ses racines au coeur de la société gaélique médiévale. Ils contestent également les thèses, comme celle de Robert Kee<sup>42</sup>, mettant en évidence un fil conducteur unissant, à travers la lutte nationaliste, les Wolfe Tone, Emmet, Davis, Stephens, Parnell et Pearse. Les révisionnistes ne voient pas non plus dans le soulèvement de Pâques de 1916 un événement fondateur de la nation, mais plutôt la cause première des amères violences au Nord. Bref, ils s'attaquent aux éléments par lesquels les nationalistes, de Valera en tête, ont souhaité rendre légitime la nation irlandaise mise en place au XX<sup>e</sup> siècle.

### 3. Problématique, sources et méthodologie

En Irlande aussi, on n'en finit pas d'enterrer les morts. Mais là-bas, c'est parce qu'ils sont bien vivants. Vivants dans les portraits accrochés au mur, où les héros passés se mêlent aux héros présents. Vivants dans la presse, dans les discussions. Il n'est guère de débat en Irlande d'aujourd'hui où n'interviennent des références historiques<sup>43</sup>.

Maurice Goldring

Cet extrait résume bien la source de motivation première de nos recherches. Si l'histoire a pris une telle importance en Irlande, c'est probablement en raison même de sa nature. Comme

<sup>41</sup> Ciaran Brady, dir., *Interpreting Irish History: the Debate on Historical Revisionism, 1938-1994*, Dublin, Irish Academic Press, 1994, 348 p.

<sup>42</sup> Robert Kee, *The Green Flag: a History of Irish Nationalism*, Londres, Penguin, 2000 (1972), 877 p.

<sup>43</sup> M. Goldring, *op. cit.*, p. 8.

l'explique Goldring, lorsque l'étau de la répression se desserre, la priorité d'un peuple est de renouer avec son passé nié, brimé et réprimé, de retrouver sa personnalité et sa grandeur d'antan<sup>44</sup>. Les décennies qui suivent la création de l'État libre d'Irlande sont justement marquées par cette quête du « qui étions-nous avant la venue de l'envahisseur? » ou peut-être plutôt du « qui souhaiterions-nous avoir été avant la venue de l'envahisseur? ». De Valera citant sans cesse le passé irlandais, nous avons jugé pertinent de nous interroger sur les motivations se cachant derrière l'instrumentalisation de l'histoire dans son discours politique. Ainsi, toutes nos recherches ont été orientées par cette question simple dans sa formulation, mais complexe dans sa résolution : Comment et pourquoi de Valera a-t-il utilisé l'histoire à l'intérieur de son discours politique entre 1932 et 1948, soit sa plus longue période à la tête de l'État irlandais?

Pour ce faire, nous avons constitué un corpus de sources composé d'une soixantaine de discours – soit l'équivalent d'un peu plus de 330 pages – tous tirés de l'ouvrage *Speeches and Statements by Eamon de Valera, 1917-1973*<sup>45</sup>, édité en 1980 par Maurice Moynihan. Pour des raisons d'accessibilité aux documents, nous avons été contraint de recourir à un corpus qui n'était pas de notre composition et qui n'avait donc pas été assemblé en fonction de nos intérêts de recherche. Ce qui était perçu au départ comme une faiblesse importante s'est finalement avéré une confirmation de la pertinence de notre problématique. À travers des discours de caractère disparate, prononcés dans des contextes différents – discours au Parlement et au Sénat, discours publics, messages écrits ou radiophoniques, convention du Fianna Fáil, discours devant l'Assemblée de la Ligue des Nations – nous avons été à même de constater l'obsession

---

<sup>44</sup> Maurice Goldring, *Irlande : idéologie d'une révolution nationale*, Paris, Éditions sociales, 1975, p. 12.

<sup>45</sup> M. Moynihan, *op. cit.*.

devalerienne pour l'histoire. En effet, toutes ses déclarations, sauf une infime minorité, étaient imprégnées de cette intention de mettre en scène le passé.

Nous nous sommes également interrogé sur la personne de Maurice Moynihan. Ce dernier a été un proche collaborateur de de Valera, surtout après 1932. Il a notamment participé à la préparation de la nouvelle constitution de 1937 et a occupé le poste de Secrétaire au ministère du Taoiseach (premier ministre) de cette même année jusqu'à 1960<sup>46</sup>. Si cette étroite relation entre de Valera et Moynihan a d'abord soulevé des doutes quant à la représentativité des discours inclus, ils ont rapidement été écartés. Non seulement ces traces de subjectivité appréhendée ne se sont guère manifestées, mais la nature même des éléments recherchés dans les discours nous soustrayait déjà à ces risques d'être manipulé par nos sources. L'utilisation de l'histoire stimule la quête d'un contenu propagandiste et d'une conception idéologique d'une réalité historique, cette volonté de Moynihan de n'inclure que les moments les plus glorieux de la carrière devalerienne, si elle existait, n'aurait donc, en fonction de notre quête, nullement affecté notre analyse.

Lors du dépouillement des sources, nous avons préféré retranscrire les citations pertinentes dans leur intégralité plutôt que de prendre le risque de tronquer la pensée devalerienne en la résumant. Nous avons fait ressortir systématiquement toutes les références à l'histoire qui, comme on peut s'y attendre, étaient de nature fort variée : éléments liés à la nation historique, références à sa propre personne dans l'histoire, références aux héros et aux événements marquants, stratégies discursives prenant appui sur des leçons de l'histoire (ex. : temps propice). Présentés de façon

---

<sup>46</sup> Une présentation succincte de la carrière politique de Maurice Moynihan peut être consultée sur le site Internet des Archives de l'University College Dublin à l'adresse <http://www.ucd.ie/archives/html/collections/moynihan-maurice.html>.

isolée, les discours apparaissaient par moment comme étant « désincarnés », car nous étions souvent en présence de réponses à des attaques dont nous ne disposions pas de la transcription. Des efforts ont donc été entrepris afin d'arriver à bien contextualiser les interventions. Bien que notre démarche ait reposé essentiellement sur une analyse qualitative du contenu, nous n'avons pas exclu totalement l'aspect quantitatif qui est venu, notamment, confirmer l'importance relative des différents thèmes abordés.

Finalement, nous devons reconnaître que notre corpus n'a pu être exploité dans son intégralité. Étant donné notre ignorance de la langue gaélique, des portions de discours non traduites n'ont pu être étudiées. Il y a là un regret, car la nature de cette langue, symbole de l'âme irlandaise pour de Valera comme nous le découvrirons, nous aurait probablement permis de bonifier les mentions relatives à l'histoire et ainsi d'amender en conséquence nos conclusions de recherche.

#### **4. L'utilisation de l'histoire au cœur du discours politique**

En s'intéressant au traitement que l'on a réservé à cette question dans le passé, on constate rapidement que la réflexion historique à ce niveau n'est pas nouvelle. On peut déjà en retrouver des traces dans les écrits du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>. Giovanni Levi affirme d'ailleurs que l'histoire, étant une science civique, représente inévitablement une activité politique. Chaque construction mentale du monde reposerait sur une utilisation consciente ou non de l'histoire et serait par conséquent indissociable d'éléments politiques<sup>48</sup>. Il nous semble pourtant que cette conception soit à nuancer, car rendre inévitable l'usage politique de l'histoire nous apparaît comme une

---

<sup>47</sup> Voir le chapitre d'introduction « Note de conjoncture historiographique » dans l'ouvrage de François Hartog et Jacques Revel, dir., *Les usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001, p. 13 à 24.

<sup>48</sup> G. Levi, *op. cit.*, p. 62.

banalisation excessive du phénomène qui pourrait mener à un renoncement devant la tâche à accomplir. N'existe-t-il pas le danger, simplement parce qu'un phénomène s'avère récurrent, de tomber dans le piège de le rendre à tout coup logique et normal? À notre avis, il demeure primordial de comprendre comment et surtout pourquoi l'histoire est mise en scène de la sorte.

Le lot d'études ayant porté sur la question ont mis en lumière de nombreux usages politiques de l'histoire : le passé serait moralement supérieur au présent, l'histoire servirait à connaître des leçons politiques, le passé aurait une fonction légitimante du présent. Comme le stipulent François Hartog et Jacques Revel, l'utilisation de l'histoire favoriserait aussi la cause d'un déterminisme historique par la présentation d'un déroulement inéluctable de certains processus majeurs comme l'avènement du capitalisme ou du nationalisme<sup>49</sup>. De plus, il existerait des récits des origines, de la fondation, de rupture, de légitimation et des blancs de récit accomplissant chacun des fonctions précises. Un élément généralement reconnu est que parmi tous les genres de récits, la fresque nationale constitue le récit par excellence lorsque vient le temps d'appeler l'histoire à son service.

Dans le cas devalerien, l'instrumentalisation de l'histoire s'est opérée selon trois grands champs ou orientations principales. En premier lieu, il a cherché à établir un constat sur le passé irlandais. Pour lui, le passé irlandais est un passé clairement national. Ensuite, l'homme d'État a voulu montrer que le passé est porteur d'obligations, c'est-à-dire que la voie de l'avenir pour l'Irlande résidait dans une réactivation du passé, sorte de projection rétrospective. Finalement, il a souhaité s'accorder une place centrale dans l'histoire irlandaise. Il y a là un cas où un homme se sera servi de l'histoire pour se donner l'image d'un sauveur. Toutefois, compte tenu de son passé personnel,

---

<sup>49</sup> F. Hartog et J. Revel, *op. cit.*, p. 8.



il aura également eu besoin de recourir à l'histoire pour se sauver lui-même! En somme, nos deux premiers chapitres traiteront de de Valera *et* l'histoire, alors que le troisième se penchera sur de Valera *dans* l'histoire.

## Chapitre 1 De Valera et la nation : un constat par l'histoire

### 1. Qu'est-ce qu'une nation? Une question simple, une réponse complexe

À cette question simple, il n'est guère possible de suggérer une réponse facile, à moins bien sûr de sous-estimer les forces en présence. L'idée de nation ayant été à ce point dominante aux XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, il est possible d'affirmer que le monde contemporain a été édifié en fonction de ce concept<sup>1</sup>. Avec le temps, le nationalisme en est venu à représenter une réponse logique (et unique?) à l'état de nature et au besoin humain de vivre en communauté. Sa présence, notamment au chevet du communisme, a confirmé son triomphe. Cette toute-puissance du nationalisme a amené la reconnaissance de la nation comme une entité aussi naturelle que l'air et l'eau. Au demeurant, ce refus de définir une notion aussi primordiale pose un grave problème à la compréhension du monde dans lequel nous vivons. Car une fois ce constat énoncé, il restera toujours que l'eau n'est pas seulement que de l'eau, c'est en fait deux particules d'hydrogène et une particule d'oxygène qui se combinent. Alors qu'est-ce qu'une nation? Un territoire, un peuple uni par une culture, une langue, une religion, une race de descendance commune?

Les chercheurs ayant théorisé la nation n'en donnent pas une définition fixe et unique. Les définitions obtenues sont finalement à l'image même de la nature du nationalisme : spéculatives, car la nation n'a pas d'existence matérielle, et évasives, car on ne peut la contraindre à respecter des limites précises. Ce flou théorique est bien exprimé dans les premières pages de l'ouvrage d'Eric Hobsbawm alors que l'historien suggère que « tout groupe suffisamment important en nombre dont les membres se considèrent comme faisant partie d'une même "nation" sera

---

<sup>1</sup> L'introduction du livre de Richard English représente une belle entrée en matière pour ceux qui veulent réfléchir sur la nature du nationalisme. Sa parution récente en fait un ouvrage complet et à jour. Voir Richard English, *Irish Freedom, The History of Nationalism in Ireland*, Londres, Macmillan, 2006, p. 1-21.

considéré comme tel<sup>2</sup> ». La nation émanerait donc en quelque sorte d'une perception, rejoignant ici la conception influente de Benedict Anderson. Ce dernier voit dans la nation l'émergence d'une communauté imaginée puisque, même si les habitants d'une nation ne connaîtront jamais qu'une infime partie de leurs compatriotes, cette impression de vivre en communion les uns avec les autres est inscrite en eux<sup>3</sup>. La nation se révèle être un grand chantier à l'intérieur duquel le but ultime des penseurs nationaux est d'arriver à convaincre du naturel de cette union, mais aussi, et peut-être surtout, de sa nécessité. La prégnance du sentiment national au niveau populaire devient donc une question d'essais et d'erreurs, de dosage, mais de dosage de quoi?

Anne-Marie Thiesse dresse un tableau des éléments constitutifs d'une nation digne de ce nom :

une histoire établissant la continuité avec les grands ancêtres, une série de héros parangons, des vertus nationales, une langue, des monuments culturels, un folklore, des hauts lieux et un paysage typique, une mentalité particulière, des représentations officielles – hymne et drapeau – et des identifications pittoresques – costume, spécialités culinaires ou animal emblématique.<sup>4</sup>

Les différentes nations devraient ainsi leur existence à la capacité des nationalistes de fondre et de refondre les divers éléments qui les composent et leur donnent ce caractère quasi sacré. Les historiens s'entendent pour faire de la nation un concept historique relativement jeune, les hommes ne commencent véritablement à penser en termes nationaux que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pourtant, Eric Hobsbawm<sup>5</sup> et Anthony D. Smith<sup>6</sup> arrivent à la conclusion que cette éclosion n'est en fait que l'actualisation d'un sentiment d'appartenance intériorisé depuis des

---

<sup>2</sup> Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780 : programme, mythe, réalité*, Paris, Éditions Gallimard, 1992, p. 19.

<sup>3</sup> Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991 (1983), p. 5-6.

<sup>4</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales: Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 14.

<sup>5</sup> Voir entre autres le chapitre 2 de l'ouvrage d'E. Hobsbawm, *op. cit.*.

<sup>6</sup> Montserrat Guibernau et John Hutchinson ont dirigé la production d'un ouvrage qui résume la pensée extrêmement riche d'Anthony D. Smith. Voir Montserrat Guibernau et John Hutchinson, dir., *History and National Destiny : Ethnosymbolism and its Critics*, Oxford, Blackwell Publishing, 2004, 216 p.

générations par les populations. Certes, la nation naturelle est un mythe, mais pour Hobsbawm la présence de facteurs proto-nationalistes, tels que la religion et les rituels populaires, permettent d'expliquer l'adhésion populaire aussi fulgurante à l'idée de nation. Smith est pour sa part convaincu que l'on peut retracer dans la longue durée l'existence de la nation.

En dépit d'une réflexion théorique sur la nation ici fort condensée<sup>7</sup>, une conclusion peut tout de même être tirée. Une analyse approfondie de la nation, présentée par les penseurs du nationalisme comme une entité immuable et éternelle, donc atemporelle, prouve que la notion n'a cessé de se transformer à travers les époques pour répondre aux préoccupations du moment. Ainsi, si l'histoire est fille de son temps, la nation l'est tout autant. Tous ses aspects – la langue, la religion, les aspirations territoriales ou économiques, la race – auront été utilisés exclusivement ou conjointement pour justifier le bien-fondé de l'existence nationale en un endroit et en un temps donnés. Chaque projet nationaliste étant unique dans sa construction – bien que « s'abreuvant » aux mêmes sources –, le temps est maintenant venu de poser notre regard sur le projet nationaliste proprement devalerien. Comment Eamon de Valera s'est-il servi de l'histoire pour arriver à convaincre son peuple de l'existence d'une nation irlandaise historique?

## 2. Un constat par l'histoire : le passé de l'Irlande est « indiscutablement » un passé national

L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger<sup>8</sup>.

Ernest Renan

---

<sup>7</sup> Tant d'études ont été publiées sur la nation et le nationalisme qu'un aussi court résumé est toujours une aventure périlleuse. Ceux qui aimeraient améliorer leur compréhension du nationalisme peuvent se tourner vers des ouvrages tels que celui d'Antoine Roger, *Les grandes théories du nationalisme*, Paris, Armand Collin, 2001, 183 p.

<sup>8</sup> Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une Nation ? et autres écrits politiques*, Paris, Imprimerie Nationale, 1996, p. 227.

Ce court extrait, tiré de la célèbre conférence d'Ernest Renan *Qu'est-ce qu'une Nation?* prononcée à la Sorbonne en 1882, expose clairement l'opposition entre la construction de la nation et la recherche de la vérité historique. Renan démontre à quel point l'histoire, ou plutôt une version maquillée de l'histoire, est centrale à la création d'un sentiment national partagé par une majorité.

L'étude des discours de Valera nous plonge dans une rhétorique qui théorise la nation sans vraiment la définir. À vrai dire, on retrouve chez lui une définition qui semble volontairement vaporeuse et suffisamment flexible pour contenir des éléments de nature contradictoire. Idéaux, philosophie de vie, traditions et génie irlandais figurent parmi les termes qui meublent son discours sur la nation et qui confirment, selon lui, l'existence d'une conception de la vie exclusivement irlandaise. De Valera se garde toutefois de tenir un discours directif et exclusif en prenant soin de ne pas trop détailler sa pensée.

Pour l'homme d'État, les premières conditions d'existence d'une nation, et probablement les plus fondamentales, se retrouvent dans l'ancienneté et la continuité entre le « nous irlandais » du moment et les grands ancêtres. Une autre preuve irréfutable de cette réalité nationale irlandaise séculaire se trouve dans la défense perpétuelle de la nation devant l'envahisseur. Toutes les luttes irlandaises livrées dans le passé deviennent donc rétrospectivement des luttes pour la sauvegarde de la nation. Finalement, la nation irlandaise peut également être considérée comme bien réelle, car elle a toujours été unie par ses traditions, ses institutions politiques, son territoire, sa culture et sa langue gaéliques ainsi que par sa religion. Nous retrouvons là, un à un, les éléments constitutifs d'une nation. Mais ne nous laissons pas prendre au jeu de Valera des lieux communs et essayons de plonger au cœur de sa pensée pour en expliquer les rouages.

## 2.1 L'Irlande : une nation depuis l'aube de l'humanité

Établir le moment de naissance d'une nation semble constituer une priorité dans son discours. L'ancienneté se veut un gage de légitimité pour son projet politique. Au final, il reste que le portrait dressé par de Valera quant au récit des origines finit par être équivoque. Si l'homme d'État donne de la nation une définition flexible, il en va de même pour la datation de cette dernière. À vrai dire, l'objectif de son discours, à teneur quasi animiste, semble être de convaincre que la nation n'est pas une création de l'homme, mais une créature qui transcende la réalité humaine. Les hommes font partie de la nation, mais n'en sont pas les créateurs.

Son discours adressé au peuple américain le 12 février 1933, un mois après la première réélection du Fianna Fáil, suffit à nous en convaincre : « Ireland is more than a political union of states. It has been a nation from the dawn of history, united in traditions, in political institutions, in territory<sup>9</sup> ». Ainsi le moment « originel » de la nation demeure insaisissable et le fait de le repousser à la nuit des temps contribue à octroyer des droits inaliénables au peuple irlandais. La démonstration du politicologue Walker Connor<sup>10</sup> quant à la temporalité de la nation aide à comprendre ce qui est ici en jeu : la nation est hors du temps ou, sinon, baigne dans un temps homogène, voire indéfini<sup>11</sup>. S'il en est ainsi, c'est que cette nation doit son existence à la ferveur d'une population convaincue d'être en présence d'une réalité éternelle. Il semble que les perceptions deviennent alors plus réelles que la réalité. Ainsi, ne serait-il pas tout à fait contradictoire de retrouver dans le discours de Valera un acte fondateur précis de la nation

---

<sup>9</sup> Maurice Moynihan, « Ireland Free, Gaelic and United », 12 février 1933, *Speeches and Statements by Eamon de Valera, 1917-73*, Dublin, Gill and Macmillan, 1980, p. 235.

<sup>10</sup> Walker Connor, « The Timelessness of Nations », dans M. Guibernau et J. Hutchinson, *op. cit.*, p. 45.

<sup>11</sup> B. Anderson, *op. cit.*, p. 26.

puisque celle-ci existerait depuis toujours? De Valera se contente donc, grâce à une lecture de l'histoire que l'on sent volontairement simplifiée, de la décrire à répétition comme une des plus vieilles nations du monde ou de repousser sa naissance à plus de 3 000 ans. De toute façon, comme l'écrit David G. Holmes – et nous émettons l'hypothèse que de Valera aurait approuvé une telle assertion –, charger l'histoire irlandaise de trop de nuances et de contingences contribuerait à lui soutirer tout son pouvoir<sup>12</sup>.

La seule préoccupation temporelle décelable dans le discours devalerien est celle liée à la venue de saint Patrick en sol irlandais. Sur cet événement, de Valera est formel. Saint Patrick a certes transformé la nation en convertissant les Gaëls<sup>13</sup> au christianisme, mais sa venue ne constitue pas l'événement fondateur de la nation. Le saint patron irlandais a consolidé une nation déjà établie. La formulation la plus explicite de cette conception se retrouve dans son discours marquant de l'« Irlande rêvée » prononcé le jour de la fête nationale en 1943. S'exprimant alors au sujet de la langue gaélique, de Valera dit : « In it is stored the accumulated experience of a people, our people, who even before Christianity was brought to them were already cultured and living in a well-ordered society<sup>14</sup> ». Ce jugement devalerien quant à l'impact de la venue de saint Patrick en sol irlandais vient contredire la conception d'Eoin MacNeill. Cofondateur de la Ligue Gaélique et professeur d'histoire irlandaise ancienne à l'University College Dublin de 1908 à 1941<sup>15</sup>,

<sup>12</sup> David G. Holmes, « The Eucharistic Congress of 1932 and Irish Identity », *New Hibernia Review*, 4, 1 (2000), p. 63.

<sup>13</sup> Peuple celte qui serait arrivé progressivement en Irlande entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Pour une description plus complète de l'arrivée des Gaëls et du développement de la société gaélique en Irlande, voir le chapitre 1 « Du mythe et de l'histoire » de l'ouvrage de Wesley Hutchinson, *La question irlandaise*, Paris, Ellipses, 1997, p. 9-26.

<sup>14</sup> M. Moynihan, « American Troops in Northern Ireland », 27 janvier 1942, *op. cit.*, p. 467.

<sup>15</sup> Quelques éléments biographiques peuvent être obtenus sur le site des Archives de l'University College Dublin à l'adresse <http://www.ucd.ie/archives/html/collections/macneill-eoin.htm>.

MacNeill voyait dans l'œuvre de saint Patrick une miraculeuse lumière dans un âge des ténèbres ayant permis à l'Irlande d'acquérir une cohésion nationale<sup>16</sup>.

Les études rigoureuses qu'ont menées plusieurs historiens ont toutefois confirmé le caractère artificiel de la nation atemporelle, comme le précise Anne-Marie Thiesse : « Les nations modernes ont été construites autrement que ne le racontent leurs histoires officielles. Leurs origines ne se perdent pas dans la nuit des temps, dans ces âges obscurs et héroïques que décrivent les premiers chapitres des histoires nationales<sup>17</sup> ». Mais la question reste ici entière. Si les penseurs de la nation ont tous jugé essentiel que les récits nationaux se fondent sur cette naissance aux temps immémoriaux, c'est que cette édification répond vraisemblablement à un besoin vital. La réflexion de Maurice Goldring portant sur l'idée de « se sentir irlandais » est éclairante à ce sujet. Pour lui, ces récits des origines, aussi factices soient-ils, donnent à ceux qui y croient des repères identitaires justifiant l'appartenance au groupe et confèrent une profondeur historique difficilement contestable, car elle est cautionnée par le temps et la mémoire<sup>18</sup>. Malgré le fait que les historiens aient prouvé la nature illusoire des récits des origines nationales, il demeure que cette construction nationaliste a fortement marqué les perceptions au niveau populaire. Comment expliquer que tant de gens aient accepté de faire le don ultime de leur vie pour la nation, autrement que par le fait qu'ils étaient persuadés de servir une vérité éternelle<sup>19</sup>?

---

<sup>16</sup> Voir le chapitre sur Eoin MacNeill et l'Irlande gaélique dans l'ouvrage de John Hutchinson, *The Dynamics of Cultural Nationalism : the Gaelic revival and the creation of the Irish Nation State*, Londres, Allen & Unwin, 1987, p. 120-136.

<sup>17</sup> A.-M. Thiesse, *op. cit.*, p. 11.

<sup>18</sup> Maurice Goldring, « Se sentir irlandais », *Tumultes (Appartenance et ethnicité)*, 11 (octobre 1998), p. 47.

<sup>19</sup> Cette conclusion est largement inspirée du chapitre de Walker Connor dans M. Guibernau et J. Hutchinson, *op. cit.*, qui s'inspire lui-même des conclusions de Stathis Gourgouras, professeur en littérature comparée et hellénique à Princeton.



## 2.2 Les Gaëls: un peuple porteur de l'esprit national

Le moment de la création de la nation irlandaise, mis en scène dans le discours devalerien, se veut donc l'acte premier du récit de la civilisation irlandaise. Présentée de la sorte, la nation en vient à prendre la forme d'une source à laquelle les hommes sont venus boire. Ce faisant, ils ont permis à cette dernière de s'incarner, de passer d'essence hors du temps à une réalité concrète. Le peuple porteur de l'esprit national, auquel de Valera accorde un rôle capital à travers son discours, réside dans les Gaëls. Pour juger de l'importance de la survie d'un héritage gaélique au cœur de son discours, il n'est guère possible de faire simplement reposer notre réflexion sur la fréquence des références directes à ce peuple gaélique, car elle est relativement faible. Il faut plutôt se tourner vers le contexte dans lequel surviennent ces références pour bien saisir l'essence du message devalerien. Chaque mention des Gaëls se produit dans à un moment déterminant de sa carrière politique : la campagne électorale de 1932 qui mène le Fianna Fáil au pouvoir pour la première fois, l'introduction d'une nouvelle constitution en 1937, l'assermentation du premier président irlandais en 1938 ou l'incontournable discours de l'Irlande rêvée en 1943, soit en pleine Seconde Guerre mondiale.

La première mention du peuple gaélique relevée dans nos sources survient lors de la campagne électorale de février 1932 et trouve écho durant toute la période à l'étude. Le manifeste du Fianna Fáil fait état de la volonté du parti de préserver des bateaux d'émigration les habitants du Gaeltacht – territoire situé dans l'ouest de l'île où la langue maternelle de la majorité est le gaélique –, car leur départ marquerait ni plus ni moins que l'anéantissement de l'âme irlandaise<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> M. Moynihan, « Election Manifesto », 9 février 1932, *op. cit.*, p. 188-191.

Le choix d'identifier cette portion rurale et pauvre de la population irlandaise comme civilisation première ou berceau de l'héritage ancestral ne doit pas être perçu comme une stratégie originale. Elle a été abondamment employée à travers les discours nationalistes de diverses époques. Au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà, on retrouve, notamment dans la pensée de l'Allemand Justus Möser (1720-1794) et du Suisse Johann Jakob Bodmer (1698-1783), l'idée que la nation pure existe à l'intérieur d'un peuple de paysans libres n'ayant pas été corrompus<sup>21</sup>. Une telle conception de l'âme authentique de la nation se développe aussi en Irlande. Dans les années 1830 notamment, l'intellectuel protestant George Petrie reconnaît les vertus du caractère irlandais chez les habitants des îles d'Aran, des îles isolées à l'extrémité ouest de l'Irlande<sup>22</sup>. Retrouver, dans la population actuelle, des porteurs de l'âme nationale constitue un préalable à l'existence de la nation au présent. En effet, si l'ancienneté légitimise un projet national, ce dernier n'est rien sans la précieuse continuité jusqu'aux portes du présent. On ne peut cependant s'empêcher de constater que ce renvoi de l'âme irlandaise dans une culture se voulant première marque un renversement des perspectives tout à fait particulier comme le précise Anne-Marie Thiesse : « Plonger dans les profondeurs de l'histoire, c'est aller retrouver dans le bas social les reliques enfouies du legs des pères. Là où l'on n'avait vu qu'absence de culture, là est situé justement le conservatoire de la culture première<sup>23</sup> ».

En juin 1938, de Valera profite de l'assermentation à titre de premier président d'Irlande de Douglas Hyde, cofondateur de la Ligue Gaélique en 1893, pour boucler la boucle et faire des Irlandais de son époque des Gaëls authentiques. Il mentionne alors ceci :

---

<sup>21</sup> A.-M. Thiesse, *op. cit.*, p. 31.

<sup>22</sup> J. Hutchinson, *op. cit.*, p. 86-89.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 21.

You are now our President, our head, freely chosen under our own laws, inheriting the authority and entitled to the respect which the Gaels ever gave to those whom they recognised to be their rightful chiefs but which for centuries they denied to those whom a foreign law would force upon them. In you we greet the successor of our rightful princes (...)<sup>24</sup>.

Si on distingue clairement dans ce message que les siècles ont passé, mais que l'âme irlandaise a toujours su garder sa pureté, les références monarchiques ont de quoi surprendre chez ce représentant ouvertement républicain. Ce court passage, qui peut sembler banal à première vue, se veut un exemple de cette définition devalérienne équivoque de la nation qui promeut des éléments contradictoires.

Poursuivant notre réflexion sur l'ancienneté de la nation, un exemple puisé dans le bagage de l'Italie, nation européenne toute récente, nous aide à mieux saisir la nécessité ressentie par de Valera de se découvrir un passé national irlandais millénaire. Carlo Antoni, au sujet de l'Italie, indique que les nationalistes ont été forcés de faire remonter l'unité italienne à un passé lointain, ces derniers n'ayant rien à évoquer dans un passé rapproché<sup>25</sup>. Pour l'Irlande, à peine sortie du giron britannique, l'unité se devait d'être retrouvée dans la période de pureté précédant la vile corruption anglaise. C'est ainsi que le peuple des Gaëls en est venu à représenter, pour les nationalistes irlandais, cet idéal d'avant. Si on comprend aisément l'objectif visant à établir une descendance irlandaise commune, le choix des Gaëls, lui, reste questionnable, car en un sens, artificiel. Arrivés au plus tôt au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les Gaëls ne feraient guère figure de peuple fondateur puisque l'Irlande aurait été habitée dès l'ère mésolithique, soit environ 7 000 ans avant Jésus-Christ. Comme le précise Wesley Hutchinson :

Les Gaëls ne peuvent prétendre à un titre de propriété aussi ancien [...] Plutôt qu'une invasion massive, ce fut par migrations successives que les Gaëls (un peuple celte) s'installèrent en Irlande. Sans doute minoritaires par rapport aux populations indigènes, ils

<sup>24</sup> M. Moynihan, « "Successor of our Rightful Princes" », 25 juin 1938, *op. cit.*, p. 354.

<sup>25</sup> Voir à ce sujet Carlo Antoni, *L'historisme*, Genève, Droz, 1963, 128 p.

réussirent à les repousser ou à les assujettir, imposant leur langue (le gaélique) et leur culture par leur supériorité militaire, leurs techniques agricoles plus avancées et leur haut niveau de cohésion sociale. [...] la mainmise gaélique sur l'ensemble du pays fut telle que la trace des sociétés prégaéliques est aujourd'hui presque totalement anéantie<sup>26</sup>.

Ainsi, cette version de l'histoire donnerait aux Gaëls l'inconfortable rôle de peuple conquérant. Sans pouvoir affirmer que cette page d'histoire était connue du grand public à l'époque, il reste que le silence absolu de l'homme d'État à ce sujet apparaît suspect. Fêré d'histoire, il est difficile de croire qu'il n'ait jamais rencontré, au fil de ses lectures et de ses recherches, certains éléments venant atténuer le caractère héroïque du développement de la société gaélique. Nous émettons donc l'hypothèse que de Valera a sciemment choisi d'ignorer cette portion plus sombre de l'histoire, car toute mention y ayant trait n'aurait que diminué l'impact de la résistance des Gaëls devant l'envahisseur auquel ils auraient finalement pu être eux-mêmes comparés. Ainsi, tout indique que l'héritage gaélique, doté d'une grande force symbolique, ait été trop important pour que de Valera accepte de nuancer son discours et, par le fait même, prenne le risque de diminuer la force mobilisatrice de ce dernier.

Maintenant, si le discours devalerien se limitait à cette valorisation d'une descendance d'ancêtres communs – descendance qui, du reste, n'est certainement pas aussi pure que le prétendent les nationalistes irlandais – cette prise de position aurait de quoi laisser perplexe. Né à New York d'une mère irlandaise et d'un père espagnol, de Valera ne serait-il pas lui-même exclu de cette portion de la population porteuse de l'âme irlandaise? Dans les faits, il n'en est rien, car il prend soin de s'inclure dans la nation irlandaise en désenclavant ce groupe restreint uni aux ancêtres par le sang. En effet, pour de Valera, tous peuvent se joindre à la nation, car l'âme irlandaise ne vit

---

<sup>26</sup> W. Hutchinson, *op. cit.*, p. 12-13.

pas dans le strict legs du sang, mais s'exprime aussi et peut-être surtout à travers celui transmis par la langue gaélique.

### **2.3 L'âme irlandaise vit dans la langue gaélique**

Cette pureté, composée des grands idéaux et du génie irlandais, n'a pu, selon de Valera, être conservée et surtout transférée d'une génération à une autre que grâce à cet élément indispensable que représente la langue. Si les références directes aux Gaëls demeurent assez rares dans le discours devalerien, celles concernant la langue gaélique sont légion. Entre 1932 et 1948, plus du tiers des discours étudiés, soit vingt-deux sur cinquante-sept, traitent de l'importance de la langue et un nombre quasi équivalent d'entre eux comporte des passages en gaélique. Pour l'homme d'État, la langue gaélique se compare à un ciment unissant tous les Irlandais, ceux du passé, du présent et du futur. Cette langue, propre aux Irlandais, est plus qu'un simple symbole, elle est une part essentielle de la nation<sup>27</sup>.

Au final, on remarque que cette importance accordée à la langue en tant que colonne vertébrale de la nation historique s'inspire grandement de la pensée de prédécesseurs irlandais, mais aussi de l'illustre représentant du nationalisme romantique allemand du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'est Johann Gottfried Herder (1744-1803). De Valera n'invente rien, il reprend simplement les ingrédients utilisés par autrui qu'il mélange selon sa propre recette.

En 1937, lors de la 12<sup>e</sup> convention annuelle du Fianna Fáil, de Valera dit de la langue qu'elle constitue « The best way to preserve the philosophy of life, to preserve the distinctive and spiritual and cultural life, of the people is through the language. It is the best way to keep pure

---

<sup>27</sup> Voir notamment M. Moynihan, « The Ireland that We Dreamed of », 17 mars 1943, *op. cit.*, p. 466-469.

Irish tradition<sup>28</sup> ». Cette conception, qui consiste à voir la langue telle une forteresse en mesure de préserver l'âme irlandaise contre l'envahisseur, inscrit l'homme d'État comme successeur de la pensée de Thomas Davis<sup>29</sup>. Plus d'un siècle plus tôt, ce nationaliste faisait déjà de la préservation de la langue gaélique une condition *sine qua non* de l'existence de la nation irlandaise.

Bien que Davis ait abondamment écrit sur le rôle de la langue comme ciment social, sa sauvegarde ne devient réellement un enjeu qu'avec la création de la Ligue Gaélique en 1893, soit en plein cœur d'une forte vague de nationalisme culturel. Comme l'ont démontré les travaux de John Hutchinson, ce type de nationalisme est apparu de façon récurrente dans les sociétés après le XVIII<sup>e</sup> siècle, afin de répondre à des périodes de crise<sup>30</sup>. Dans le contexte irlandais, les initiatives culturelles de la Ligue Gaélique sont accueillies favorablement puisque, depuis la chute et la mort de Parnell, les initiatives politiques ne laissent présager aucun succès à court terme et souffrent d'une désaffection populaire. Pour les nationalistes culturels, l'existence de la nation ne passe pas nécessairement par celle de l'État. Ils jugent plutôt que l'essence de la nation réside dans une civilisation distincte étant le produit d'un cheminement historique et culturel et d'un profil géographique<sup>31</sup>. Disciple de Davis, il semble que de Valera ait également été influencé par la pensée de Douglas Hyde. Comme ce dernier, il considère le retour en force de la langue irlandaise comme étant essentiel à la survie de l'ancienne civilisation gaélique et indispensable à la légitimation des revendications irlandaises à l'effet que la nation soit une nation historique<sup>32</sup>.

<sup>28</sup> M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 342.

<sup>29</sup> Influencé par les écrits d'écrivains romantiques, Thomas Davis a été le leader indiscuté de l'organisation Young Ireland et un chaud partisan de la revitalisation du gaélique. Pour obtenir plus de détails sur la vie de Davis, voir S. J. Connolly, dir., *The Oxford Companion to Irish History*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 145.

<sup>30</sup> J. Hutchinson, *op. cit.*, 343 p.

<sup>31</sup> Pour une présentation succincte du nationalisme culturel, se référer au premier chapitre de l'ouvrage de J. Hutchinson, *op. cit.*, p. 8 à 48.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 1.

En fonction de ces références à la langue, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement, comme l'a déjà fait Michele Dowling<sup>33</sup> avant nous, entre la conception devalerienne et celle de Johann Herder. La pensée de Herder fait de chaque langue « l'expression vivante, organique, de l'esprit d'un peuple, la somme de l'action efficiente de toutes les âmes humaines qui l'ont constituée au fil des siècles<sup>34</sup> ». Ne pouvant affirmer que de Valera a consulté les écrits de Herder – nous n'avons malheureusement pas eu accès à sa bibliothèque personnelle – le moins que l'on puisse dire est que la présence d'intonations herderiennes au cœur de son discours est frappante. Elle se remarque entre autres dans son allocution prononcée lors des célébrations de la Saint-Patrick en 1943 : « The Irish language spoken in Ireland today is the direct descendant without break of the language our ancestors spoke in those far-off days. As a vehicle of three thousand years of our history, the language is for us precious beyond measure<sup>35</sup> ».

De cette conception faisant de la langue un lien qui a rendu possible la perpétuation de la nation à travers l'histoire, il émane quelque chose de manifestement artificiel. Toute langue vivante est hautement malléable et n'est jamais figée dans le temps. Si un noyau dur peut se transmettre de génération en génération, il n'en demeure pas moins que la langue finit toujours par s'adapter afin de permettre à ses usagers d'exprimer de nouvelles réalités ou préoccupations. L'exemple le plus probant tient probablement dans le mot « nation » dont l'usage, en Espagne par exemple, ne remonterait guère au-delà de 1884<sup>36</sup>. L'existence d'une nation historique à travers le langage devient dès lors une notion qui fonctionne à rebours. Le concept et les convictions qui y sont greffées sont perçus chez des ancêtres qui ne possédaient pas les catégories mentales pour penser

---

<sup>33</sup> Michele Dowling, « The Ireland that I Would Have : De Valera & the Creation of an Irish national image », *History Ireland*, 5, 2 (automne 1997), p. 37 - 41.

<sup>34</sup> A.-M. Thiesse, *op. cit.*, p. 38.

<sup>35</sup> M. Moynihan, « The Ireland that We Dreamed of », 17 mars 1943, *op. cit.*, p. 467.

<sup>36</sup> E. Hobsbawm, *op. cit.*, p. 25.

comme leurs descendants d'aujourd'hui. Qui plus est, ces mêmes ancêtres ne pouvaient vraisemblablement pas être à ce point conscients d'être mêlés à une lutte de survie nationale comme le discours devalerien cherche à l'affirmer. Si une rencontre entre un Gaël du quatrième siècle et un descendant de 1932 était possible, auraient-ils l'impression de provenir d'une souche commune? Le lien langagier semble ténu.

De plus, cette langue nationale unissant un peuple, si elle existe, n'a rien de naturel. Elle a souvent été inventée par des littéraires à une période relativement récente et n'a rien à voir avec la langue maternelle utilisée au quotidien par des individus qui, pendant des générations, étaient pour la grande majorité illettrés. Pourtant, le discours tenu par de Valera quant à l'ancienneté de la langue affirme précisément le contraire : « The Irish language is one of the oldest and, from the point of view of the philologist, one of the most interesting in Europe. It is a member of the Indo-European family [...] Irish is closely related to Greek and Sanscrit, and still more closely to Latin<sup>37</sup> ». Pour plusieurs historiens ayant considéré la question, cette conception ne tient pas la route<sup>38</sup>. Eric Hobsbawm suggère que « les langues nationales sont donc presque toujours des constructions semi-artificielles et parfois, comme l'hébreu moderne, pratiquement inventées. Elles sont à l'opposé de ce qu' imagine la mythologie nationaliste, qui les prend pour le fondement primordial de la culture nationale et la matrice de l'esprit national<sup>39</sup> ».

Finalement, les nombreuses références à la langue gaélique à travers le discours devalerien semblent, en dépit de ce qu'en dit de Valera, constituer un symbole. Il prend l'habitude de débiter et de conclure ses allocutions par de courtes portions en gaélique. Il place ici et là des

<sup>37</sup> M. Moynihan, « The Values of the Spirit », 6 février 1933, *op. cit.*, p. 232.

<sup>38</sup> Voir notamment les ouvrages d'A.-M. Thiesse, *op. cit.*, ou d'E Hobsbawm, *op. cit.*.

<sup>39</sup> E. Hobsbawm, *op. cit.*, p. 72-73.



expressions gaéliques au cœur de ses discours en anglais, preuve que seul le gaélique permet d'exprimer certaines idées. Le plus bel exemple de la symbolique accordée à la langue survient lors de l'inauguration du 31<sup>e</sup> Congrès eucharistique international en juin 1932. Dans son discours qu'il livre en présence du Cardinal Lorenzo Lauri, légat du Pape Pie XI, de Valera ne prononce pas un seul mot en anglais. De son introduction en gaélique, il passe directement au latin. Dans la traduction anglaise de la portion latine, il est intéressant de noter qu'il débute en disant : « My Lord Cardinal, Your Eminence, and this audience of all Ireland and of our race throughout the world, will assuredly approve if, in this Irish hall of assembly, Your Eminence has been first saluted in our national language<sup>40</sup> ».

Avec la constitution de l'État libre irlandais en 1921 et les années de consolidation qui suivent, l'Irlande, pour être considérée comme une nation à part entière, a besoin d'une langue nationale. Le cas irlandais pourrait donc être compris ainsi : la nation ne doit pas son existence à une langue nationale, mais bien l'inverse. La nation irlandaise étant maintenant fondée et possédant un État pour la défendre, il lui faut désormais disposer d'une langue nationale pour cimenter son existence. La décision devalérienne d'enchâsser la langue gaélique à titre de langue officielle – l'anglais est accepté à titre de seconde langue officielle seulement et non pas placé sur un pied d'égalité avec le gaélique – dans un document aussi fondamental que la constitution irlandaise<sup>41</sup> de 1937 doit être comprise en tant que réponse à ce besoin immédiat. Devant la nécessité politique, il appert que de Valera ait été prêt à infléchir le sens de l'histoire pour l'amener à justifier ses objectifs.

---

<sup>40</sup> M. Moynihan, « Welcome to the Pope's Legate », 21 juin 1932, *op. cit.*, p. 218.

<sup>41</sup> Le document de la constitution irlandaise peut être consulté sur le site Internet du ministère du premier ministre irlandais (Department of the Taoiseach) à l'adresse [http://www.taoiseach.gov.ie/attached\\_files/html/%20files/Constitution%20of%20Ireland%20\(Eng\)Nov2004.htm](http://www.taoiseach.gov.ie/attached_files/html/%20files/Constitution%20of%20Ireland%20(Eng)Nov2004.htm).

## 2.4 Un héritage gaélique certes, mais aussi résolument catholique

L'étude du discours devalerien montre que la nation irlandaise a aussi été fortement marquée par son patrimoine catholique séculaire unique et irremplaçable. Le passé irlandais est si étroitement lié au catholicisme et à sa lutte contre le protestantisme de l'envahisseur anglais, que le catholicisme et le nationalisme en sont venus à se fusionner, l'un allant puiser chez l'autre et vice-versa. Faisant allusion à la campagne militaire d'Oliver Cromwell en 1649, Maurice Goldring écrit : « Toute l'histoire ultérieure de l'Irlande fut marquée par ce drame. Les massacres lièrent de manière indéfectible la religion catholique aux luttes nationales. Les prêtres catholiques sont devenus, par la force des choses, des meneurs politiques dans la mesure où la liberté de religion et la lutte pour l'indépendance étaient étroitement liées<sup>42</sup> ». La force du catholicisme est toujours aussi manifeste en Irlande lors des seize années où de Valera occupe le pouvoir sans interruption. Si l'histoire d'Irlande a appris quelque chose à l'homme d'État, ce pourrait très bien être qu'aucune lutte ne peut se gagner sans l'appui du clergé catholique. Son anxiété de se montrer digne de cet héritage peut probablement être mieux comprise en considérant l'épisode de la guerre civile de 1922-23 où il a lui-même été excommunié en raison de sa participation au sein du clan républicain.

Tel que mentionné plus haut, la venue de saint Patrick sur l'île en 432 a donné ses lettres de noblesse à la nation irlandaise. Le génie gaélique s'est bonifié au contact de l'idéal spirituel catholique pour donner, grâce à cet alliage, une force nationale pouvant résister aux assauts répétés des Anglais.

---

<sup>42</sup> Maurice Goldring, *Le drame de l'Irlande*, Paris, Bordas, 1972, p. 19.

La lecture devalerienne de l'histoire s'exprime donc encore par une quête de continuité absolue. Ainsi, les Irlandais sont toujours restés fidèles à l'enseignement de saint Patrick, préférant la mort plutôt que de renier leur foi ancestrale<sup>43</sup>. L'année 1932, moment où il prend le pouvoir, permet à de Valera d'exploiter abondamment le filon historique, alors que se déroulent à Dublin le 31<sup>e</sup> Congrès eucharistique international et les célébrations du 1 500<sup>e</sup> anniversaire de la venue de saint Patrick. Reprenant l'enseignement du saint précieusement conservé dans le *Book of Armagh*<sup>44</sup>, il rappelle que depuis quinze siècles, les Irlandais ne sont pas seulement les enfants du Christ, mais aussi les enfants de Rome<sup>45</sup>. Ici encore, de Valera propose une lecture de l'histoire semblant prendre ses libertés avec la réalité, puisque que le catholicisme irlandais s'est profondément transformé au cours des siècles. Emmet Larkin l'a entre autres démontré en donnant les détails d'une révolution dévotionnelle en Irlande dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ayant provoqué de profondes mutations au sein de la société. Ainsi la pratique religieuse, au même titre que la langue d'ailleurs, ne se serait guère figée dans le temps depuis la venue de saint Patrick comme le suggère de Valera<sup>46</sup>.

D'autres déclarations viennent confirmer la place unique occupée par la religion catholique et renforcer cette perception du catholicisme comme part intégrante de la nation historique irlandaise. C'est le cas du discours d'ouverture de la station de radiodiffusion d'Athlone en

---

<sup>43</sup> Voir le discours d'inauguration du 31<sup>e</sup> Congrès eucharistique international que de Valera prononce en juin 1932 pour avoir un exemple de cette dévotion ultime à la religion catholique. M. Moynihan, « Welcome to the Pope's Legate », 21 juin 1932, *op. cit.*, p. 217-219.

<sup>44</sup> Le *Book of Armagh* est daté de l'an 807 et contient notamment une copie du Nouveau Testament ainsi que des textes du VII<sup>e</sup> siècle traitant de la mission de saint Patrick. Pour en savoir plus, voir S. J. Connolly, dir., *op. cit.*, p. 26.

<sup>45</sup> M. Moynihan, « Welcome to the Pope's Legate », 21 juin 1932, *op. cit.*, p. 219.

<sup>46</sup> Emmet Larkin, « The Devotional Revolution In Ireland, 1850-75 », *American Historical Review*, 77, 3 (juin 1972), p. 625-652.

février 1933<sup>47</sup>, des commentaires pour la défense de la liberté de culte au moment des discussions sur l'admission de l'URSS à l'Assemblée de la Ligue des Nations en septembre 1934<sup>48</sup>, des discussions au Parlement irlandais relatives à la reconnaissance officielle du gouvernement du général Franco lors de la guerre civile espagnole en novembre 1936<sup>49</sup>, du discours de la Saint-Patrick livré de Rome en mars 1939<sup>50</sup> et du cri du cœur pour que Rome, ville sainte et éternelle, soit préservée lors de l'offensive alliée de 1944<sup>51</sup>.

Toutefois, aucun de ces épisodes n'est plus marquant que celui du dévoilement de la nouvelle constitution irlandaise en 1937, outil conçu par de Valera pour permettre à la nation historique irlandaise de reprendre la place qui lui revient de droit. L'article 44 confirme formellement la primauté de la religion catholique : « The State recognises the special position of the Holy Catholic and Roman Church as the guardian of the faith professed by the great majority of the citizens<sup>52</sup> ».

Retrouver cette présence historique de la religion catholique au sein de la vision devalérienne n'a certes rien d'étonnant, mais la fréquence des références à la religion, elle, soulève un questionnement. Car il ne faudrait pas rester sur de fausses impressions. La question religieuse, considérée dans l'ensemble de la période, est loin d'être la plus discutée. Ne revenant que neuf fois parmi les cinquante-sept discours étudiés, la religion est un thème qui vient bien loin derrière ceux de la langue gaélique ou même de la partition que nous aborderons ultérieurement. Le fait que la religion catholique soit à ce point liée à la définition de la nation historique et que son

<sup>47</sup> Voir M. Moynihan, « The Values of the Spirit », 6 février 1933, *op. cit.*, p. 230-233.

<sup>48</sup> M. Moynihan, « Russia and Religious Freedom », 18 septembre 1944, *op. cit.*, p. 259-260.

<sup>49</sup> M. Moynihan, « Ireland and the Civil War in Spain », 27 novembre 1936, *op. cit.*, p. 285-289.

<sup>50</sup> M. Moynihan, « St Patrick's Day in Rome », 17 mars 1939, *op. cit.*, p. 376-379.

<sup>51</sup> M. Moynihan, « Appeal for Safety of Rome », 24 mars 1944, *op. cit.*, p. 469-470.

<sup>52</sup> Tim Pat Coogan, *Eamon De Valera : The Man Who Was Ireland*, Londres, HarperPerennial, 1993, p. 490.

pouvoir soit aussi consolidé à l'intérieur de l'État libre irlandais semble impliquer que sa défense soit davantage facultative que celle liée au territoire de la nation ou à la culture gaélique.

## 2.5 L'histoire impose une logique territoriale

Le territoire de la nation, mais surtout sa partition devenue réalité avec la signature du traité anglo-irlandais en 1921 constituent de véritables obsessions au cœur du discours de Valera. Entre 1932 et 1948, ces thèmes sont les plus discutés de tous alors qu'ils reviennent dans trente des cinquante-sept discours analysés. Avant de chercher à comprendre dans le détail la conception territoriale qu'avait de Valera de la nation historique, il apparaît justifié d'exposer les raisons qui ont pu l'inciter à placer la réunification territoriale tout au haut de sa longue liste de revendications.

Au moment des discussions houleuses entourant la ratification du traité par le Dáil Éireann en 1921, la raison principale de son refus ne se situe pas du côté de la partition, en dépit de ce que de Valera tentera a posteriori de faire croire<sup>53</sup>. Il se trouve plutôt du côté du serment d'allégeance à la couronne et du statut politique qui en découle. Le fameux document numéro deux que l'homme d'État propose au moment des négociations le confirme : la question de la partition ne figure même pas dans le document. Il souhaite plutôt discuter de cette question en présentant une résolution séparée dans laquelle il s'engage formellement à respecter les conditions relatives à l'Irlande du Nord promises dans le traité anglo-irlandais original<sup>54</sup>.

<sup>53</sup> Plusieurs historiens ayant travaillé sur la question de la partition à travers l'engagement politique de de Valera reviennent sur cet élément. Voir notamment Joseph Lee et Gearóid Ó Tuathaigh, *The Age of de Valera*, Dublin, Ward River Press in association with Radio Telefís Éireann, 1982, 216 p. ou T. Ryle Dwyer, *De Valera's Finest Hour : In Search of National Independence, 1932-1959*, Dublin, Mercier, 1982, 210 p.

<sup>54</sup> Pour consulter le document numéro deux, voir T. P. Coogan, *op. cit.*, p. 743-747.

Alors pourquoi assiste-t-on à ce transfert ultérieur qui l'amène à changer d'enseigne? Selon les travaux de Joseph Lee et de Gearóid Ó Tuathaigh, le temps a tour à tour discrédité les arguments que de Valera avait mis de l'avant pour justifier son refus au traité, à l'exception d'un seul, celui de la partition<sup>55</sup>. Cet argument est donc devenu, par le fait même, une bouée de sauvetage. Le contexte politique post-guerre civile exigeait de lui qu'il procède à une relecture de l'histoire. En effet, s'il voulait redevenir une force unificatrice parmi les nationalistes, il devait focaliser son opposition sur une injustice contre laquelle tous étaient prêts à se battre. C'est dans cette optique que de Valera forme en 1926 son parti politique Fianna Fáil et finit par accepter le serment d'allégeance à titre de formule vide en 1927 afin de pouvoir siéger au Dáil Éireann. Une fois au pouvoir en 1932, de Valera ne perd pas de temps à supprimer le serment d'allégeance. La facilité avec laquelle il s'en débarrasse constitue en soi un boulet pour lui. L'opposition à ce seul serment ne suffit plus à justifier sa participation à la guerre civile, de Valera doit donc accoler rétrospectivement à cette participation une raison lui permettant de sauver la face.

Après 1933, année où la suppression du serment devient loi, la lutte est loin d'être terminée à ses yeux. Il doit alors trouver un nouveau cheval de bataille favorisant la mobilisation des forces nationalistes, car ce n'est jamais dans ce qui a été fait que réside un pouvoir d'attraction, mais bien dans ce qui reste à faire. La partition constituera la réponse toute désignée. La question territoriale revient régulièrement dans son discours et l'intérêt manifesté par de Valera pour celle-ci est d'autant plus marqué à l'approche de la Seconde Guerre mondiale et pendant celle-ci. Plusieurs éléments contribuent à faire de l'enjeu territorial une question cruciale : la justification de la neutralité de l'Irlande en raison de la partition, l'ouverture manifestée par Winston Churchill à la réunification de l'Irlande en échange d'une participation de cette dernière à la

---

<sup>55</sup> J. Lee et G. Ó Tuathaigh, *op. cit.*, p. 98.

guerre<sup>56</sup>, l'épisode des bombardements allemands sur Belfast en avril 1941 et la présence des troupes américaines en Irlande du Nord à la suite de leur entrée en guerre.

Le contexte semble donc justifier l'obsession devalérienne, mais ne dévoile rien de sa nature. Comment l'histoire intervient-elle dans la formation de sa logique territoriale? Le premier élément frappant qui traverse toute la période étudiée réside dans la « non-historicité » du territoire de l'Irlande du Nord, qui ne respecterait aucunement les frontières historiques de la province de l'Ulster. La partition relèverait donc d'une injustice politique visant la satisfaction de vils intérêts ancrés dans la seule dimension du présent. Le tracé n'a été déterminé qu'afin d'assurer la suprématie unioniste protestante.

Cette conception demeure bien sûr discutable. Il faut toutefois noter qu'en son cœur se trouve l'idée que les territoires jouissent d'une existence historique inaliénable. Il existerait une destinée territoriale contre laquelle il serait injuste et insensé de lutter. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre les interventions où l'homme d'État se plaît notamment à qualifier la partition de dangereux anachronisme<sup>57</sup> ou de séparation contre nature<sup>58</sup>.

En analysant les propos devalériens, une justification en deux temps se dévoile. D'une part, de Valera appuie son argumentaire sur l'unité perdue. Le territoire irlandais n'était qu'un et un seul avant que l'envahisseur n'introduise le vers dans la pomme. C'est ici que la question de

---

<sup>56</sup> Le 8 décembre 1941, au moment de l'entrée en guerre des États-Unis à la suite de l'épisode de Pearl Harbor, Churchill fait parvenir le télégramme suivant à de Valera : « Now is your chance. Now or never. "A nation once again". Am ready to meet you at any time ». La référence complète relative à ce télégramme peut être consultée sur le site Internet du Churchill Archives Centre à l'adresse <http://www-archives.chu.cam.ac.uk/perl/node?a=a;reference=CHAR%2020%2F46%2F41>.

<sup>57</sup> M. Moynihan, « "A Dangerous Anachronism" », 13 octobre 1938, *op. cit.*, p. 359.

<sup>58</sup> M. Moynihan, « Ireland's Position in a World at War », 17 mars 1941, *op. cit.*, p. 454.

l'ancienneté de la nation discutée précédemment acquiert son importance. La logique du « nous étions là en premier »<sup>59</sup>, que l'on pourrait aussi traduire par « premier arrivé, premier chez lui », devient reine. La preuve d'un peuple irlandais porteur de l'héritage gaélique et catholique ayant été faite, il ne reste à de Valera qu'à démontrer le droit historique inaliénable de ce peuple sur la portion de territoire qu'on leur a « injustement » dérobée. Ce titre de propriété est exhibé à plusieurs reprises, mais jamais aussi clairement qu'en février 1933 :

The area that Ireland has lost contains many of her holiest and most famous places. There is Armagh, the See of St Patrick; Downpatrick, his burial place, where lies also the body of Brian, who drove out the Danish invaders; Bangor, the site of one of the greatest of Ireland ancient schools; Derry of St Columcille; Tyrone of the O'Neill's; MacArt's Fort, where Wolfe Tone swore to work for Irish freedom; Belfast, the birthplace of the Irish Republican movement. Ireland never can abandon the hope of regaining a territory hallowed by so many memories, the scene of so many of the most heroic incidents of her history<sup>60</sup>.

De Valera suggère dès lors que le passé conserve à jamais ses prérogatives et octroie un droit de préséance irréfutable. L'âme irlandaise historique n'habite pas que dans la mémoire du peuple, elle a investi des lieux physiques qui seront siens pour toujours. Le récit de la délivrance et de la preuve de la valeur de l'ascendance protestante en Irlande grâce à la victoire de Guillaume III à la bataille de la Boyne en juillet 1690 se voit par le fait même discrédité. Certes, les protestants ont triomphé à ce moment, mais la « maison » qu'ils occupent n'est pas la leur et l'histoire le prouve.

D'autre part, de Valera dispose d'un deuxième appui de nature divine, donc reposant sur un postulat. À l'image d'autres nationalistes culturels avant lui, de Valera suggère que l'histoire n'est pas le seul facteur expliquant la création de la nation. Le profil géographique de l'île aurait eu une vaste influence. Le discours devalerien est, à ce niveau, teinté de forts accents « mazziniens ». Giuseppe Mazzini (1805-1872), homme politique oeuvrant pour l'idée d'unité

---

<sup>59</sup> R. English, *op. cit.*, p. 437.

<sup>60</sup> M. Moynihan, « Ireland Free, Gaelic and United », 12 février 1933, *op. cit.*, p. 235.



italienne<sup>61</sup>, était persuadé que « les nations sont des créations directes de Dieu dans l'histoire<sup>62</sup> ». Et de Valera ne se gêne pas pour exprimer sa foi en cette conception où Dieu est directement impliqué. Son intervention lors de la 12<sup>e</sup> convention du Fianna Fáil en 1937 dans laquelle il établit que le territoire naturel irlandais a été clairement délimité par l'océan<sup>63</sup> est à classer dans ce registre. La logique territoriale pourrait donc se résumer ainsi : derrière l'histoire se trouve la géographie et derrière la géographie se trouve Dieu qui a fait de l'Irlande une île et a toujours voulu que les îles soient des nations<sup>64</sup>.

Dès son accession au pouvoir et durant les années qui suivent, de Valera, à l'image du « petit Poucet », laisse toujours ici et là dans ses discours de brefs repères qui, combinés, finissent par nous permettre de le suivre à la trace dans son cheminement intellectuel. L'aboutissement de sa pensée sur l'enjeu territorial survient toutefois en février 1939, dans un contexte de guerre mondiale imminente et de campagne terroriste en sol britannique commencée un mois plus tôt par l'Armée républicaine irlandaise :

as was said by Signor Mussolini in a famous letter which he wrote, I think it was last September or October, there is something about the boundaries that seem to be drawn by the hand of the Almighty which is very different from the boundaries that are drawn by ink upon a map: "Frontiers traced with ink on other inks can be modified. It is quite another thing when the frontiers were traced by Providence." (...) I do not think that any generation of Irishmen living in this island would ever be satisfied – those of them, at any rate, who regard themselves as having a connection with the historic Irish nation – as long as a single square inch of the island was outside the control of nation<sup>65</sup>.

Sur la façon de différencier une frontière tracée par la main de Dieu d'une frontière humaine, de Valera reste évasif. De toute façon, qui oserait questionner la volonté divine? Bien que son

<sup>61</sup> Mazzini s'est enthousiasmé très jeune pour l'idée d'unité italienne. Pour lui, l'Italie était appelée à devenir l'initiatrice d'une régénération européenne. Agitateur, Mazzini a été à la tête de nombreux mouvements de résistance et a, à plusieurs reprises, été forcé à l'exil. Pour plus de détails, voir Michel Mourre, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, Paris, Bordas, 1996, p. 3570.

<sup>62</sup> C. Antoni, *op. cit.*, p. 96.

<sup>63</sup> M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 339.

<sup>64</sup> J. Lee et G. Ó Tuathaigh, *op. cit.*, p. 111.

<sup>65</sup> M. Moynihan, « The Unity of Ireland », 7 février 1939, *op. cit.*, p. 368.

caractère ésotérique puisse laisser perplexe, une telle citation impose un constat clair. L'histoire établit une logique territoriale immuable et tout changement ne peut irrémédiablement qu'aller à l'encontre de l'état de nature et donc de la volonté divine. La nation historique géographique devient un fait et les vrais Irlandais sont ceux qui s'en réclament.

## 2.6 Une lutte perpétuelle aux accents nationaux

But nationalism must involve more than membership of such a meaningful community. It crucially also involves struggle<sup>66</sup>.

Richard English

La lutte au cœur du processus d'identification d'une existence nationale, voilà une des conclusions que tire Richard English pour expliquer la nature du nationalisme en Irlande comme ailleurs. Le discours devalerien n'échappe pas à cette valorisation de la nation irlandaise par la résistance absolue devant l'envahisseur. Pour lui, cette lutte perpétuelle constitue la preuve ultime que l'Irlande formait une nation avant la conquête anglaise du XII<sup>e</sup> siècle et qu'elle n'a jamais cessé d'être une nation depuis. Pourquoi le peuple irlandais se défendrait-il avec autant d'ardeur et depuis si longtemps s'il n'y avait rien à défendre? Conscients de l'importance des éléments que l'envahisseur souhaitait anéantir, les Irlandais ont accepté de souffrir les pires cruautés, préférant la mort à l'assimilation. Ils se sont ainsi montrés dignes de l'héritage gaélique et catholique laissé par leurs ancêtres.

Au centre de cette conception devalerienne se trouve un raccourci historique évident. En faisant de la lutte irlandaise des sept cent cinquante dernières années une lutte pour la survie de la nation, de Valera associe directement l'Irlande démocratique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, une nouveauté dans le paysage irlandais, à l'Irlande de la pré-conquête. On se retrouve donc en présence d'un

---

<sup>66</sup> R. English, *op. cit.*, p. 454.

cas où des valeurs actuelles prennent racine dans un passé simplifié et récomposé. En effet, ce lien prétendu n'est appuyé par aucun fait historique et relève plutôt d'une création mythique, d'une volonté de faire dire à l'histoire ce qu'un projet politique nécessite qu'elle dise<sup>67</sup>.

Deux autres éléments sont aisément distinguables à travers le discours de l'homme. D'abord, il y a cette représentation « manichéenne » de l'histoire irlandaise : les Irlandais ont été les victimes perpétuelles et les Anglais ont été les bourreaux assoiffés de sang. L'autre élément a toutefois une portée plus importante. Il s'agit de cette propension de Valera à s'appuyer sur le temps, sur la longue durée. Dans son discours, tout devient prétexte à chiffrer la souffrance et la résistance : trois cents ans de lutte pour la survie du catholicisme, sept cents ans de dévotion acharnée à la quête de la liberté, huit cents ans de lutte vaillante pour la survie de la nation. La fréquence du recours à ce procédé discursif ne laisse planer aucun doute quant aux intentions de Valera. Au-delà de la victimisation irlandaise, ce dernier cherche à démontrer que les Britanniques ont une dette envers les Irlandais, dette qu'ils ont contractée en ne respectant pas les principes de justice et d'autodétermination des peuples.

Les Irlandais se battent depuis toujours pour une juste cause, une quête de liberté à laquelle ils ont droit. Il en découle tout naturellement qu'ils ne pourront que triompher, le bien finira un jour par vaincre le mal. À travers son discours, de Valera présente le portrait d'un être connaissant à l'avance ce qui adviendra. C'est avec la confiance d'un homme possédant la vérité qu'il affirme en 1933 « Ireland has taught the world that a brave and resolute nation can never be

---

<sup>67</sup> À ce sujet, voir notamment Theodore William Moody, « Irish history and Irish mythology », *Hermathena*, 124 (été 1978), p. 7-24.

conquered<sup>68</sup> » puis, en 1935, « Our people have been fighting for seven hundred years in order to secure that freedom, and they are not going to give up that struggle. It is vain for anybody to think that they will<sup>69</sup> ». D'une telle conception de la nation en marche transpire une formulation fortement parnellienne<sup>70</sup>. L'histoire prouve l'inéluctabilité du triomphe irlandais, seul le moment du triomphe reste un mystère. Cette façon devalerienne de citer l'histoire comme témoin donne à réfléchir sur deux aspects en particulier. D'abord, les multiples références à cette quête de liberté tout au long de l'histoire nationale donnent à son discours un ton hégélien. De Valera, à l'image du célèbre philosophe allemand dont l'enseignement connut un immense rayonnement<sup>71</sup>, semble faire de la liberté « à la fois le principe moteur et le but final de l'histoire<sup>72</sup> ». De plus, cette inéluctabilité suggère une vision téléologique de l'histoire que l'on retrouve déjà, notamment, sous la plume d'un Anaximandre<sup>73</sup> qui croyait que le temps rendait ultimement justice et réparait les torts.

La conception devalerienne, tournant autour de la lutte comme preuve d'une existence et d'une continuité nationales, atteint son point culminant lors d'un événement singulier. Au terme de la Seconde Guerre mondiale, Winston Churchill profite d'une allocution pour critiquer vertement la politique officielle irlandaise. La fameuse réplique que de Valera lui adresse nous apparaît être la

---

<sup>68</sup> M. Moynihan, « The Values of the Spirit », 6 février 1933, *op. cit.*, p. 232.

<sup>69</sup> M. Moynihan, « Domestic Peace and Friendship with Britain », 29 mai 1935, *op. cit.*, p. 267.

<sup>70</sup> Dans ce qui s'est avéré être l'un de ses discours les plus célèbres, Charles Stewart Parnell dira devant une foule de Cork en janvier 1885 : « No man has a right to fix the boundary of the march of the nation. No man has a right to say, "Thus far shalt thou go, and no farther" ». Une retranscription complète de ce discours est disponible sur le site Internet de *Cork Multitext Project* à l'adresse [http://multitext.ucc.ie/d/Parnell\\_in\\_Cork\\_January\\_1885](http://multitext.ucc.ie/d/Parnell_in_Cork_January_1885).

<sup>71</sup> Pour obtenir un résumé succinct de l'immense œuvre hégélienne, voir Sylvain Auroux et Yvonne Weil, *Dictionnaire des auteurs et des thèmes de la philosophie*, Paris, Hachette, 1991, p. 170-171.

<sup>72</sup> Christophe Bouton, « La tragédie de l'histoire. Hegel et l'idée d'histoire mondiale », *Romantisme*, 104 (1999), p. 7-17.

<sup>73</sup> François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 11.

plus éloquente pour saisir à quel point les références historiques jouent un rôle essentiel dans son discours :

Mr Churchill is proud of Britain's stand alone, after France had fallen and before America entered the war. Could he not find in his heart the generosity to acknowledge that there is a small nation that stood alone, not for one or two, but for several hundred years against aggression; that endured spoliations, famines, massacres in endless succession; that was clubbed many times into insensibility, but that each time, on returning consciousness, took up the fight anew; a small nation that could never be got to accept defeat and has never surrendered her soul? Mr Churchill is justly proud of his nation's perseverance against heavy odds. But we in this island are still prouder of our people's perseverance for freedom through all the centuries<sup>74</sup>.

La lutte irlandaise qui a cours depuis huit siècles est donc une lutte qui en tout temps a été nationale. Ce refus de céder devant la tyrannie a donné aux Irlandais une supériorité morale face aux Britanniques, mais a surtout confirmé leur caractère distinct en tant que peuple.

## Conclusion

Faire exister la nation sur la longue durée, donner à la nation une existence continue, depuis toujours et pour toujours, enraciner la nation irlandaise dans un passé séculaire. Voilà les raisons qui ont poussé de Valera à se lancer dans un vaste chantier qui, pour lui, ne constitue pas une construction, mais bien une reconstruction du passé historique trop longtemps nié. À l'image d'Auguste Comte et de ses épigones, il tente de convaincre qu'il ne creuse que pour déterrer l'édifice national irlandais, altéré par le temps certes mais encore debout, que l'envahisseur anglais a vainement tenté de nier. L'acte de naissance nationale, l'incarnation à travers le peuple gaélique, la perpétuation et le legs de l'âme irlandaise par la langue, l'alliage entre le génie gaélique et le catholicisme, l'unité territoriale et la volonté divine, la lutte perpétuelle pour la préservation de la nation, tout conforte de Valera dans sa position : le passé irlandais est un passé national. S'il est à ce point préoccupé d'établir un tel constat, c'est que l'homme d'État se bat

---

<sup>74</sup> M. Moynihan, « National Thanksgiving », 16 mai 1945, *op. cit.*, p. 476.

contre un discours aux résonances « cromwelliennes ». Un tel discours voulait que les Anglais aient amené la lumière sur cette île de barbares, niant ainsi l'existence d'une société irlandaise organisée et respectable avant leur venue.

Au terme de cette démonstration, nous pouvons aussi affirmer que le discours devalerien est imprégné d'une conception fortement historiciste du monde. Sa conception nationale emprunte des éléments qui se trouvaient au coeur de l'idée romantique de la nation telle que conçue par le courant historiciste allemand aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. L'octroi d'une individualité naturelle, quasi biologique à la nation, la volonté de faire l'unité de la nation grâce à l'histoire, le réflexe de fonder l'existence de la nation sur une « raison historique », de présenter l'Irlande comme la somme du passé, du présent et du futur<sup>75</sup> en sont des confirmations. En somme, l'analyse discursive nous met en présence d'un de Valera anxieux de faire parler l'histoire.

Un deuxième élément qui ressort de ce constat par l'histoire est la constitution ou plutôt la consécration – il n'en est pas le créateur – de la nation exclusive gaélique et catholique à qui appartiendrait de droit tout le territoire irlandais. On se retrouve en présence d'une « vraie » Irlande historique qui ne supporte aucune concurrence. Les unionistes protestants, s'ils ne veulent pas se conformer au mode de vie proprement irlandais, se retrouvent exclus de la nation en dépit de ce que de Valera affirme à quelques reprises. Il déclare notamment lors des temps difficiles de la Seconde Guerre mondiale alors que Belfast est la cible de bombardements : « In the past, and probably in the present too, a number of them [les habitants de l'Irlande du Nord] did not see eye to eye with us politically, but they are all our people – we are one and the same people – and their

---

<sup>75</sup> M. Moynihan, « The Primary School », 26 mars 1940, *op. cit.*, p. 432.

sorrows in the present instance are also our sorrows<sup>76</sup> ». Pourtant, le reste de son discours sur toute la période ne cesse de venir contredire les rares gestes d'ouverture qui semblent finalement s'apparenter à un jet de poudre aux yeux. C'est probablement parce qu'ils sont arrivés aux mêmes conclusions de la construction d'une nation exclusive que de nombreux historiens ont condamné le discours de Valera en le qualifiant d'hypocrite envers le problème nord-irlandais.

Finalement, on ne saurait passer sous silence son désir manifeste de différencier en tout point les Irlandais de l'envahisseur britannique. L'histoire doit servir cette cause. L'homme d'État cède à la tentation de ce que Freud a identifié comme le « narcissisme des petites différences », procédé qui consiste à exagérer les différences mineures et à passer sous silence les points communs majeurs et évidents dans le but de marquer une distinction nette entre soi et l'autre<sup>77</sup>. Jamais de Valera ne mentionne, par exemple, le fait que les deux pays sont dotés des mêmes institutions politiques, mais il n'a de cesse de rappeler l'importance de la langue gaélique par opposition à l'anglais, du catholicisme par opposition au protestantisme, de la ruralité et de l'agriculture par opposition au mode de vie urbain et industriel anglais.

---

<sup>76</sup> M. Moynihan, « Air Raid on Belfast », 19 avril 1941, *op. cit.*, p. 458.

<sup>77</sup> Une traduction du concept utilisé par Michele Dowling a été trouvée dans « Le rejet de l'autre comme mauvais ciment communautaire », dans [http://www.philophil.com/dissertation/autrui/qui\\_3.htm](http://www.philophil.com/dissertation/autrui/qui_3.htm). Freud a développé ce concept dans son ouvrage *Malaise dans la civilisation*, Paris, Denoël, 1934, 80 p. Pour consulter les écrits de Michele Dowling à ce sujet, voir M. Dowling, *op. cit.*

## Chapitre 2 De Valera et l'histoire : le passé est porteur d'obligations

Pourtant, il faut convenir que l'utilisation de l'histoire dans le discours de Valera ne se limite pas à une exploitation du passé pour le passé, qui reviendrait à choisir l'immobilisme comme moyen de transport. Tout tend à faire croire que de Valera juge que l'Irlande a une destinée à accomplir et qu'il voit dans le passé irlandais une force mobilisatrice permettant d'atteindre la destination tant convoitée. Si à travers l'idée de destinée, les dimensions du présent et de l'avenir croissent en importance, il reste que chez lui, ces dimensions temporelles demeurent subordonnées à celle du passé. Son projet pour l'avenir se résume donc en une projection rétrospective ou, en d'autres termes, à l'idée que le passé est porteur d'obligations.

### 1. La grande marche en avant avec le regard résolument tourné vers l'arrière

c'est par rapport à l'image, idéologiquement reconstruite, d'une nation disparue de l'histoire, mais dont on entend retrouver la mémoire, exalter la grandeur passée, que se trouve légitimé le combat à entreprendre pour en assurer la résurrection<sup>1</sup>.

Raoul Girardet

À travers son constat historique, de Valera ne laisse planer aucun doute quant à l'avenir irlandais : le triomphe ultime de l'Irlande viendra. Maintenant, au-delà de cette toile de fond historique, il reste à établir les bases sur lesquelles l'homme d'État entend construire ce triomphe. Voilà le questionnement qui sera au cœur de ce second chapitre. Comme le proposent les travaux de Raoul Girardet, de Valera semble persuadé du bien-fondé de son projet, car ce dernier se veut la résurrection de la nation glorieuse. Bref, de Valera propose un projet de réveil national, une grande marche en avant, le regard résolument tourné vers l'arrière.

---

<sup>1</sup> Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 104.



Dans son discours, quatre grands impératifs se combinent. Il faut d'abord respecter l'enseignement des morts et poursuivre la quête de ceux tombés au combat. Pour éviter le naufrage de l'âme irlandaise, les hommes et les femmes de l'île sont dans l'obligation de se détourner de la facilité de la modernité en accordant la primauté au développement de l'esprit. Les Irlandais sont appelés à contribuer à la résurrection de l'âge d'or irlandais, quand l'Irlande était un phare guidant le monde. Et, finalement, la survie passe par le retour de l'unité territoriale et la « regaélisation », par le refus de la domination et du statut de demi-nation.

### 1.1 Poursuivre l'œuvre des morts

Tradition means giving votes to the most obscure of all classes, our ancestors. It is the democracy of the dead<sup>2</sup>.

Gilbert Keith Chesterton

À travers la pensée de Valera, un danger constant menace la nation irlandaise : le risque que les héros tombés au combat soient morts en vain. De Valera exprime clairement cette idée à plusieurs reprises, mais peut-être jamais de façon aussi limpide que dans son discours de mai 1940 : « The Irish people in these twenty-six counties have today in their keeping the freedom for which so many generations shed their blood. Unless we are ready to defend that freedom and to give, if necessary, our lives for it, all the efforts and sufferings of the seven centuries will have been in vain<sup>3</sup> ». Certes, la situation des Irlandais s'est améliorée grâce au sacrifice ultime de tant de générations, amélioration soulignée par de Valera à quelques reprises, mais le projet indépendantiste pour lequel ces hommes ont combattu n'existe encore qu'à l'état de rêve. Tant reste à faire. Pour se montrer dignes de leur héritage, les Irlandais doivent, car on ne saurait parler d'un choix, jurer fidélité aux idéaux des anciens et être prêts à tout pour mener à la réalisation de

<sup>2</sup> Gilbert Keith Chesterton, *Orthodoxy*, Londres, Collins, 1963 (1908), p. 47.

<sup>3</sup> Maurice Moynihan, « Danger from Within », 8 mai 1940, *Speeches and Statements by Eamon de Valera, 1917-73*, Dublin, Gill and Macmillan, 1980, p. 434.

leur projet. Ainsi, les temps présent et futur ne rempliront leur promesse que s'ils permettent de concrétiser ce passé demeuré imparfait, ce passé « qui reste à faire ».

De cette nécessité émerge un discours nageant presque dans une dictature des morts. Pour de Valera, ceux-ci ont toujours raison. Ils sont vertueux, intouchables, infaillibles, porteurs de l'idéal irlandais<sup>4</sup>. Ils ont compris que leur mort servirait la cause irlandaise. Ils sont le feu où chaque nouvelle génération vient allumer sa torche patriotique pour emprunter à la prose de Thomas Davis<sup>5</sup>. À travers ce panthéon des martyrs, les hommes qui ont donné leur vie lors du soulèvement de Pâques de 1916 constituent l'exemple ultime : onze discours reviennent en effet sur leur dévouement et sur l'obligation de poursuivre leur quête. Son discours sur la défense de la liberté en avril 1941, prononcé dans le cadre des commémorations du 25<sup>e</sup> anniversaire du soulèvement, est teinté d'un déterminisme historique manifeste : « It was no sudden outburst which determined the decision. The leaders came to it from a long study of their nation's history and with settled conviction that, if Ireland was ever to see its freedom again, the effort in arms, with its risks and sacrifices, had to be made<sup>6</sup> ». Ici, la conception historique devalérienne repose sur une interprétation fortement téléologique qui évacue toute remise en question de la pertinence du soulèvement : seule cette insurrection à ce moment précis pouvait sauver l'Irlande, toute autre action aurait mené la nation à sa perte.

Par conséquent, on comprend aisément que la conception nationale de ces leaders, fusillés au terme du soulèvement, en vienne en quelque sorte à prendre en otage la nation conjuguée au

---

<sup>4</sup> Nous pourrions ajouter qu'il ont également l'avantage d'être muets. Il est possible de les appeler à son service sans craindre d'être rabroué, ce qui n'est évidemment pas le cas des vivants.

<sup>5</sup> M. Moynihan, « Thomas Davis », 16 septembre 1945, *op. cit.*, p. 481.

<sup>6</sup> M. Moynihan, « Defence of Freedom », 13 avril 1941, *op. cit.*, p. 456.

présent. Les volontés des hommes de 1916 ne constituent pas seulement un guide visant à contribuer à l'édification d'un projet national, mais bien un modèle à appliquer dans sa totalité. Questionner la conception de ces héros équivaut à une trahison envers la nation. Telle est la conclusion devalerienne exprimée notamment lorsqu'il demande aux Irlandais, en décembre 1941, de joindre les forces armées pour défendre la nation : « For the military forces alone, we need a quarter of a million men, and any young man who now hangs back without sufficient cause is unworthy of the name of Irishman and unworthy of freedom<sup>7</sup> ». L'obsession de la continuité qui marquait la première forme d'instrumentalisation de l'histoire se manifeste encore ici. Pour de Valera, rien ne se perd, rien ne se crée, tout doit se poursuivre.

Voilà pour les grands traits, mais qu'implique la « dictature » des morts dans le fin détail? D'abord, le discours nationaliste s'approprie, comme le mentionne Lloyd Kramer<sup>8</sup>, certaines traditions religieuses, notamment le sens du sacrifice. De Valera n'hésite pas, à l'image de Patrick Pearse, un des leaders de 1916 qui l'a fait de façon encore plus explicite avant lui<sup>9</sup>, à lancer le message que des Irlandais sont morts pour que l'Irlande puisse vivre. Ce message n'est d'ailleurs pas sans rappeler le dévouement ultime de Jésus-Christ mort sur la croix pour sauver le monde.

Dans le contexte irlandais, cet impératif du don de soi pour la nation lie de Valera à nombre de nationalistes qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle au moins, ont constamment valorisé le sacrifice. Comme l'indique John Hutchinson, cette valorisation ne s'est toutefois pas faite de façon continue et

---

<sup>7</sup> M. Moynihan « A Friendly Neutral », 14 décembre 1941, *op. cit.*, p. 462.

<sup>8</sup> Lloyd Kramer, « Historical Narratives and the Meaning of Nationalism », *Journal of the History of Ideas*, 58, 4 (juillet 1997), p. 534.

<sup>9</sup> Voir Seán Farrell Moran, « Patrick Pearse and the European Revolt Against Reason », *Journal of the History of Ideas*, 50, 4 (octobre-décembre 1989), p. 625-643.

uniforme à travers les différentes époques. L'historien suggère que les appels au sacrifice ont toujours servi d'arme stratégique vers laquelle les nationalistes se tournaient lorsque la nation apparaissait menacée par une crise interne ou lorsque l'État devait faire face à un danger tel une guerre ou une révolution<sup>10</sup>.

Cette réflexion propose une clé d'analyse pour mieux saisir la rhétorique du sacrifice. La période étudiée est marquée par deux conflits majeurs de nature distincte : la guerre économique anglo-irlandaise de 1932 à 1938 et la Seconde Guerre mondiale. Si des appels au sacrifice sont repérables ici et là lors du premier conflit, leur fréquence et leur intensité décuplent au moment du second, comme s'ils se voulaient une réponse devalérienne au danger croissant planant au-dessus de la nation. Il faut dire que le choix de la neutralité place l'Irlande dans une position précaire, car à la fois sous la menace allemande et britannique. Afin de décourager toute intervention de l'un ou l'autre camp sur le territoire irlandais, de Valera cherche à convaincre tout un chacun que la venue de l'envahisseur sera accueillie par un déchaînement des forces irlandaises rendant l'opération trop périlleuse. La projection d'une Irlande unie comme jamais auparavant répond donc à un besoin vital<sup>11</sup>. Ce point n'explique toutefois qu'en partie seulement l'augmentation perceptible du recours à l'histoire pour rappeler la dette des vivants envers les morts. Son discours dévoile également une inquiétude quant à la mobilisation de la jeune génération au service de la nation, comme en fait foi son allocution d'avril 1941 :

These younger people never had to taste the gall of political servitude or know what it is to feel as helpless inhabitants of a subject province. They never experienced the mastery of the strong hand of the stranger or its most bitter consequence [...] They cannot know what it is to see all that one's people aspired to and desired doomed, as it were, to eternal frustration.

---

<sup>10</sup> Voir le chapitre 8 « Myth against myth: the nation as ethnic overlay » de John Hutchinson dans Montserrat Guibernau et John Hutchinson, dir., *History and National Destiny: Ethnosymbolism and its Critics*, Oxford, Blackwell Publishing, 2004, 216 p.

<sup>11</sup> Pour s'en donner une idée, voir notamment M. Moynihan, « Determination to Resist Attack », 25 décembre 1941, *op. cit.*, p. 462-464.

They cannot understand the need for, nor can they appreciate the heroism which was required to face, the effort of 1916<sup>12</sup>.

Face à une telle carence, de Valera entend jouer le rôle d'enseignant. La jeunesse se doit de connaître les gestes d'abnégation posés par ses ancêtres. Elle doit apprendre que rien ne saurait être plus important que la défense de la nation. On découvre donc que le recours aux références historiques n'est pas innocent et vise à stimuler une prise de position permettant de répondre à des défis et des menaces solidement ancrés dans le présent. Il semble y avoir là une preuve supplémentaire d'un de Valera cherchant constamment à mettre l'histoire au service du présent.

## 1.2 La primauté de l'esprit face à la modernité

Au demeurant, l'idée même de nation semble a priori aller à rebours de toute prise en compte de la modernité, puisque son principe repose sur le primat d'une communauté a-temporelle dont toute la légitimité réside dans la préservation d'un héritage<sup>13</sup>.

Anne-Marie Thiesse

Nombre de chercheurs qui se sont questionnés sur la nature du nationalisme, que ce soit Anne-Marie Thiesse, Miroslav Hroch, Ernest Gellner ou Eric Hobsbawm<sup>14</sup>, sont arrivés à la conclusion que l'émergence du phénomène, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, se voulait un moyen de défense du mode de vie traditionnel contre les attaques répétées de la modernité. Ils ont suggéré que les efforts mis de l'avant pour la concrétisation des aspirations nationales supposaient inévitablement une antinomie avec ce qu'impliquait la modernité. Cette position nationaliste donne donc naissance à un paradoxe, car l'idée de nation, elle-même issue de la pensée moderne, en vient à

<sup>12</sup> M. Moynihan, « Defence of Freedom », 13 avril 1941, *op. cit.*, p. 456.

<sup>13</sup> Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales: Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 16.

<sup>14</sup> Voir Antoine Roger, *Les grandes théories du nationalisme*, Paris, Armand Collin, 2001, p. 67.

faire de la modernité un ennemi à combattre. Ainsi, comme l'écrit de façon imagée Thiesse, « la construction des nations et leur entrée dans la modernité se font à reculons<sup>15</sup> ».

Le mouvement nationaliste irlandais cadre parfaitement à l'intérieur de cette théorie, puisque la lutte à la modernité et au matérialisme lui étant inhérente a été partie intégrante du discours nationaliste pendant des générations. John Hutchinson en fait la démonstration en décrivant comment l'avènement des différentes vagues de nationalisme culturel aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et leur attachement à la culture gaélique avaient pour objectif de neutraliser les effets « pervers » de la modernité sur l'ordre traditionnel<sup>16</sup>. Parmi le contingent nationaliste, Patrick Pearse est devenu le porte-étendard de ce rejet irlandais de la modernité. Dans ses écrits, Pearse affirme que le soulèvement de Pâques se voulait une action décisive et purificatrice permettant de délivrer les Irlandais du joug britannique qui souillait leurs institutions, leurs valeurs et leur culture. Ce combat acharné n'est pas exclusif au nationalisme irlandais, bien qu'il lui soit étroitement associé. Ainsi, à titre d'exemple, l'écrivain et essayiste français Charles Péguy s'est lui aussi lancé, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, dans la défense de la France catholique et la création du mythe de la nation afin de contrer l'esprit moderne<sup>17</sup>.

Dans le discours de Valéry, la lutte à la modernité est prégnante. Se posant en digne successeur de Pearse et des leaders de 1916, de Valéry traite du grave danger que font peser la modernité et le matérialisme sur le mode de vie proprement irlandais à au moins vingt reprises au cours de la période. Sa rhétorique s'appuie fermement sur un passé glorifié, sur le temps de l'innocence et de

---

<sup>15</sup> A.-M. Thiesse, *op. cit.*, p. 160.

<sup>16</sup> Voir notamment les chapitres 2, 3 et 4 dans l'ouvrage de John Hutchinson, *The Dynamics of Cultural Nationalism : the Gaelic revival and the creation of the Irish Nation State*, Londres, Allen & Unwin, 1987.

<sup>17</sup> Voir S. Farrell Moran, *op. cit.*.

la pureté, de la solidarité, de la communion avec l'autre<sup>18</sup>. Une grande nostalgie pour l'ancien mode de vie rural et communautaire se manifeste avec éclat, jamais plus explicitement que dans son discours de 1943 sur l'Irlande rêvée, que les observateurs ont continuellement cité depuis :

That Ireland which we dreamed of would be the home of a people who valued material wealth only as the basis of right living, of a people who were satisfied with the frugal comfort and devoted their leisure to the things of the spirit – a land whose countryside would be bright with cosy homesteads, whose fields and villages would be joyous with the sound of industry (...) It would, in a word, be the home of a people living the life that God desires that man should live<sup>19</sup>.

On comprend que l'exode rural constitue une perte sociale, voire un mal national, et que, d'un point de vue philosophique, cette existence rurale est la meilleure qui soit car elle respecte la tradition chrétienne.

Tout au long de la période, de Valera n'hésite pas à prendre l'histoire à témoin. Une étude attentive de la trame historique atteste, selon lui, de la faillite du matériel. Voilà l'essence du message qu'il livre sans cesse aux Irlandais. Son discours prononcé uniquement en gaélique<sup>20</sup> lors du congrès annuel des enseignants irlandais de 1940 en constitue un exemple probant :

We have, as you are aware, reached a stage of history in which men are acquiring a deeper perception of the unity which exists between the individual and the society of which he or she is a part. The philosophy of mere individualism and self-interest, which seemed to many in the nineteenth century to be sufficient for the needs and the progress of the community, has proved a broken reed<sup>21</sup>.

Seules les valeurs communautaires du passé permettront de faire face aux défis posés par le présent et l'avenir. La vaine quête du progrès matériel a mené des États vers leur destruction<sup>22</sup> et les Irlandais pourraient bien se retrouver sur cette liste s'ils ne rejettent pas immédiatement la

---

<sup>18</sup> Cette partie réfère au chapitre 3 de l'ouvrage de R. Girardet, *op. cit.*, p. 97 à 138.

<sup>19</sup> M. Moynihan, « The Ireland that We Dreamed of », 17 mars 1943, *op. cit.*, p. 466.

<sup>20</sup> Reproduit dans l'ouvrage de M. Moynihan, « The Primary School », 26 mars 1940, *op. cit.*, p. 425-433, ce discours est traduit vers l'anglais l'année suivante alors qu'il paraît dans *The Capuchin Annual*.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 432.

<sup>22</sup> M. Moynihan, « Authority and Discipline », 24 mars 1940, *op. cit.*, p. 423. De Valera ne précise pas, dans ce discours visant à promouvoir l'unité irlandaise, quels États ont été détruits par cette quête.

facilité de la modernité pour plutôt favoriser une réactivation des idéaux spirituels ayant depuis des siècles contribué à la noblesse de la nation irlandaise.

Dans sa lutte à la modernité et au matérialisme, de Valera ne cesse de s'inspirer d'un héritage fortement influencé par le catholicisme. Il tient un discours moralisateur où l'enseignement religieux ne semble jamais loin : les principes chrétiens sont les meilleures armes pour faire face à des crises sociétales, la vie humaine n'est réellement humaine que si les hommes poursuivent de hauts idéaux spirituels, Dieu a toujours voulu que les Irlandais s'organisent autour d'une vie communautaire à l'échelle humaine représentée ici par la ruralité.

Les intentions devaleriennes peuvent aussi, encore une fois, être comprises en fonction d'un besoin solidement ancré dans le présent. Un retour sur la notion freudienne de « narcissisme des petites différences » et sur l'obsession devalerienne de distinguer le « nous irlandais » du « eux britanniques » dans l'histoire s'impose de nouveau ici. Dans les années 1930 et 1940, la modernité, l'industrialisation et l'urbanisation menacent de transfigurer la société irlandaise et, par conséquent, d'amenuiser le caractère distinct de ce peuple face à son voisin britannique. De plus, nombre d'Irlandais partis travailler dans les usines anglaises encensent cet autre mode de vie à chacun de leur passage en sol irlandais et rappellent par conséquent à leurs parents et amis les conditions de vie extrêmement difficiles avec lesquelles ils doivent composer. Pourtant, il reste que cette distinction entre les deux peuples est fondamentale pour justifier les revendications indépendantistes irlandaises, surtout depuis la prise de position américaine sous Woodrow Wilson au terme de la Première Guerre mondiale. N'est-ce pas seulement les peuples au caractère distinct qui peuvent se réclamer du droit à l'autodétermination ?



La théorie de Clifford Geertz<sup>23</sup> sur la grandeur de la nation peut éclairer les visées devalériennes. Selon Geertz, les peuples anciennement sous le joug du colonialisme ont toujours opéré une redéfinition des standards de grandeur de la nation. L'Irlande ne pouvant concurrencer la Grande-Bretagne sur le plan de la qualité de vie et des conditions matérielles, de Valera se serait vu forcé d'octroyer aux Irlandais une supériorité morale qu'il importait de préserver.

Mais de Valera s'oppose-t-il catégoriquement à toute forme de modernité? Pas tout à fait. Malgré ses condamnations, il se montre ouvert à la science et à la technologie. La création, grâce à son initiative, du quotidien *The Irish Press* en 1931 ou les propos qu'il tient au moment de l'inauguration de la station de radiodiffusion d'Athlone en février 1933<sup>24</sup> suggèrent plutôt qu'il adhère au néo-traditionnalisme. Selon Anthony D. Smith, celui-ci consiste à « intégrer certaines découvertes techniques et des méthodes qui sont la marque des États occidentaux, en veillant bien toutefois de ne pas laisser pénétrer les valeurs qui les sous-tendent. Sur le plan social et politique, [le néo-traditionnaliste] emploie des moyens de mobilisation modernes mais il les asservit à des objectifs traditionnels.<sup>25</sup> »

### 1.3 La résurrection de l'âge d'or

Le projet devalérien ne se limite pas seulement à suggérer l'adoption d'une conduite individuelle. Certes, le rejet de la modernité au profit d'une culture de l'esprit est vital, mais il n'est pas une fin en soi. Ce rejet n'est qu'un moyen pour permettre aux Irlandais de remplir leur destinée en tant que nation. Il n'est qu'une façon pour les amener à transcender les frontières d'un passé récent et

<sup>23</sup> Cette théorie est expliquée dans Michele Dowling, « The Ireland that I Would Have : De Valera & the Creation of an Irish National Image », *History Ireland*, 5, 2 (automne 1997), p. 37-41. Malheureusement, cette dernière ne donne aucune référence. Nous n'avons pu retrouver l'ouvrage ou l'article en question.

<sup>24</sup> « It is in that hope that - calling modern science to the aid of Ireland's age-long mission - we initiate the Athlone Broadcasting Station ». Maurice Moynihan, « The Values of the Spirit », 6 février 1933, *op. cit.*, p. 232.

<sup>25</sup> A. Roger, *op. cit.*, p. 77.

d'un présent jugés décevants. L'objectif ultime réside dans la renaissance de l'âge d'or irlandais. En sacralisant de la sorte le passé glorieux, de Valera en vient à annoncer son retour imminent, car comme le précise Raoul Girardet : « Le temps perdu, dès qu'on l'évoque est nécessairement un temps que l'on a retrouvé<sup>26</sup> ». Mais avant de se consacrer à l'analyse de cette lecture de l'histoire, encore faut-il définir quelle période est identifiée à titre d'âge d'or perdu.

À cet égard, le discours nationaliste n'est pas univoque à travers les âges. Si pendant longtemps l'ère païenne des Gaëls est identifiée à l'âge d'or, celui-ci subit un déplacement avec la seconde vague de nationalisme culturel des années 1830 à 1848. Il correspond alors à la période médiévale naissante du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, qui marque l'essor du monachisme chrétien et vaut à l'Irlande son surnom d'île des saints et des érudits. Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'influent Eoin MacNeill réaffirme l'importance de cette période médiévale. Il conclut que les Irlandais de cette époque ont permis de sauver l'Occident au moment où l'Europe se désagrégeait sous les assauts des barbares<sup>27</sup>. Devant la montée du militarisme et du matérialisme qui caractérisent le début du XX<sup>e</sup> siècle, MacNeill prédit une régénération de la mission civilisatrice irlandaise, car le monde, souligne-t-il, a de nouveau besoin d'être sauvé<sup>28</sup>.

Si Patrick Pearse considère pour sa part l'ère païenne comme le refuge de l'âge d'or irlandais et choisit de magnifier la mémoire du grand guerrier Cúchulainn, de Valera, lui, reprend dans ses grandes lignes la vision macneillienne :

---

<sup>26</sup> R. Girardet, *op. cit.*, p. 136.

<sup>27</sup> Cette conception voulant que les Irlandais aient sauvé la civilisation occidentale a continué d'être véhiculée parmi le discours nationaliste par la suite. Voir notamment l'ouvrage de Thomas Cahill, *How the Irish Saved Civilization, The Untold Story of Ireland's Heroic Role from the Fall of Rome to the Rise of Medieval Europe*, Anchor Books, New York, 1995, 245 p.

<sup>28</sup> Ce paragraphe s'inspire des conclusions tirées par John Hutchinson dans le chapitre 4 de son ouvrage J. Hutchinson, *op. cit.*.

Since the period of her missionary greatness Ireland has suffered a persecution to which, for cruelty, ingenuity and persistence, there is no parallel. It did not break – it strengthened – the spirit and devotion of her people and prepared them for the renewal of their mission at a time when it is of no less vital importance to the world than was the mission of the Irish saints of the seventh and eighth centuries to the world of their day<sup>29</sup>.

Les Irlandais doivent donc se préparer à sauver le monde... de nouveau, car trop de nations se sont laissées charmer par le couple avilissant que forment l'impérialisme et le matérialisme. Cette promesse devalérienne d'un retour prochain à la grandeur d'antan respecte une construction mythique classique en trois temps identifiée par Anthony D. Smith : l'âge d'or de la splendeur culturelle laisse place à une période de décadence, période temporaire puisque la régénération promise viendra<sup>30</sup>. Le discours devalerien, comme le passage cité le démontre, victimise l'Irlande. Sa chute n'a pas été naturelle, mais plutôt provoquée par l'envahisseur anglais. De tels propos marquent en quelque sorte le triomphe de l'histoire au conditionnel. Si les Irlandais avaient toujours été libres de mener leur vie selon leurs aspirations et leur génie, ils auraient continué à guider le monde.

Ces références nous amènent à réfléchir sur la temporalité. La conception proposée par de Valera est plurielle, s'appuyant à la fois sur une linéarité du temps et sur l'existence de cycles. D'une part, il promeut l'idée que l'âge d'or perdu, selon le cours de l'histoire, ne peut que redevenir réalité dès lors qu'il y aura restauration des conditions ayant permis son éclosion originelle. Les Irlandais se retrouveraient donc à une époque charnière, à la fin d'un cycle, car, pour de Valera, le passé glorieux est assurément garant de l'avenir et les signes de son retour se multiplient : « I have spoken at some length of Ireland's history and her contributions to European culture,

<sup>29</sup> M. Moynihan, « The Values of the Spirit », 6 février 1933, *op. cit.*, p. 231.

<sup>30</sup> Anthony D. Smith, "Ethnic Myths and Ethnic Revivals", *European Journal of Sociology*, 25 (1984), p. 283-305 dans J. Hutchinson, *op. cit.*, p. 14.

because I wish to emphasise that what Ireland has done in the past she can do in the future<sup>31</sup> ». Par moments, cette conception cyclique cède le pas à une autre temporalité. En effet, ses références à l'âge d'or et au passé garant de l'avenir sous-entendent aussi une histoire immobile ou plutôt immobilisée, pour emprunter au raisonnement de Raoul Girardet<sup>32</sup>. S'il en est ainsi, c'est tout simplement parce que de Valera affirme que les réponses proposées par les moines des VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles aux problèmes de l'époque se doivent d'être appliquées à son époque. Les sept ou huit siècles d'oppression anglaise ne représentent donc qu'un long détour avant que le « vrai » cours de l'histoire ne reprenne là où il a malencontreusement été interrompu.

Ce rappel continu de l'âge d'or répond de même à des besoins présents. La souveraineté irlandaise n'est pas encore complétée, l'île est toujours coupée en deux, l'usage de la langue gaélique décroît. Quoi de mieux alors que de garantir un futur doré en supposant une réactivation d'un passé glorieux pour mobiliser une population derrière des objectifs politiques? Ce n'est donc pas un hasard si de Valera affirme à répétition que ce grand rêve d'un avenir chantant copié sur un passé idéalisé ne deviendra réalité que si son projet indépendantiste se concrétise intégralement. Ce recours au passé doit aussi être compris en fonction du contexte irlandais difficile de l'époque : pauvreté, chômage, stagnation économique, émigration de masse, exode rural et violence confessionnelle peuplent le quotidien de la population. Ainsi, quand la réalité n'a rien de réjouissant à offrir, le réflexe naturel n'est-il pas de se réfugier dans le rêve? Si on se fie à l'étude de Daniel J. O'Neil, faire appel à l'imagerie de l'âge d'or sert plusieurs objectifs que l'on retrouve tous à divers degrés au sein du discours devalerien : contribuer au développement d'une fierté chez la population, suggérer la noblesse de la présente génération, donner de

---

<sup>31</sup> M. Moynihan, « The Values of the Spirit », 6 février 1933, *op. cit.*, p. 233.

<sup>32</sup> R. Girardet, *op. cit.*, p. 128.

l'espoir<sup>33</sup>. Le but premier visé par de Valera semble cependant réellement s'exprimer dans cette citation d'O'Neil : « Finally, golden age mythology offers an indigenous norm for condemning the sterile present. The myth is always superior to what presently exists<sup>34</sup> ». Ainsi, tout indique que de Valera veut convaincre ses compatriotes que le présent n'est pas à la hauteur du génie irlandais – la période de l'âge d'or en est la preuve – et que seule l'accession à l'indépendance totale permettra au futur de répondre à toutes ses promesses. En somme, il apparaît manifeste qu'à travers ces rappels constants d'un passé idéalisé, l'homme d'État ne se préoccupe guère d'établir un portrait basé sur la véracité des faits historiques. Son discours ambitionne plutôt la création d'un symbole puissant où la forme l'emporte sur le fond. Par cette utilisation de l'histoire, de Valera tente vraisemblablement de donner aux Irlandais l'équivalent d'un « l'année prochaine à Jérusalem ».

#### 1.4 À la croisée des chemins : quand l'histoire s'écrit au présent

Surely, after eight hundred years of gallant effort to survive as a nation,  
we cannot now be content to be forever but half a nation<sup>35</sup>.

Eamon de Valera

Tels sont les propos que tient de Valera lors de l'ouverture d'un concert organisé pour commémorer le 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Thomas Davis en septembre 1945. Son règne de seize ans à la tête de l'Irlande est alors bien entamé. Le ton triomphal si souvent retrouvé au cœur de son discours, et auquel nous avons fait abondamment référence, cède ici la place au doute et mérite donc d'être tempéré. Et si le triomphe irlandais ne s'avérait finalement qu'une demi-victoire, par conséquent, qu'un demi-échec?

---

<sup>33</sup> Daniel J. O'Neil, « Ethnic Nation-Building and Mythology: The Irish Experience », *Plural Societies*, 20, 2 (1990), p. 16.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> M. Moynihán, « Thomas Davis », 16 septembre 1945, *op. cit.*, p. 484.

Avant de chercher une réponse à cette question, un saut en arrière s'impose. En janvier 1932, on procède à la dissolution du Parlement irlandais et des élections générales sont fixées au 16 février. À une semaine du scrutin, le Fianna Fáil publie son manifeste dans lequel il promet, entre autres, le retour en force de la langue gaélique et la réunification de l'Irlande. Il y a là les engagements qui doivent donner le ton à la gouverne de Valera et concrétiser le destin national irlandais.

Tout au long de la période, le discours du chef irlandais est habité d'un sentiment d'urgence, les vœux exprimés en 1932 paraissent se heurter au difficile test de la réalité. Pourtant, de Valera donne l'impression d'être persuadé d'une chose : l'heure de vérité est venue. En dépit du fait que les Irlandais soient parvenus à la croisée des chemins, l'homme d'État semble trouver qu'ils manifestent une pernicieuse insouciance. S'il ne se voue pas entièrement à la tâche, s'il ne consent pas les efforts que de Valera l'exhorte à consacrer pour la réunification et la « regaélisation » de la nation, s'il ne rectifie pas les erreurs commises dans le passé, le peuple irlandais atteindra un point de non-retour dans l'histoire qui le condamnera à n'être qu'une demi-nation pour toujours. L'enjeu paraît clair : devant une occasion inédite, l'Irlande d'aujourd'hui réussira-t-elle finalement à devenir celle rêvée par tant de générations ?

Si les aspects du discours de Valera présentés jusqu'ici donnaient dans la victimisation des Irlandais à travers l'histoire, on assiste sur ce point précis à un renversement de situation. Pour la première fois depuis des siècles, les Irlandais ont leur destin entre leurs mains. Cette réalité, au lieu de combler de Valera, semble plutôt lui occasionner une angoisse croissante au fur et à mesure que le temps passe. Certes, ses premières années au pouvoir sont empreintes

d'optimisme : les Irlandais veulent et voudront toujours une Irlande libre, gaélique et unie<sup>36</sup>. Des passages du discours qu'il prononce lors de la 12<sup>e</sup> convention du Fianna Fáil en octobre 1937, où on le sent encore porté par la vague provoquée par l'introduction de la nouvelle constitution entérinée par référendum quelques mois plus tôt, traduisent un grand espoir dans l'avenir : « As I stand here talking to the representatives of a great national organisation, as Fianna Fáil is, I can truthfully say that I am more confident now that I have a good chance of seeing the attainment of our objectives than I was when we started twenty years ago<sup>37</sup> ». Mais déjà, de Valera émet certaines réserves : « We must get the people to realise what the restoration of the language means for our nationality. [...] There is no use talking of Irish nationality if you talk of it in terms of the English language<sup>38</sup> ». Les Irlandais, malgré tous ses efforts, ne réalisent-ils pas qu'ils sont en train de se couper de leurs racines historiques en délaissant leur langue? Ne comprennent-ils pas que la disparition de celle-ci constitue une menace d'assimilation par leurs voisins britanniques<sup>39</sup>? Ne réalisent-ils pas que s'ils échouent à recoudre le tissu social brisé par des siècles d'oppression, s'ils ne réussissent pas à se remettre en contact avec la vraie nature irlandaise, l'Irlande ne sera à jamais qu'une pâle copie d'elle-même<sup>40</sup>? Les annonces prophétiques dans lesquelles de Valera souligne encore et encore les dangers provoqués par l'inaction populaire se multiplient. Rétrospectivement, l'impression que laisse son discours, à mesure que l'on s'approche de 1948, est justement que les Irlandais ne comprennent pas l'importance des pertes subies jour après jour, comme s'ils se refusaient à être les dignes successeurs des générations précédentes. On sent ici que de Valera cherche à faire peser le poids de l'histoire sur les épaules de ses compatriotes en leur rappelant qui ils sont et d'où ils viennent.

<sup>36</sup> Les exemples d'un tel optimisme chez de Valera se multiplient lors des premières années, voir notamment M. Moynihan, « Ireland Free, Gaelic and United », 12 février 1933, *op. cit.*, p. 233-235.

<sup>37</sup> M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 330.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 342-343.

<sup>39</sup> M. Moynihan, « The Unity of Ireland », 7 février 1939, *op. cit.*, p. 372.

<sup>40</sup> M. Moynihan, « The Primary School », 26 mars 1940, *op. cit.*, p. 431.

Les Irlandais du présent ne vivent pas que pour eux, mais bien pour que se réalise enfin le rêve des anciens et pour permettre aux successeurs de pouvoir vivre au quotidien la destinée irlandaise. Ils ont une responsabilité dans l'histoire dont ils ne peuvent se soustraire sans trahir la nation.

### **Conclusion**

Ainsi, tout le discours devalerien est habité par une volonté de mobiliser le peuple irlandais autour de son projet politique et la mise en scène visant la concrétisation de cette quête octroie à l'histoire le premier rôle. Chacun des objectifs devaleriens est légitimé par des exigences historiques, que ce soit le respect de l'enseignement des morts, l'exhortation à accorder la primauté à la spiritualité et à l'esprit face à la modernité, l'aspiration d'assister à une résurrection de l'âge d'or irlandais ou le refus du statut de demi-nation. Pour de Valera, il n'est guère suffisant en soi de connaître, grâce à l'histoire, la raison pour laquelle les Irlandais en sont rendus à ce stade de leur développement. Le passé pèse de tout son poids sur le présent et force à passer à l'action, car tous, sans exception, ont une dette envers ceux qui les ont précédés.

On découvre une lecture de l'histoire porteuse d'un double sens. Dans un premier temps, cette connaissance historique permet d'identifier le danger, qui, pour les besoins de la cause et faut-il vraiment s'en étonner, n'a jamais été aussi périlleux que dans l'immédiat. La stratégie est donc de lire dans la progression historique l'imminence du danger pour suggérer l'aboutissement de l'histoire. Il existe un temps propice de l'histoire, comme si toute l'histoire irlandaise, comme si les milliers d'événements s'étant succédés à travers les siècles n'avaient suivi qu'un enchaînement logique devant mener à l'affrontement ultime qui ne se conjugue qu'au présent ou au futur « rapproché ». Les multiples passages comme celui-ci : « The duty for action lies with



this generation – we have the opportunity which no other generation has had »<sup>41</sup> n'ont donc rien d'improvisé. Une telle conception se retrouve d'ailleurs dans la pensée de nombreux prédécesseurs, tels Péguy, Pearse et le poète anglais Rupert Brooke<sup>42</sup> qui étaient habités par l'obsession que leur génération était le dernier espoir, le dernier rempart avant la chute, que l'histoire les avait investis de la mission de sauver la nation<sup>43</sup>.

Outre le fait qu'une lecture « appropriée » de l'histoire ne puisse mener qu'à l'action, le discours devalerien se montre catégorique sur le fait que la voie du salut est unique. L'étude de l'histoire amène à tirer des conclusions incontestables : il suffit de suivre les lignes de conduite tracées par l'histoire et par lui-même. D'autres groupes ont beau suggérer des voies divergentes à la sienne, son projet a été construit grâce à la somme de l'enseignement historique et ne peut, par conséquent, être récusé. Car l'histoire a un sens que l'on ne saurait ignorer sans mettre toute la nation en péril. La période entière de 1932 à 1948 est chargée de passages où de Valera se réclame de cette voie unique : « I am aware that arguments of a contrary kind can be put up and that there are some people foolish enough to think that the lessons of history can be set aside and that they are able to do something which human beings so far have not been able to do<sup>44</sup> » ou encore « Anybody who has studied Irish history must have learned this fact<sup>45</sup> ». L'épisode de la Seconde Guerre mondiale constitue probablement le plus bel exemple de la justification d'une décision récente par l'enseignement de l'histoire. Il affirme le jour de Noël 1941 que : « From the moment this war began, there was for this State only one policy possible – neutrality. Our circumstances, our history, the incompleteness of our national freedom through the partition of

<sup>41</sup> M. Moynihan, « The Constitution of Ireland », 29 décembre 1938, *op. cit.*, p. 364.

<sup>42</sup> Pour se donner une idée des ressemblances entre les écrits de Pearse et de Brooke, voir S. Farrell Moran, *op. cit.*, p. 631-633.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 633.

<sup>44</sup> M. Moynihan, « Removal of Oath », 25 mai 1932, *op. cit.*, p. 211.

<sup>45</sup> M. Moynihan, « End of a Dispute », 27 avril 1938, *op. cit.*, p. 351.

our country, made any other policy impracticable<sup>46</sup> ». Voilà donc un message directement adressé à tous ceux qui s'insurgent contre cette neutralité : l'histoire en a voulu ainsi. De Valera semble convaincu que tant que les torts historiques ne seront pas réparés, les Irlandais seront justifiés de se draper des appâts de l'histoire et de s'en servir comme d'un refuge.

Une dernière conclusion qui peut être tirée réside dans la division des Irlandais en deux clans. D'un côté se trouvent les « vrais » Irlandais et de l'autre tous ceux qui n'appuient pas le projet devalerien dans son intégralité. Questionner la lecture de l'histoire devalerienne revient à une trahison envers la nation. Toute personne qui hésiterait à donner sa vie pour la nation, qui ne souhaiterait pas le retour en force de la culture gaélique, qui embrasserait la modernité n'est pas un « vrai » Irlandais, ou à tout le moins n'est pas un Irlandais digne de l'héritage et des sacrifices des anciens. « Is there anything in our programme that any Irishman who loves his people and his country should not be glad to co-operate in?<sup>47</sup> » s'enquiert d'ailleurs de Valera en novembre 1933. Les discussions au sujet de la partition en mai 1941 ramènent aussi à l'avant-scène l'idée de vraie nature : « I do not think that there is a true Irishman anywhere who would like to contemplate it other than as a passing phase or a temporary expedient<sup>48</sup> ». En définitive, il apparaît que par cette identification du « vrai » Irlandais, de Valera a cherché à servir sa cause, en présentant comme l'idéaltype de l'Irlandais, celui qui est prêt à tout pour accomplir le rêve des anciens ou, devrait-on plutôt écrire, le rêve des anciens actualisé à la sauce devalerienne.

---

<sup>46</sup> M. Moynihan, « A Friendly Neutral », 14 décembre 1941, *op. cit.*, p. 462.

<sup>47</sup> M. Moynihan, « "We Cannot Have it Both Ways" », 8 novembre 1933, *op. cit.*, p. 249.

<sup>48</sup> M. Moynihan, « Threat of Conscription in the North », 25 et 26 mai 1941, *op. cit.*, p. 460.

### Chapitre 3 De Valera et sa place dans l'histoire : entre messianisme et rédemption

L'Irlande est un pays où l'histoire est autobiographique, et l'autobiographie historique<sup>1</sup>.

Maurice Goldring

La fin du second chapitre vient clore l'analyse liée à la conception historique devalerienne désincarnée ou, en d'autres termes, cette lecture de l'histoire qui ne prenait pas tellement en compte l'individualité devalerienne dans l'histoire. Pourtant, comme dans bien d'autres cas avant elle et après elle, sa gouverne a été dominée par un culte de la personnalité où le grand homme d'État a cherché à personnifier les aspirations de toute une nation. Dans ses travaux, Maurice Goldring a d'ailleurs insisté sur le fait que de nombreux intellectuels irlandais de diverses époques se sont perçus comme des dépositaires de l'histoire entière de leur pays<sup>2</sup>. Souhaitant jeter un regard sur cette propension irlandaise, il apparaît pertinent de se concentrer sur la place que de Valera s'est accordée dans l'histoire, car tout son discours est traversé par une conscience aiguë de l'importance de son propre positionnement à l'intérieur de la trame historique irlandaise. D'entrée de jeu, mentionnons qu'il propose un double usage et vacille constamment entre messianisme et rédemption. Aussi traiterons-nous successivement de l'un et de l'autre de ces recours particuliers à l'histoire.

#### 1. Utiliser l'histoire pour consolider son pouvoir

Au terme de son étude, Patrick Murray affirme que de Valera a consciemment cherché à donner une signification mythopoétique à sa carrière afin de rendre unique sa contribution à l'histoire<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Maurice Goldring, *Irlande : idéologie d'une révolution nationale*, Paris, Éditions sociales, 1975, p. 9.

<sup>2</sup> Voir l'introduction de M. Goldring, *op. cit.*, notamment p. 8 et 9.

<sup>3</sup> Patrick Murray écrit : « he consciously developed the mythopoetic significance of his career in order to emphasise his unique contribution to history ». Voir Patrick Murray, « Obsessive Historian : Eamon de Valera and the Policing of his Reputation », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 101C (2001), p. 37.

L'analyse est venue confirmer ce jugement. De Valera ne s'est pas contenté d'instrumentaliser l'histoire pour servir une cause, il a procédé à une mise en scène de l'histoire lui permettant de s'octroyer le rôle principal. Sa personne est ainsi devenue la pierre angulaire de la progression historique irlandaise. La concrétisation d'un projet politique indépendantiste ne lui suffisant guère, il a utilisé l'histoire dans le but d'asseoir, puis de consolider son pouvoir. Il a aussi tâché de convaincre les Irlandais qu'il était le seul capable de réaliser cette quête nationaliste. Plusieurs stratégies ont été employées afin de promouvoir son unicité dans l'histoire. La démonstration ici proposée s'élaborera en cinq temps : accession au pouvoir attestant l'avènement d'une ère nouvelle, gouverne marquée par le sceau de la progression continue, appui de la Providence, compréhension de l'histoire avant qu'elle ne se produise et couronnement en tant qu'héritier des héros et des grands mouvements irlandais.

### **1.1 Le cours de l'histoire peut reprendre**

En 1926, de Valera décide de quitter le Sinn Féin et de créer un nouveau parti politique, le Fianna Fáil, dont le nom suggère une double consonance historique. Ce nom irlandais avait été récemment donné à l'organisation des Volontaires irlandais fondée en 1913, mais rappelait aussi les grands guerriers de Fionn Mac Cumhaill, figure mythique irlandaise<sup>4</sup>. Moins de six ans plus tard, soit en février 1932, le parti de de Valera remporte soixante-douze des cent cinquante-trois sièges du Parlement et dirige le pays en prenant appui sur les sept députés travaillistes élus.

Ce succès marque la fin d'une longue traversée du désert pour de Valera qui, faut-il le rappeler, avait notamment été pourchassé et emprisonné par les forces de l'État libre d'Irlande au terme de

---

<sup>4</sup> Cette volonté constante d'enraciner ses actions dans l'histoire est clairement formulée dans l'historique des années de Valera à la tête du parti présenté sur le site Internet du Fianna Fáil que l'on peut consulter à l'adresse <http://www.fiannafail.ie/history.php4>.

la guerre civile. Ce retour au pouvoir complète un revirement politique improbable et explique peut-être pourquoi de Valera est aussi prompt à accorder à cet avènement une signification historique unique. Il faut se souvenir que le contexte irlandais en 1932 est somme toute particulier. Cette année marque non seulement le 1 500<sup>e</sup> anniversaire de la venue de saint Patrick, mais aussi la tenue en Irlande, au mois de juin, du 31<sup>e</sup> Congrès eucharistique international, perçu par plusieurs, dont de Valera, comme une récompense divine<sup>5</sup>. Cette heureuse symétrie représente à ses yeux un signe des temps : « The fifteenth centenary anniversary of the coming of St Patrick, the year of the Eucharistic Congress, the recent election by the people of this State of the first Fianna Fáil Government, all combine to make this year's celebration of the National Festival one of unique interest in our history<sup>6</sup> ».

Voilà pour l'énoncé. Mais comment de Valera justifie-t-il cette idée que par son élection à la tête du pays, les Irlandais sont en train d'écrire une page d'histoire unique, d'entrer dans une ère nouvelle? Son discours est marqué par la certitude que son accession au pouvoir représente la fin d'une grave erreur historique et signifie, conséquemment, que l'histoire peut reprendre son cours. La grande marche vers l'indépendance totale pourra maintenant reprendre ses droits. L'erreur historique identifiée par de Valera s'est produite lorsque le camp républicain anti-traité a été contraint de déposer les armes en 1923, mettant ainsi un terme à la guerre civile qui sévissait depuis plus d'un an. Pourquoi s'agissait-il d'une erreur historique? Son jugement établit que les Irlandais se sont clairement prononcés en faveur de la république dès 1918. Qui plus est, la victoire éclatante du Sinn Féin en 1918 – le mois suivant la fin de la Première Guerre mondiale –

---

<sup>5</sup> Pour bien comprendre le contexte et les événements entourant le Congrès eucharistique, il peut être pertinent de consulter l'article de David G. Holmes, « The Eucharistic Congress of 1932 and Irish Identity », *New Hibernia Review*, 4, 1 (2000), p. 55-78.

<sup>6</sup> Maurice Moynihan, « Aims of Fianna Fáil in Office », 17 mars 1932, *Speeches and Statements by Eamon de Valera, 1917-73*, Dublin, Gill and Macmillan, 1980, p. 193.

a été répétée aux élections de 1921, alors que les Irlandais ont réitéré leur appui indéfectible à cette option<sup>7</sup>. En fonction de cette vision, la victoire des forces pro-traité n'a donc été qu'un triomphe contre nature. Elle résultait de la peur, du marchandage avec l'ennemi britannique et de mesures coercitives brimant la « véritable » volonté populaire irlandaise. Le discours de mai 1935 permet de saisir sa logique :

Or is there ever going to be a time when the people of this country, and the people on the Opposition benches, will see that we must get back to some proper understanding, and the terms that were offered by the then Republican authorities – even though they were authorities in defeat – for the sane conduct of government in this country be accepted as a basis? When we came into office, we strove to bring about the conditions which would be a realisation of that basis<sup>8</sup>.

Si la justice a été bafouée alors et pendant la décennie qui a suivi la guerre civile, l'avènement du Fianna Fáil se veut l'occasion de revenir en arrière et de se repentir devant l'« hérésie » perpétrée. De Valera affirme que février 1932 met un terme à la tragique descente aux enfers amorcée il y a des siècles avec la venue des Anglais et perpétuée sous l'autre gouvernement. Finalement, il s'avère que les vaincus d'hier étaient ceux qui avaient raison et que les Irlandais ont fini par faire leur *mea culpa* en ramenant au pouvoir le seul homme en mesure de concrétiser le destin national. Bref, le temps aurait encore une fois réparé une injustice historique.

Car les dix années où William T. Cosgrave et le Cumann na nGaedhael détiennent les rênes du pouvoir correspondent à une décennie de trahison. De Valera le rappelle régulièrement lors des mois qui suivent son élection initiale, alors que cinq passages s'y réfèrent entre mars 1932 et novembre 1933. Il se sert de cette décennie « perdue » comme d'un repoussoir pour manifester une césure nette entre hier et aujourd'hui. Il qualifie cette décennie de période stérile où l'Irlande

---

<sup>7</sup> Voir M. Moynihan, « American Troops in Northern Ireland », 27 janvier 1942, *op. cit.*, p. 464-465. Dans ce discours, de Valera s'appuie sur les résultats électoraux de 1918 et 1921 pour justifier sa position au cœur de cette guerre.

<sup>8</sup> M. Moynihan, « Domestic Peace and Friendship with Britain », 29 mai 1935, *op. cit.*, p. 261.

était aux prises avec un dilemme insoluble introduit par le traité, de phase d'exclusion, d'agonie, de non-respect de la volonté nationale et de coercition. En avril 1932, il procède même à une lecture de l'histoire irlandaise visiblement réductrice, voire simplifiée à outrance, dans le but de passer un message sans équivoque :

When I was speaking to the people, I was not so foolish as to believe, or to ask the people to believe, that we could suddenly, when I came to occupy the seat that was occupied by Deputy Cosgrave, change overnight a situation brought about in the course of centuries of foreign misrule and ten years of the serious misrule of those who occupy the benches opposite<sup>9</sup>.

Prêchant la patience à son endroit, de Valera dénigre ouvertement le Cumann na nGaedhael qui, sous de fausses prétentions servant à leurrer le peuple irlandais, ne se serait révélé être que l'extension du bras de l'ennemi britannique. Par ce rapprochement entre le pouvoir britannique et un parti politique irlandais, il cherche à mettre en garde le peuple contre la menace d'une réactivation d'un passé funeste. Le discours livré en novembre 1932, soit à peine deux mois avant la tenue d'élections générales, joue allègrement dans le registre de la peur alors que de Valera affirme qu'une reprise du pouvoir par le Cumann na nGaedhael équivaldrait au retour immédiat de l'oppression britannique<sup>10</sup>. L'homme d'État brandit donc l'histoire tel un épouvantail en soutenant que le passé douloureux n'est pas complètement mort et menacera toujours le peuple irlandais qui doit, conséquemment, prendre les décisions qui s'imposent.

Finalement, son discours donne l'impression que la période de 1923 à 1932 a été une décennie où les dirigeants irlandais ont essayé, par la force et la brutalité, d'amener les Irlandais à renoncer à leur destin. Selon de Valera, ces efforts ne pouvaient que s'avérer vains car, comme l'avait

---

<sup>9</sup> M. Moynihan, « The Unemployed », 29 avril 1932, *op. cit.*, p. 204.

<sup>10</sup> De Valera affirme « But, if the Irish people were foolish enough to put them there, you would find that these same gentlemen on the other side of the water, who pretend their hearts are overflowing with kindness for the Irish people, when they have the sort of Government they want they will treat the Irish people as they have always treated them. » Voir M. Moynihan, « The People's Mandate », 8 novembre 1932, *op. cit.*, p. 226.

énoncé Charles Stewart Parnell avant lui, on ne saurait entraver indéfiniment la marche d'une nation. Si les années 1916 à 1921 ont constitué un avant-goût de ce que pouvait être l'avancée irlandaise, la venue au pouvoir de de Valera en 1932 est le signe manifeste de la volonté populaire afin que l'avenir finisse enfin par se transformer en devenir.

## 1.2 La gouverne devalerienne marquée par le sceau de la progression continue

The general trend should be the same, and the general trend of this organisation has been the same since it started. Any movement there has been has been forward, and we have never had to retreat<sup>11</sup>.

Eamon de Valera

Ne jamais avoir à reculer, voilà qui résume adéquatement la prétention devalerienne au cours de son règne de seize ans à la tête de l'État irlandais et, par extension, de toute sa carrière politique. Pour lui, que ce soit par l'abolition du serment d'allégeance peu de temps après son arrivée au pouvoir, l'avènement d'une nouvelle constitution en 1937, le rapatriement du contrôle des ports au terme de la guerre économique avec l'Angleterre en 1938 ou la neutralité lors de la Seconde Guerre mondiale, sa gouverne a constitué une progression continue sur le chemin de l'indépendance complète et finale. De prime abord, ce jugement porté sur ses actions politiques peut sembler paradoxal, car nous soulignons déjà, au chapitre précédent, à quel point le risque d'une Irlande vouée à n'être pour toujours qu'une demi-nation était présent à travers son discours. Dès lors, comment un tel contenu pourrait-il être compatible avec l'idée suggérée ici d'une quête nationaliste « condamnée » à avancer sous sa gouverne? L'analyse prouve qu'en dépit de contenus jugés à première vue contradictoires, nous sommes plutôt en présence d'éléments complémentaires. La stratégie devalerienne qui consistait à faire valoir le danger de l'inaction visait évidemment la mobilisation. Si de Valera s'en prend à l'indolence populaire,

---

<sup>11</sup> M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 335



surtout vers la fin de la période étudiée, on remarque que d'un point de vue personnel, il ne cesse d'encenser sa propre contribution à l'histoire irlandaise. En somme, le message qu'il lance semble être que si les Irlandais devaient un jour se retrouver devant un rêve déchu, nul ne saurait le blâmer, car il a toujours su faire avancer la cause indépendantiste. La valorisation de sa contribution remplit également un autre rôle, celui de prouver qu'il aurait été impossible pour quiconque de faire davantage pour l'Irlande, confirmant du même coup sa singularité dans l'histoire.

Encore une fois, de Valera tient à inscrire son bilan dans l'histoire. Son discours nous amène à conclure, au même titre que Patrick Murray, qu'il s'est montré réticent à laisser à ses successeurs le soin d'apprécier son apport et qu'il a constamment été habité par une volonté d'influencer le verdict de l'histoire<sup>12</sup>. C'est en fonction de cette préoccupation persistante qu'il est possible de mieux juger ses efforts visant à toujours ancrer immédiatement ses réalisations au cœur de la trame historique.

Pour ce faire, de Valera a employé de multiples stratégies. D'abord, à l'image de l'Irlande qui a connu un âge d'or à l'échelle nationale, il cite abondamment l'âge d'or qu'il a vécu à l'échelle personnelle entre 1917 et 1921. Certes, son élection de 1932 met fin à une longue traversée du désert, mais il rappelle constamment que les grandes avancées nationales réalisées entre le soulèvement de Pâques et la signature du traité sont survenues sous sa gouverne. Il n'est donc pas simplement un rebelle repentí ayant finalement choisi la voie constitutionnelle au moment de la création du Fianna Fáil en 1926. Il est un homme d'État ayant déjà fait ses preuves avant que des forces « indignes » ne viennent lui usurper le pouvoir. Les références à cet âge d'or personnel

---

<sup>12</sup> P. Murray, *op. cit.*, p. 37.

interviennent majoritairement entre 1932 et 1936 et une telle réalité peut aisément être comprise. Plusieurs fois déjà, il a été démontré que de Valera s'est servi de l'histoire pour légitimer son projet politique. Dans le cas présent, l'histoire constitue cette fois une arme visant à légitimer sa propre présence à la tête de l'État.

Avec le temps, les références à cette période glorieuse précédant la guerre civile en viennent graduellement à s'estomper et à être remplacées par des références directes à ses accomplissements politiques réalisés depuis son retour au pouvoir en 1932. Tout porte à croire que ce transfert d'une période à l'autre dans la valorisation de sa gouverne peut se comprendre par une consolidation progressive de son pouvoir. Bien que son discours se polarise désormais autour d'actions récentes, les références à l'histoire continuent néanmoins à jouer un rôle fondamental. Le discours qu'il tient en novembre 1933 au sujet de l'abolition du serment d'allégeance exploite d'ailleurs cette notion de réalisation historique immédiate : « We promised to remove the oath. The oath is gone, and no Government in this country will ever dare to bring it back<sup>13</sup> ».

Si les références de cette nature sont nombreuses, l'épisode de l'introduction de la constitution en 1937 donne certainement lieu à l'exploitation la plus manifeste du filon historique. Aux dires de de Valera, cette constitution octroie aux Irlandais des droits uniques<sup>14</sup> et n'ouvre rien de moins qu'un nouveau chapitre dans l'histoire de la nation irlandaise<sup>15</sup>. En mai 1937, de Valera ouvre une séance parlementaire en professant sa foi dans la constitution et affirme en gaélique : « I

<sup>13</sup> M. Moynihan, « "We Cannot Have it Both Ways" », 8 novembre 1933, *op. cit.*, p. 248.

<sup>14</sup> C'est ce que de Valera suggère dans un de ses discours. Voir M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 330-344, plus particulièrement la page 332.

<sup>15</sup> M. Moynihan, « The Constitution of Ireland », 29 novembre 1938, *op. cit.*, p. 362.

place this draft Constitution before the Dáil. I recommend it to the Dáil and to the country. I am glad that it has fallen to my lot to perform such a task. The people of the country have waited many a day for a day like this<sup>16</sup> ». C'est donc par lui que la destinée irlandaise a enfin pu prendre forme, car il a eu le courage de mettre de l'avant les actions politiques nécessaires à l'avancement de la cause même si à court terme cela signifiait une souffrance accrue pour son peuple et lui-même<sup>17</sup>. N'y a-t-il pas, dans ce passage, un exemple de ce qu'a proposé Maurice Goldring au sujet des intellectuels irlandais qui étaient persuadés que l'accomplissement de l'histoire irlandaise passait par eux<sup>18</sup>?

Somme toute, de Valera insiste sur le fait que, grâce à ses efforts, ce n'est plus qu'une question de temps avant que l'Irlande n'accède à l'indépendance complète<sup>19</sup>. Pourtant, certains discours révèlent au contraire un politicien sur la défensive et nous incitent à nous questionner sur la réception de ses idées aux niveaux politique et populaire. Pour faire taire ses critiques, l'homme d'État choisit de se tourner vers l'histoire. Face à ceux qui remettent en cause l'avancement de la quête nationaliste sous sa gouverne, il rejette promptement la faute sur le gouvernement précédent. Suivant la leçon machiavélique du bouc émissaire, il s'empresse de faire de sa période un paradis par rapport à la décennie « perdue » ou même à s'en prendre à la conjoncture historique : « But I hold that, after five or six years of office, under exceptionally difficult circumstances and the pressure brought to bear upon our people at a time when there was world

---

<sup>16</sup> Traduction de M. Moynihan, « Bunreacht Na hÉireann (The Constitution of Ireland) », 11 mai 1937, *op. cit.*, p. 303.

<sup>17</sup> Un passage réfère directement à ces initiatives devalériennes « risquées » qui ont permis la mise en place de la nouvelle constitution dans M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 330-344, plus particulièrement la page 332.

<sup>18</sup> M. Goldring, *op. cit.*, p. 9 et suivantes.

<sup>19</sup> Cette idée est notamment professée à l'intérieur de deux discours prononcés respectivement en avril et en octobre 1938, voir M. Moynihan, « End of a Dispute », 27 avril 1938, *op. cit.*, p. 344-353 et « "A Dangerous Anachronism" », 13 octobre 1938, p. 358-362.

depression, it is no small thing to be able to boast that the Government which had the reins in that time should have done as well as our Government did in the last election<sup>20</sup> ». Ainsi, même si les conditions et les circonstances jouaient contre le gouvernement devalerien, il a réussi, soutient-il, à maintenir le bateau à flot. Personne n'aurait pu obtenir davantage pour l'Irlande.

### 1.3 Quand la Providence offre son appui

Notre proposition : la Raison gouverne et a gouverné le monde, peut donc s'énoncer sous une forme religieuse et signifier que la Providence divine domine le monde<sup>21</sup>.

Georg Wilhelm Friedrich Hegel

C'est dans un ouvrage posthume que l'on retrouve cette proposition du philosophe allemand Hegel. En raison de sa richesse et de sa complexité, citer la pensée hégélienne constitue toujours une aventure hasardeuse. Dans le cas précis qui nous intéresse, cette notion offre une intéressante entrée en matière. En s'exprimant de la sorte, ce philosophe fait vraisemblablement écho à cette croyance séculaire, répandue dans toute la chrétienté à tout le moins jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, voulant que Dieu intervienne directement dans la réalité humaine. Il suffit de survoler les discours entourant la période de la Grande Famine dans les années 1840 pour s'en convaincre. À ce moment, l'archevêque Cullin de Dublin affirme voir à travers cette tragédie les manifestations d'un plan divin servant à ramener les Irlandais dans le droit chemin<sup>22</sup>. À partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, cette explication providentialiste tend globalement à régresser, notamment en raison de la montée du matérialisme, du scientisme et du positivisme. L'image d'un Dieu vengeur cède peu à peu le pas devant une autre vision de la divinité, celle du Dieu

---

<sup>20</sup> M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 341.

<sup>21</sup> Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La Raison dans l'Histoire : Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, Paris, Union générale d'édition, 1979 (1965), p. 60.

<sup>22</sup> John Hutchinson, *The Dynamics of Cultural Nationalism : the Gaelic revival and the creation of the Irish Nation State*, Londres, Allen & Unwin, 1987, p. 114.

miséricordieux. Le rejet de l'interprétation basée sur un Dieu punitif s'exprime d'ailleurs clairement sous la plume des leaders du soulèvement de Pâques de 1916 : la Grande Famine ne serait finalement pas l'œuvre de Dieu, mais bien le résultat de la terrible influence anglaise en sol irlandais<sup>23</sup>. Outre le fait que nous nous retrouvions devant une preuve additionnelle que l'interprétation du passé sert continuellement à légitimer des projets politiques dans le présent, ce changement dans la teneur du discours irlandais soulève une question : lors de sa période de seize ans au pouvoir, de Valera a-t-il pris appui sur la Providence?

Plusieurs historiens avant nous se sont penchés sur ses convictions religieuses. Nombre d'entre eux en sont venus à le qualifier d'homme d'État guidé par l'enseignement divin ou, pour reprendre l'expression de Roland Marx, de « délégué confiant de Dieu sur terre<sup>24</sup> ». Au total, Dieu se retrouve évoqué dans douze de ses discours répartis sur toute la période à l'étude. Si de toute évidence de Valera n'hésite pas à citer Dieu, il reste tout de même à se questionner sur la nature desdites références. Cite-t-il simplement Dieu pour faire écho à la tradition catholique ou accorde-t-il à ce dernier une importance plus considérable?

Les premières références surviennent en 1932 et au début de 1933 ne laissent pas supposer une action divine déterminante en ce bas monde. Le discours prononcé en avril 1933 lors d'un événement commémoratif organisé en l'honneur des héros du soulèvement de Pâques vient toutefois changer la donne. Il affirme à cette occasion : « Then, indeed, we may place the cause of the Irish Republic – as it was placed in Easter Week – under the protection of the Most High God, with full confidence that, in His good time and with patient perseverance on our part, it will

---

<sup>23</sup> Voir le chapitre 2 de l'ouvrage de M. Goldring, *op. cit.*.

<sup>24</sup> Roland Marx, *Eamon De Valera*, Paris, Beauchesne, 1990, p. 6.

triumph<sup>25</sup> ». Pour de Valera, les hommes seraient donc soumis à la volonté divine. Il n'en tiendrait, ultimement, qu'à Dieu d'accorder ou non la réussite aux diverses entreprises irlandaises. Ce court passage ne sous-entend cependant pas que l'action humaine soit complètement dépendante de la grâce divine. Dieu ne récompenserait que l'effort et, ce faisant, écarterait logiquement l'option de l'inaction.

Bien que les références à Dieu rencontrées dans les années qui suivent soient moins riches en enseignement, le contexte de la Seconde Guerre mondiale provoque un changement de ton. La décision de demeurer neutre lors de ce conflit, que de Valera présente comme une décision personnelle, le place dans une situation extrêmement délicate. En raison de sa position géographique et de sa dépendance face aux importations, l'Irlande se retrouve alors prise dans l'étau britannique et états-unien, ce qui entraîne de graves carences matérielles et alimentaires en sol irlandais. Confiant que cette décision politique contribuera à prouver formellement l'indépendance irlandaise, il se montre toutefois déterminé à ne pas céder devant les pressions étrangères. Si, d'une part, il prend appui sur la population qu'il dit unie derrière sa politique comme peut-être jamais auparavant dans toute l'histoire irlandaise<sup>26</sup>, de Valera laisse d'autre part entendre en décembre 1941 qu'il bénéficie du support de Dieu : « But the course we have followed is a just course. God has been pleased to save us during the years of war that have already passed, We pray that He may be pleased to save us to the end<sup>27</sup> ». Le chef d'État revient à la charge une dizaine de jours plus tard et semble pousser sa logique encore plus loin. À ce moment, l'appui divin apparaît se métamorphoser en décision divine : « In the first place I want

<sup>25</sup> M. Moynihan, « The Republican Goal », 23 avril 1933, *op. cit.*, p. 237.

<sup>26</sup> Dans un discours qu'il prononce le 25 décembre 1941, de Valera affirme : « Today we are a people united as perhaps never before in our history. », voir M. Moynihan, « Determination to Resist Attack », 25 décembre 1941, *op. cit.*, p. 464.

<sup>27</sup> M. Moynihan, « A Friendly Neutral », 14 décembre 1941, *op. cit.*, p. 462.

to tell you how grateful we are to Almighty God, Who has so mercifully spared us from involvement in this war. We earnestly pray that He may be pleased to spare us to the end<sup>28</sup> ». Formulée de la sorte, cette idée apparaît proposer que Dieu lui-même a souhaité que les Irlandais demeurent à l'écart de cette guerre. D'un tel appui, de Valera ne se gêne pas pour tirer une conclusion l'impliquant personnellement. Advenant le cas où l'Irlande sorte intacte de cette terrible période, il y aurait là la preuve ultime de l'appui divin à sa personne, car l'infailibilité qui caractérise Dieu l'empêche, par définition, de se tromper. C'est donc sur un ton de contentement évident qu'il exprime sa gratitude face à la Providence en mai 1945, au moment où la guerre vient de prendre fin sur le continent européen<sup>29</sup>. Sans retrouver de références formelles à ce soutien divin personnel, il reste que son discours prend des allures de syllogisme : de Valera a choisi la neutralité et Dieu a appuyé cette décision, par conséquent de Valera est appuyé par Dieu.

Bien que le lien entre cette quête de l'appui divin et l'instrumentalisation de l'histoire puisse sembler ténu, il s'avère néanmoins bien réel. Dieu, dans l'histoire, n'ayant toujours récompensé que les causes légitimes, le maintien de l'Irlande dans la neutralité constitue, selon de Valera, la preuve d'une lutte juste. Mais l'élément le plus important se trouve encore ailleurs. Pour de Valera, tout indique que cet appui confirme son jugement et lui confère une place unique au sein de l'histoire irlandaise. Car à bien y réfléchir, qui pourrait, en toute connaissance de cause, vouloir se débarrasser d'un chef d'État bénéficiant de l'appui de la Providence?

---

<sup>28</sup> M. Moynihan, « Determination to Resist Attack », 25 décembre 1941, *op. cit.*, p. 463

<sup>29</sup> M. Moynihan, « National Thanksgiving », 16 mai 1945, *op. cit.*, p. 471.

#### 1.4 Comprendre l'histoire avant qu'elle ne se produise

The first fifteen years of my life that formed my character were lived amongst the Irish people down in Limerick; therefore, I know what I am talking about; and whenever I wanted to know what the Irish people wanted I had only to examine my own heart and it told me straight off what the Irish people wanted<sup>30</sup>.

Eamon de Valera

Voilà un extrait des propos tenus par de Valera lors du débat parlementaire entourant le traité anglo-irlandais qui s'est déroulé le 6 janvier 1922. Certes, dans cette citation se retrouve de nouveau sa conviction profonde que les aspirations irlandaises s'expriment par lui, que ses volontés et ses désirs sont partagés par tout un peuple. Lors de la première convention du Fianna Fáil à la suite de son accession au pouvoir en novembre 1932, il lance une idée de même nature : « We are not afraid of anything, because we believe we are truly representative of the desires of the Irish people<sup>31</sup> ». Il se dégage également des propos de Valera la construction d'une aura d'infailibilité. L'homme d'État cherche à être perçu comme le détenteur exclusif de la vérité. En dépit du fait que la citation initiale choisie n'ait pas été prononcée lors de la période à l'étude, elle n'en demeure pas moins pertinente à la compréhension de ses années passées au pouvoir entre 1932 et 1948. En effet, nombre de travaux ont déjà confirmé que le discours de Valera a en tout temps été meublé par cette confiance inébranlable en sa propre vision et en ses capacités à mener l'Irlande en terre promise<sup>32</sup>. L'« omniscience » de Valera l'amène à procéder à une mise en scène de l'histoire particulière. À vrai dire, son discours repose sur deux stratégies. En premier lieu, il cherche à se positionner comme un visionnaire comprenant l'histoire avant qu'elle ne survienne. Ensuite, force est de constater que l'histoire au conditionnel reprend également du

<sup>30</sup> Voir le discours que de Valera a prononcé lors du débat sur le traité qui s'est déroulé au Dáil Éireann le 6 janvier 1922. Une retranscription est disponible sur le site officiel du gouvernement irlandais dans la section des débats parlementaires accessible par le lien : <http://historical-debates.oireachtas.ie/D/DT/D.T.192201060002.html>.

<sup>31</sup> M. Moynihan, « The People's Mandate », 8 novembre 1932, *op. cit.*, p. 230.

<sup>32</sup> Plusieurs historiens ont traité de la question. Il peut être pertinent de consulter, entre autres, l'article de Patrick Murray, *op. cit.*, et l'ouvrage de T. Ryle Dwyer, *De Valera's Finest Hour : In Search of National Independence, 1932-1959*, Dublin, Mercier, 1982, 210 p.



service, car de Valera n'hésite pas à discuter de ce qu'aurait pu être le cheminement historique irlandais si personne n'avait osé remettre en cause son jugement, notamment lors de l'épisode du traité anglo-irlandais en 1921.

Devant une telle volonté de se montrer visionnaire, on découvre que de Valera est principalement motivé par le contexte politique irlandais tendu. Le discours qu'il livre lors de la convention du Fianna Fáil en novembre 1933 en constitue un exemple convaincant. Dans une explication de ce discours, Maurice Moynihan précise que l'objectif premier de l'homme d'État est de faire taire la critique à l'intérieur de son parti. À ce moment, plusieurs membres désapprouvent la stratégie gouvernementale en ce qui a trait à la quête du statut de république, à la lutte menée contre les groupes extrémistes et au traitement jugé trop favorable réservé aux opposants politiques et aux employés de l'État qui ont tenté d'empêcher le parti de prendre le pouvoir<sup>33</sup>. À cette occasion, il lance aux membres de son parti : « I think that those of us who have got the responsibility at the moment for leading have learned the lessons. I must say, speaking for myself, that I anticipated in many cases the lessons that were proved home by events<sup>34</sup> ». C'est que les tournants que le cheminement historique a fini par prendre, de Valera les avait de longue date pressentis. Il ajoute un peu plus loin que le moment de la charge finale devra être décidé en fonction des circonstances<sup>35</sup>. L'inaction sur certains dossiers ou même l'impossibilité de changer les choses dans l'immédiat le pousseraient-elles à présenter l'attente comme un mal nécessaire? Il y a là une hypothèse qui nous semble plausible. Un tel argument vise probablement aussi à démontrer que l'homme d'État comprend ce que d'autres, notamment ceux qui s'impatientent, ne sont pas en

---

<sup>33</sup> M. Moynihan, « "We Cannot Have it Both Ways" », 8 novembre 1933, *op. cit.*, p. 245.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 256.

mesure de comprendre. En affirmant pouvoir pénétrer le sens de l'histoire avant qu'elle ne se produise, de Valera s'évertue sans aucun doute à promouvoir son unicité.

En octobre 1937, au moment de la 12<sup>e</sup> convention du Fianna Fáil, le climat de contestation au sein de son parti – de Valera est entre autres pris à parti par la veuve de Thomas Clarke, premier signataire de la proclamation de Pâques 1916 – l'encourage de nouveau à faire un saut dans le passé : « If a lot of misrepresentation had not been listened to at the last election, we would have got the extra one or two [députés], and you would have had different results<sup>36</sup> ». Les difficultés du gouvernement n'ont rien à voir avec sa capacité à gouverner, mais découlent plutôt du fait que les Irlandais ont préféré croire les mensonges de l'opposition plutôt que de se fier à son jugement.

Sans vouloir multiplier à outrance les exemples de l'emploi d'un temps révolu pour prouver toute la valeur de son jugement historique, il apparaît pertinent de faire un détour du côté du discours entourant la constitution de 1937. Le 29 décembre 1938, soit un an jour pour jour après son entrée en vigueur, de Valera revient sur le débat qui avait fait rage à l'époque :

As I am engaged in retrospect, I am tempted to refer to some of the criticisms which were directed against the Constitution when it was under public discussion. I am sure you will be amused in recalling the « dictatorial powers » which the President was to exercise, and the supposed « discrimination » which was to be exercised against women and their loss of status and « degradation » as a result, as well as the « encroachment upon the rightful liberty of the individual » and « attack upon the freedom of the press », not to mention the all-embracing assertion that « the new Constitution was not, from the national point of view, nearly as good as the old ». Now that these contentions have passed into history, I am sure you find it difficult to believe that they could have been taken seriously. Yet I would remind you that it was just these contentions which lost the Constitution in the plebiscite tens of thousands of votes<sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> M. Moynihan, « No Going Back », 12 octobre 1937, *op. cit.*, p. 341.

<sup>37</sup> M. Moynihan, « The Constitution of Ireland », 29 décembre 1938, *op. cit.*, p. 363.

La proposition devalérienne est simple. Les Irlandais ont été apeurés par le discours mensonger de l'opposition. S'ils s'étaient prononcés au sujet de la constitution en questionnant seulement son mérite, la victoire devalérienne n'en aurait été que beaucoup plus éclatante.

En définitive, par un usage sélectif d'éléments puisés ici et là dans l'histoire, l'homme d'État cherche à remplir plusieurs objectifs. D'abord, l'histoire sert à défendre son bilan, ce qui explique ses recours au passé lorsqu'il se retrouve critiqué. Ensuite, l'enseignement par l'histoire se veut aussi une façon de prêcher la patience face à son gouvernement en transformant une incapacité à agir dans l'immédiat en une attente nécessaire. D'un point de vue personnel, cette stratégie de se montrer visionnaire vise aussi à le placer au-dessus de la mêlée et ainsi à laisser entendre que les Irlandais peuvent avoir une confiance aveugle en lui puisque son jugement n'a jamais fait défaut. Bref, par le recours à l'histoire, il cherche à se rendre indispensable. Se priver de ses services reviendrait à refuser à l'Irlande toute avancée vers le but politique ultime : un statut républicain confirmant l'indépendance complète.

### **1.5 Un nouveau porte-flambeau pour une flamme patriotique perpétuelle : de Valera, l'héritier des héros du passé**

The cult of the hero can be used to rally the masses by identifying a cause with the personality and reputation of a respected leader. It can perform a valuable mobilization function. (...) Constitutionalists and revolutionaries alike appealed to the heroes of the past. The clan tradition survived<sup>38</sup>.

Daniel J. O'Neil

Au cours des seize ans pendant lesquels de Valera occupe le pouvoir, il insiste fréquemment sur la continuité historique de ses objectifs politiques, sociaux ou économiques. Cet enracinement

---

<sup>38</sup> Daniel J. O'Neil, « Ethnic Nation-Building and Mythology: The Irish Experience », *Plural Societies*, 20, 2 (1990), p. 17.

systematique de sa vision à l'intérieur d'une quête séculaire finit par donner l'impression qu'il n'est jamais question d'inédit, mais plutôt d'ancien inachevé. En se concentrant strictement sur sa personne, on découvre qu'il ne se considère pas comme un simple homme d'État. Tout son discours est imprégné de l'objectif de se montrer l'héritier des grands hommes irlandais et de leurs glorieuses actions et réalisations. Suivant le raisonnement de Daniel J. O'Neil, cité en ouverture de section, il appert que de Valera ne part pas au combat en solitaire. Il appelle constamment à son service le clan des anciens qui, étant morts, ne sont guère en mesure de questionner les liens, parfois ténus, établis entre eux et lui.

Cette volonté de se rallier aux héros d'un autre temps se manifeste très tôt chez de Valera. Faisant allusion aux ambitions du Fianna Fáil quelques semaines à peine après son élection initiale en 1932, soit lors des célébrations de la Saint-Patrick, le principal intéressé cite textuellement les paroles de James Fintan Lalor (1807-1849), avocat radical de la réforme agraire et sociale. Ainsi, bien que l'accession de son parti au pouvoir – parti qui lui-même n'a été fondé qu'en 1926 – constitue une nouveauté, de Valera cherche à confirmer que ses objectifs sont solidement ancrés dans l'histoire irlandaise. Visant à convaincre les Irlandais d'une continuité sans faille entre la lutte d'hier et celle qu'il propose, le chef d'État prend appui sur Fintan Lalor pour légitimer une position présente en démontrant que les anciens auraient soutenu les réformes actuelles<sup>39</sup>. Pourtant, les conditions respectives des deux époques apparaissent trop éloignées pour que le rapprochement soit aussi facile à opérer à moins, bien sûr, de procéder à une simplification excessive.

---

<sup>39</sup> Cette conclusion s'inspire des travaux de Daniel J. O'Neil. Voir D. J. O'Neil, *op. cit.*, p. 16.

De Valera est également habité par un soucis particulier au sujet du Fianna Fáil. Il veut à tout prix convaincre l'électorat qu'un vote pour son parti revient à rester fidèle aux idéaux de l'ancien Sinn Féin, qui a dominé la scène politique irlandaise de 1918 à 1921. Un tel message est clairement véhiculé à au moins quatre reprises. La première mention survient dans un discours prononcé en chambre parlementaire en avril 1932. Il lance alors :

I appeal to members on the opposite side who were in the old Sinn Féin movement; remember that one of the first things thought of, the moment the Declaration of Independence was adopted, was the passing of another instrument called the Democratic Programme.... What I say is that I want to appeal to the members of the old Sinn Féin movement, the people who came together and declared on 21st January 1919 that they wanted to be an independent nation and to be able to give a decent living to their own people – I ask all these members to come along and to stand in with us. If these people who at that time stood together and if the interests they represented stand together, then we can have a democratic programme in spite of any section in this country<sup>40</sup>.

Les autres interventions ne viennent qu'amplifier cette volonté d'établir que seul son parti a marché dans les traces du Sinn Féin. Au cœur de cette argumentation, on peut lire en filigrane la lutte qui a cours entre les différentes factions nationalistes issues de la scission du parti. Bien qu'aucun discours ne vienne le confirmer formellement, tout indique que les accusations de trahison lancées contre de Valera au moment de son départ du Sinn Féin en 1926 et de son acceptation du serment d'allégeance afin de faire son entrée au Parlement ont continué à se répercuter bien après 1932.

Si les références à l'héritage du Sinn Féin semblent motivées par des objectifs électoralistes, d'autres interventions de l'année 1932 contribuent à confirmer une utilisation de la mémoire des héros irlandais visant à rehausser son prestige personnel. Il est important de rappeler qu'après l'élection de février 1932, le Fianna Fáil se retrouve à la tête d'un gouvernement minoritaire, puisqu'il a besoin de l'appui des sept travaillistes élus pour gouverner. Ce n'est donc

---

<sup>40</sup> M. Moynihan, « The Unemployed », 29 avril 1932, *op. cit.*, p. 209.

probablement pas un hasard si à cette époque, interrogé sur les motifs pour lesquels les hommes devraient se battre, de Valera choisit de se référer à la vision du socialiste James Connolly, un des leaders fusillés lors du soulèvement de 1916. Il affirme alors partager intégralement sa conception de la vie. Pourquoi citer Connolly à ce moment précis? De Valera cherchait-il à conserver l'appui des travaillistes pour continuer à diriger ou ne cherchait-il pas plutôt à voler leurs appuis populaires afin de consolider son pouvoir et ainsi pouvoir diriger seul? Les propos qu'il tient le 29 avril 1932 laissent peu de place à l'interprétation :

when I differed with the Labour Party after the Treaty it was because I thought that that party was making a mistake and that they did not see what James Connolly saw, and what he told me he saw, that to secure national freedom was the first step in order to get the workers of Ireland the living that they were entitled to in their own country<sup>41</sup>.

Selon de Valera, le parti travailliste a fait fausse route. Il en profite également pour se proclamer personnellement porteur de l'idéal de Connolly. Comment pourrait-il en être autrement puisque Connolly lui a personnellement exprimé sa vision? Aussi convaincante puisse-t-elle être, cette lecture apparaît exagérée, le rapprochement idéologique entre de Valera et Connolly étant plus utilitaire et factice que véridique<sup>42</sup>.

Un autre élément qui transpire de son discours est sa propension à jouer sur le prestige que lui confère sa participation au soulèvement de Pâques de 1916. À la suite de l'exécution des leaders de l'insurrection, de Valera se retrouve le plus haut gradé encore en vie. La stratégie discursive qu'il emploie est facilement discernable. Il était un des leurs, il s'est battu à leurs côtés, il est leur héritier incontestable et n'a qu'un seul souhait : légitimer son projet politique en montrant qu'il correspond en tous points à ce que le gouvernement provisoire de 1916 avait proclamé lors de la

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>42</sup> Si D. R. O'Connor Lysaght dans son article « "Labour Must Wait" : The Making of a Myth », *Saothar*, 26 (2001), p. 61-65 traite de l'opposition de Valera au mouvement travailliste comme étant un mythe, les travaux consultés des autres historiens suggèrent que de Valera, sans être totalement hostile aux idéaux de James Connolly, n'était certainement pas un fils spirituel de ce dernier.

déclaration de la République. Plusieurs mentions à cet effet peuvent être retrouvées, notamment en novembre 1933 : « We are a Government whose aims are those which I read out from the Proclamation of the Republic of 1916 <sup>43</sup> ». Citant abondamment les héros de cet événement qu'il juge fondateur du renouveau irlandais, il va même jusqu'à bonifier le discours de Patrick Pearse en lui donnant une extension dans le présent. Pearse n'a jamais connu la partition, mais a toujours souhaité vivre au sein d'une Irlande libre et gaélique. S'il avait vécu entre 1932 et 1948, de Valera est assuré que ce dernier aurait tout mis en œuvre pour assurer la concrétisation d'une Irlande non seulement libre et gaélique, mais unie de surcroît. Ainsi, la mémoire de Pearse sert ici à valider la justesse des prétentions actuelles du chef du Fianna Fáil<sup>44</sup>.

Tout compte fait, pour chaque élément de son programme, de Valera puise dans le discours des héros du passé pour prouver le bien-fondé de sa propre quête. Pour justifier le retour de la langue gaélique, il cite Thomas Davis (1814-1845) qui, un siècle plus tôt, travaillait déjà à lier survie irlandaise et « regaélisation ». Pour se montrer rassembleur et confirmer ses convictions républicaines, il fait appel à Theobald Wolfe Tone (1763-1798), protestant passé à l'histoire pour sa participation au soulèvement de 1798 et qui est aussi perçu comme celui qui souhaitait unir protestants et catholiques à l'intérieur d'une république irlandaise. Pour mettre en lumière ses préoccupations agraires, il se fait l'héritier des James Fintan Lalor (1807-1849) et Michael Davitt (1846-1906). L'homme d'État sait également adapter son discours en fonction de son auditoire. S'il s'adresse à l'importante diaspora irlandaise aux États-Unis, il délaisse un peu plus les modèles irlandais pour aller puiser dans le terreau historique américain : il cite notamment les Abraham Lincoln et George Washington. Bref, en cherchant à cumuler toutes les qualités des

<sup>43</sup> M. Moynihan, « "We Cannot Have it Both Ways" », 8 novembre 1933, *op. cit.*, p. 253.

<sup>44</sup> Voir, entre autres, M. Moynihan, « Ireland Free, Gaelic and United », 12 février 1933, *op. cit.*, p. 233-235.

héros du passé et à s'inspirer de leur enseignement historique, il semble que de Valera cherche à faire de lui-même l'Irlandais le plus complet dans l'histoire irlandaise, l'« homo-revolutionus » le plus achevé, la pierre ultime au sommet de la pyramide. Tous les héros en viennent à vivre en lui et par lui, alors que lui ne vit que pour eux. De Valera prétend n'être qu'un messenger. Certes, il a repris le flambeau, mais la même flamme brûle depuis toujours. À travers son discours, le « je » finit par avoir une consonance de « nous, les héros irlandais de la quête nationaliste dans l'histoire ».

## **2. L'Irlande aurait-elle enfin trouvé son Sauveur?**

Cinq notions distinctes ont ainsi été abordées pour mieux appréhender la nature de son discours concernant la place qu'il s'est accordée au coeur de l'histoire irlandaise : celles du cours de l'histoire qui peut reprendre grâce à sa venue au pouvoir, de gouverne devalerienne marquée par le sceau de la progression continue, d'appui providentiel, de compréhension de l'histoire avant qu'elle ne survienne et de porteur du legs des anciens. Pris isolément, chacun de ses éléments propose son enseignement propre. Il reste à dégager le sens global de son discours. La conclusion proposée ici s'exprime simplement : de Valera a cherché à se représenter en tant que sauveur irlandais ou un Moïse nouveau genre en donnant à sa rhétorique un ton messianique. Pour mieux comprendre sa motivation, il apparaît justifié de se tourner vers les travaux d'autres historiens.

Au sujet de l'identification d'un Sauveur dans l'histoire, Raoul Girardet écrit : « les valeurs qu'il [le Sauveur] incarne sont celles de la pérennité, celle du patrimoine et de l'héritage. Son rôle est de prévenir les accidents de l'histoire, d'éviter ses brisures, de répondre de l'avenir auquel il se



trouve tout naturellement identifié<sup>45</sup> ». Cette citation résume adroitement la nature de la mission que s'est donnée de Valera : être identifié à l'avenir et se positionner dans l'histoire de telle sorte qu'il puisse devenir irremplaçable. Tout au long de ses seize années au pouvoir, il s'est toujours présenté comme un rempart contre la perversion du mode de vie irlandais, comme un gardien de l'ordre ancien porteur de plénitude. On comprend aisément que l'accomplissement d'une telle mission ait exigé un enracinement du discours dans le terreau d'une histoire « romancée » comme en a fait état notre démonstration.

Fort de l'enseignement judéo-chrétien et d'une conscience aiguisée de l'évolution historique irlandaise, de Valera devait connaître l'importance du discours à caractère messianique en continuel renouvellement en Irlande depuis des siècles. Il était probablement conscient qu'il était à son avantage de tenir un discours faisant vibrer cette corde sensible. Son intention se comprend sans peine, mais comment expliquer une telle prégnance du messianisme en Irlande? Deux facteurs, un historique et l'autre contextuel, expliqueraient ce phénomène comme le précise la définition du messianisme comprise dans le *Dictionnaire International des Termes Littéraires* :

Aussi les mouvements messianiques sont-ils, historiquement parlant, souvent le fait de groupes opprimés ou malheureux, l'expression de la protestation de populations pauvres et déclassées, frustrées dans leurs attentes et dans leurs revendications de pouvoir, sensibles de ce fait à la promesse eschatologique de leur libération imminente. (...) Les conditions d'apparition de ces mouvements dans l'ère géographique de la culture judéo-chrétienne sont souvent similaires : contexte de crise ou de transition, effondrement des valeurs et des modes de vie traditionnels, urbanisation accélérée, déstructuration des liens sociaux entraînant angoisse et impuissance (...) <sup>46</sup>.

Comme le facteur contextuel a été amplement discuté au deuxième chapitre, nous ne nous concentrerons ici que sur l'aspect historique. Les preuves d'un messianisme ambiant dans

<sup>45</sup> Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 91.

<sup>46</sup> Le terme messianisme est abondamment discuté dans divers ouvrages et articles. Le *Dictionnaire International des Termes Littéraires* offre un bon survol des différents sens accordés au terme. Il est possible de consulter l'article en ligne à l'adresse <http://www.ditl.info/arttest/art2902.php>.

l'histoire irlandaise sont légion. Déjà au XVII<sup>e</sup> siècle, on retrouve, notamment à l'intérieur de textes du fond gaélique, l'annonce d'une renaissance irlandaise et la venue imminente d'un libérateur<sup>47</sup>. Comme le mentionne Maurice Goldring, l'attente du Messie est également décelable à travers les noms donnés aux leaders politiques : Daniel O'Connell devient « The Liberator » et Charles Stewart Parnell est proclamé « The Uncrowned King of Ireland »<sup>48</sup>.

En fonction de la réflexion sur la mythologie politique proposée par Raoul Girardet<sup>49</sup>, on constate aussi que la propension devalerienne à faire de sa personne le Sauveur n'est pas particulière au contexte irlandais. L'enseignement de Girardet permet d'insérer cette stratégie dans un plus grand ensemble. En effet, les explications que l'historien soumet concernant les principes de continuité, de stabilité, de permanence et de conservation qui sont à la base du discours du Sauveur, l'idée du temps de la présence où le Sauveur enfin survenu accomplit le cours de l'histoire ou encore cette autre idée qu'« annonciateur des temps à venir, il [l'archétype du prophète] lit dans l'histoire ce que les autres ne voient pas encore<sup>50</sup> », tous ces points concordent avec notre analyse. Ainsi, s'il ne fait plus de doute que, par l'histoire, de Valera s'est ingénié à s'octroyer le statut de Sauveur irlandais, il reste à s'interroger sur sa capacité à être perçu comme tel dans le contexte irlandais.

### **3. Un Sauveur à sauver? Un leader sur la défensive et la nécessité de justifier sa propre histoire**

Depuis le début, l'utilisation de l'histoire au sein du discours devalerien a généralement été présentée comme une arme stratégique permettant de passer à l'attaque. Se limiter à ce constat

---

<sup>47</sup> Voir R. Marx, *op. cit.*, p. 18.

<sup>48</sup> Voir M. Goldring, *op. cit.*, p. 19-23.

<sup>49</sup> Pour en connaître davantage sur l'analyse de Girardet, consulter le chapitre 2 de son ouvrage cité précédemment.

<sup>50</sup> R. Girardet, *op. cit.*, p. 78.

pourrait toutefois laisser une impression erronée. En portant un regard attentif au contenu discursif, on s'aperçoit que l'histoire a également constitué une menace bien réelle à sa gouverne.

S'il en est ainsi, c'est qu'aux yeux de ses adversaires politiques et d'une partie de la population, le de Valera post guerre civile sera toujours resté l'homme à qui ils n'ont jamais pardonné<sup>51</sup>. Loin de voir en lui un Sauveur, ses opposants ont continuellement remis en cause son passé, jugeant qu'il y avait là des prises de position qui auraient dû lui interdire l'accès au pouvoir. La fréquence avec laquelle l'homme d'État revient sur les lieux de son passé nous laisse d'ailleurs deviner l'intensité des attaques portées contre lui. À l'instar de Patrick Murray<sup>52</sup>, nous concluons que l'auto-proclamation de Valera à titre de Sauveur de l'Irlande dans l'histoire a continuellement été accompagnée d'une réinterprétation de sa propre histoire afin que les accusations de trahison à la nation deviennent nulles et non avenues. En somme, le prétendu Sauveur dans l'histoire a finalement eu lui-même besoin de procéder à une relecture de l'histoire pour espérer obtenir sa rédemption.

Tout au long de la période, chaque attaque lancée est l'occasion de relire dans son passé un engagement constant prouvant le bien-fondé de ses actions dans la longue durée. Toute trace de contradiction et de jugement erroné y est évidemment édulcorée. Bien que multiples, les charges à son endroit apparaissent, à quelques exceptions près, circonscrites dans le temps. À vrai dire, les squelettes puisés dans son passé sont pour la plupart étroitement liés au contexte irlandais immédiat. Par exemple, devant la montée du fascisme et du nazisme dans les années 1930,

---

<sup>51</sup> Le bref chapitre rédigé par Maryann Gialanella Valiulis, « "The Man They Could Never Forgive" The View of the Opposition: Eamon de Valera and the Civil War », dans John P. O'Carroll et John A. Murphy, dir., *De Valera and his Times*, Cork, Cork University Press, 1983, p. 92-100 donne une bonne idée de l'aversion qui persistait face à de Valera après la guerre civile.

<sup>52</sup> P. Murray, *op. cit.*.

l'opposition se met à questionner son attachement à la démocratie. Puis, à l'approche de la Seconde Guerre mondiale et pendant celle-ci, on le blâme d'être à la solde des ennemis des Britanniques et on craint que l'Irlande ne constitue un cheval de Troie.

Véritable épiscentre de l'offensive anti-devalérienne sur toute la période, les attaques les plus fréquentes et les plus féroces ont toutefois trait à sa responsabilité dans le déclenchement de la guerre civile. À ce propos, ses contre-attaques témoignent d'une assurance inébranlable dans son innocence. C'est pourquoi, en 1936, il propose d'établir une commission historique sur les tragiques événements, confiant que les archives le laveraient de tout soupçon<sup>53</sup>. Quelques années auparavant, soit en février 1933, de Valera appelait déjà à sa défense l'un des plus grands personnages de l'histoire américaine, Abraham Lincoln, lui-même impliqué dans une guerre civile au XIX<sup>e</sup> siècle. L'objectif d'une telle référence était simple, il fallait prouver, par la prise de position de Lincoln, que sa décision de combattre les autorités en place à l'époque était la seule justifiable : « The object he aimed at he thought worth the cost, and who today will say that Lincoln was wrong<sup>54</sup> ». À l'image du héros américain, de Valera s'octroie la qualité de visionnaire. Même dans la défaite, même si les conditions et les apparences ne lui étaient guère favorables au moment de la guerre et lors des années qui suivent, il a quand même eu le courage de défendre l'Irlande et demeure persuadé que son action a permis de la sauver. Son retour au pouvoir attesterait hors de tout doute la validité de son raisonnement.

Sans revenir en détail sur chacune des accusations, il apparaît pertinent, pour mieux saisir comment son passé est constamment revenu le hanter, de prendre en exemple les références

---

<sup>53</sup> P. Murray, *op. cit.*, p. 42-43. À vrai dire, de Valera a proposé à plusieurs reprises tout au long de sa carrière d'établir une telle commission, mais cette dernière n'a finalement jamais vu le jour.

<sup>54</sup> M. Moynihan, « Ireland Free, Gaelic and United », 12 février 1933, *op. cit.*, p. 234.

relatives à la légitimité de l'utilisation de la force et au défi posé par l'Armée républicaine irlandaise (IRA) à son gouvernement.

Malgré deux votes entérinant le traité anglo-irlandais, – le premier au Dáil Éireann et le second lors d'un référendum – de Valera, au moment de la guerre civile, refuse d'y voir l'expression d'une volonté populaire et décide de prendre les armes contre les autorités. Il faut attendre la création du Fianna Fáil en 1926 pour que s'amorce officiellement sa reconversion de révolutionnaire à parlementaire constitutionnaliste, transformation confirmée en 1927 au moment de l'acceptation du serment d'allégeance permettant son entrée au Dáil Éireann. Malgré ces gestes d'ouverture, lors de sa prise de pouvoir en 1932, certains opposants semblent toujours le soupçonner d'être à la solde de l'IRA, organisation ayant appuyé le contingent républicain défait lors de la guerre civile. Au fil de sa gouverne, de Valera se montre pourtant extrêmement dur envers ses anciens frères d'armes, déterminé à mater les groupes paramilitaires, dont l'IRA, rendue illégale en juin 1936. Il reste que l'opposition remet sans arrêt en cause sa capacité, voire sa volonté à éradiquer la violence en Irlande. Selon eux, de Valera ne saurait être l'homme désigné pour cette mission, car il a lui-même déjà pris les armes au détriment du processus démocratique. Visiblement conscient de l'apparente contradiction entre ses actions présentes et passées, le chef d'État se lance dans une argumentation maintes fois répétée distinguant clairement son propre recours à la force pour concrétiser son projet politique et celui de l'IRA au moment où il gouverne. La justesse morale de la cause se veut l'élément distinctif. Pour lui, il est incontestable que l'emploi de la force était légitime en 1922, car le système en place ne permettait pas aux Irlandais de toutes allégeances d'être représentés au Parlement. Le serment d'allégeance requérait des députés qu'ils renoncent à leurs convictions profondes et la résultante en était un gouvernement coercitif qu'il n'aurait jamais pu cautionner. Par l'abolition du serment

en 1933, de Valera affirme avoir rendu cet accès universel, et, ce faisant, indéfendable et illégitime tout recours à la force : « In the last few years, as you know, every obstacle has been removed which could in any way be used to justify a recourse to violence. Today every party within the State is free to seek to achieve its political aims by peaceful means<sup>55</sup> ». À vrai dire, en dépit de ce que peut laisser entendre cette citation, de Valera ne nie pas que la force puisse être un moyen de faire avancer la cause irlandaise, mais cette force doit dorénavant être à l'usage exclusif de l'État.

Finalement, au-delà des exemples soulevés et des préoccupations circonscrites dans le temps, un élément commun semble sous-tendre sa stratégie de défense : la mise en place en toile de fond d'un engagement, d'un dévouement sur la longue durée. De Valera cherche à tout prix à démontrer qu'il n'a jamais trahi les idéaux irlandais. Certes, au moment où il posait des actions contestées, certains à la vision courte ont pu avoir l'impression d'être témoins d'une félonie. Toutefois, il maintient avoir été le seul à poser les gestes nécessaires pour assurer la grande marche vers l'indépendance irlandaise. Pendant que les autres tombaient dans la facilité de l'acceptation du traité, il défendait réellement l'Irlande. La logique est de nouveau que l'histoire lui a donné raison. Les accusations portées contre lui avant et après son accession au pouvoir en 1932 se retrouvent donc non fondées. Si les Irlandais lui renouvellent constamment leur appui entre 1932 et 1948, et qu'il a toujours défendu les mêmes idéaux, il ne pouvait, selon sa logique, être dans l'erreur dans le passé. Ce qui est bien aujourd'hui ne saurait être mal hier. Une chose est sûre, tant qu'il est resté au pouvoir, de Valera n'a jamais reculé devant les critiques sur son passé. Les attaques par l'histoire ont toujours trouvé réponse dans des contre-attaques par l'histoire. Au cœur de sa défense se retrouve encore cette même obsession pour une continuité absolue et cette

---

<sup>55</sup> M. Moynihan, « Danger From Within », 8 mai 1940, *op. cit.*, p. 433.

construction d'une aura d'infailibilité maintes fois identifiées auparavant. Pourtant, en définitive, il reste que le besoin même ressenti par de Valera d'une défense aussi soutenue à travers le temps de son passé est en soi porteur d'un enseignement. N'y a-t-il pas là une preuve explicite qu'en dépit d'une utilisation persistante de l'histoire tout au long de son règne, nombre d'Irlandais se seront refusés à voir en lui un Sauveur, et, ce faisant, auront continuellement constitué un frein à ses ambitions personnelles et à celles qu'il avait pour l'Irlande?

## Conclusion

Au terme de cette démonstration, il importe maintenant de revenir sur notre questionnement initial. Quelles réponses avons-nous proposées à la question : comment et pourquoi de Valera a-t-il utilisé l'histoire à l'intérieur de son discours politique entre 1932 et 1948, soit sa plus longue période à la tête de l'État irlandais?

D'abord, faisant abstraction de la nature particulière des diverses utilisations de l'histoire au sein de son discours, force est de constater que la fréquence des références historiques rencontrées est venue confirmer son obsession pour le passé que d'autres chercheurs, tels Michele Dowling et Patrick Murray, avaient dûment identifiée avant nous. Qui plus est, la récurrence du recours à l'histoire nous permet également de conclure que de Valera voyait dans cette stratégie une réponse « universelle » aux défis – pourtant de nature fort variée – auxquels il était confronté. Pour lui, le récit historique irlandais contenait toujours le nécessaire permettant de justifier, de défendre, de légitimer et de persuader les Irlandais du bien-fondé de ses ambitions. Son discours est ainsi imprégné d'intonations fortement historicistes, car il se montre persuadé qu'il est possible de tirer un enseignement unique en fonction d'une étude attentive des faits historiques. Pour lui, il existe une version véridique de l'histoire qui n'est jamais autre que la sienne. Ne faisant pas de la véracité une priorité et proposant une trame historique qui l'avantageait, l'homme d'État employait l'histoire tel un matériau hautement malléable qu'il sculptait à sa guise. À vrai dire, ses ambitions pour l'Irlande entre 1932 et 1948 exigeaient la construction d'une trame historique ayant la capacité de rendre ces dernières légitimes. En définitive, et nous ne saurions exagérer l'importance de cette conclusion maintes fois répétée, de Valera n'a cessé de mettre le passé irlandais au service de volontés solidement ancrées dans le temps présent ou, en



d'autres termes, il a voulu dompter la dimension du passé dans le but de légitimer des exigences actuelles.

Dépassant ces constats généraux, notre démonstration a mis en lumière une instrumentalisation de l'histoire se déployant en trois temps. Par des recours constants et persistants à l'histoire, de Valera a, premièrement, cherché à établir que le passé irlandais était un passé indiscutablement national. Dans un second temps, il a voulu mobiliser la population irlandaise derrière un projet de réactivation d'un passé glorieux déchu en montrant que ce dernier était porteur d'obligations et d'espoir. Finalement, il s'est servi de l'histoire pour faire de sa personne un sauveur, mais il a eu besoin de réécrire sa propre participation à l'histoire pour tenter de sauver son image.

En somme, cette approche ternaire que nous avons préconisée s'est apparentée à une décomposition du discours en cercles concentriques, passant progressivement du général au particulier. Nous avons traité de de Valera et l'histoire avant d'aborder la place qu'il s'est accordée dans l'histoire. Pour imager le tout, une comparaison avec le théâtre apparaît appropriée : le passé national constitue la toile de fond à l'arrière-scène, le projet politique visant un retour à la grandeur passée symbolise les planches sur lesquelles se déroule l'action et les références à de Valera représentent le jeu de l'acteur. Si une telle approche a l'avantage de simplifier le discours en proposant une analyse « compartimentée », elle implique aussi un danger certain, celui de dénaturer les propos de Valera. Car jamais au cœur de son discours les trois thèmes proposés ne sont-ils ainsi divisés. Dans les faits, ces trois champs s'entrecoupent et s'entremêlent pour former un tout progressant d'un seul bloc. L'approche de Valera en est une intégrée où chaque discours entrelace des éléments puisés à même les trois champs. Cette approche vise à donner à l'histoire une cohérence parfaite rendant logique et imminente la

concrétisation de la prophétie devalerienne. Bref, il faut insister sur le fait qu'il n'existe aucune démarcation chronologique dans l'exploitation des trois champs. Une fois cet avertissement servi, il reste maintenant à revoir plus en détail la façon dont l'homme d'État a exploité le filon historique.

Le premier objectif poursuivi par de Valera est sans conteste de convaincre de l'existence d'une nation irlandaise historique. Grâce à un constat par l'histoire, il vise à démontrer que le passé de l'Irlande est un passé « indiscutablement » national. Pour y arriver, il s'appuie sur une définition floue de la nation où ses membres sont réunis à travers le temps par des idéaux, une philosophie de vie, des traditions, des institutions politiques, une culture, une religion, un génie irlandais, bref par une conception de la vie commune qui serait exclusivement irlandaise. Cette conception serait en fait la somme de l'expérience cumulée de toutes les générations irlandaises. Aux yeux de de Valera, les éléments qui confirment l'existence de la nation historique sont légion. Il y a l'ancienneté et la déterminante continuité du « nous irlandais » à travers le temps. Il y a la défense perpétuelle de la nation devant l'envahisseur. Il y a l'héritage lié au catholicisme et aux Gaëls, peuple porteur de l'esprit national, qui serait toujours à la base de la société irlandaise dans cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Il y a l'âme irlandaise qui vit et se transmet à travers la langue gaélique. Il y a l'histoire qui impose une logique territoriale. En confirmant ainsi l'existence de la nation sur la longue durée, en lui donnant une existence continuelle, depuis toujours et pour toujours, de Valera cherche à réfuter l'idée que son projet politique en soit un de construction nationale. Pour lui, il n'est jamais question de construction, mais bien de reconstruction, preuve indéniable de la légitimité et du bien-fondé de ses efforts. Par une telle lecture du passé, il tente aussi de nier une vision aux accents « cromwelliens » suggérant que les Anglais aient amené la lumière sur cette île de barbares. Toute l'entreprise devalerienne semble

finalement orientée par un objectif fondamental au cœur de sa pensée : celui de différencier globalement, par l'histoire, les Irlandais de leurs voisins britanniques. En affirmant que les Irlandais formaient une nation qui occupait tout le territoire de l'île avant la conquête anglaise, en mettant l'accent sur la continuité de cette nation malgré les exactions de l'envahisseur, de Valera essaie simplement de rendre caduque toute prétention britannique au sujet de l'Irlande et, inversement, de légitimer ses propres revendications pour l'avenir irlandais. Selon la rhétorique devalerienne, tout contrôle externe sur l'Irlande ne peut aller qu'à l'encontre d'une justice déterminée par une trame historique pourtant claire.

Le premier usage visait donc à confirmer que l'Irlandais du XX<sup>e</sup> siècle était le résultat d'une pérennité dans l'histoire. De par sa nature, cette grande fresque devalerienne s'avère toutefois davantage statique que dynamique. C'est véritablement par son second usage du passé que de Valera nous fait entrer de plain-pied dans son projet cherchant une mise en mouvement. Pour le principal intéressé, le passé est plus qu'un simple enseignement, il est porteur d'obligations et tous ont une responsabilité face à leur histoire. Cette rhétorique implique une projection rétrospective ou, en d'autres termes, une grande marche en avant devant se faire avec le regard résolument tourné vers l'arrière – le passé étant moralement supérieur au présent.

Une des raisons premières poussant de Valera à s'appuyer sur le bagage historique irlandais est de prouver que le triomphe ultime de la nation irlandaise viendra incessamment. Cette démonstration par l'histoire l'amène à identifier quatre impératifs devant constituer les bases de ce triomphe tenant en lui la promesse de la plénitude de la nation dans la longue durée. Dans un premier temps, de Valera affirme que les Irlandais doivent à tout prix poursuivre l'œuvre des morts. Le refus de continuer leur lutte reviendrait à rendre vain leur sacrifice ultime. On voit de

nouveau poindre à travers cette logique l'obsession de la continuité : rien ne se perd, rien ne se crée, tout doit se poursuivre. En magnifiant constamment la mémoire des morts, de Valera désire également combattre la dangereuse « amnésie » guettant la jeune génération qui pourrait être portée à tourner le dos à la poursuite de la lutte de leurs prédécesseurs.

Outre l'éloge des morts, de Valera fait également l'apologie de l'esprit face à la pernicieuse modernité. Il prend l'histoire à témoin pour avertir son peuple que la quête du matériel ne saurait le mener qu'à la déchéance. Encore une fois, l'objectif qui sous-tend son discours tient dans sa volonté d'amplifier le caractère distinct qu'il accorde à la population irlandaise face à son voisin britannique. Dans un contexte où les différences entre les deux peuples tendent à s'amenuiser, l'obsession devalérienne de la distinction se comprend d'autant plus aisément. De Valera joue à la fois sur ce que Freud a nommé le « narcissisme des petites différences », qui consiste à exagérer les différences au détriment des ressemblances face aux Britanniques, et sur la redéfinition de la grandeur de la nation par les peuples colonisés qui ne sont guère en mesure de compétitionner avec l'ancienne métropole telle qu'expliquée par Clifford Geertz. Le troisième impératif repose sur une volonté de résurrection de l'âge d'or irlandais. Une telle sacralisation d'un passé glorieux vise d'une part à annoncer son retour imminent et d'autre part à redonner espoir à une population qui cherche à transcender les frontières d'un passé récent et d'un présent décevants. Pour s'assurer d'une mobilisation autour de son projet politique, de Valera assortit sa promesse de réactivation d'une condition. Elle ne pourra redevenir réalité qu'en autant que sa quête nationaliste se concrétise intégralement. Finalement, il a recours à l'histoire pour communiquer à la population un sentiment d'urgence. L'Irlande est à la croisée des chemins et risque de n'être qu'une demi-nation pour toujours si le peuple ne consent pas les efforts immédiatement requis pour accomplir la destinée irlandaise. L'homme d'État fait peser le poids

de l'histoire sur les épaules de ses compatriotes et, au passage, essaie de les responsabiliser en mettant de l'avant des notions d'heure de vérité, de point de non-retour et d'aboutissement de l'histoire.

À terme, cette construction reposant sur ces quatre impératifs devant mener à la réactualisation d'un temps d'avant vise expressément à mobiliser le peuple irlandais. À travers cette quête, l'histoire se voit octroyer le premier rôle. Le passé irlandais est constamment cité pour rappeler que les Irlandais de cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'ont guère les coudées franches. Ils ont tous une dette à payer envers ceux qui les ont précédés. Cette dette se résume, sans grande surprise, à la réalisation intégrale du projet devalerien. Mais au-delà de sa suggestion qu'une lecture « appropriée » de l'histoire ne saurait mener qu'à l'action, on trouve un élément encore plus crucial. Pour de Valera, le cheminement historique implique une voie unique de salut : l'histoire a un sens que l'on ne saurait ignorer. Par ses références à l'histoire, l'homme d'État en vient finalement à identifier une « vraie » nature irlandaise qui consiste à vouloir tout ce que de Valera veut. C'est en fonction de cette dernière conclusion que l'étude de la place qu'il s'est accordée dans l'histoire est devenue nécessaire.

Car à l'étude de son discours, il apparaît distinctement que son entreprise dépasse largement la réalisation stricte d'un projet nationaliste. Tout son discours est marqué d'une conscience aiguë de l'importance de son propre positionnement à l'intérieur de la trame historique irlandaise. De Valera s'est évertué à personnifier les aspirations de toute une nation. La particularité de cette personnification est qu'il ne s'est guère contenté de représenter une nation conjuguée au présent, mais il s'est plutôt affairé à incarner le cumul des ambitions nationales exprimées à travers les âges. Voyant dans les références historiques une source de consolidation de son pouvoir, il a

voulu être perçu comme le seul homme en mesure de concrétiser le grand projet national, tentant par le fait même de se rendre irremplaçable. Tout compte fait, par une mise en scène méticuleuse de l'histoire, de Valera a cherché à promouvoir son unicité grâce à cinq stratégies principales.

Dans un premier temps, l'homme d'État a fait coïncider son accession au pouvoir avec l'avènement d'une ère nouvelle en Irlande. Il s'est servi de la décennie précédente où le Cumann na nGaedhael occupait le pouvoir comme d'un repoussoir permettant de renforcer la symbolique du renouveau entourant son retour à la tête de l'Irlande. Visant à fortifier sa qualité d'irremplaçable, de Valera s'est également efforcé d'apposer sur sa gouverne le sceau d'une progression continue. Ainsi, sous son règne, les Irlandais n'ont jamais eu à reculer et ont franchi d'importantes étapes vers l'indépendance totale si convoitée. En tenant un discours d'une telle nature, de Valera cherchait à prouver que nul n'aurait pu accomplir davantage pour l'Irlande que lui-même et ainsi à mettre en garde son peuple contre les dangers qui risquaient de s'abattre sur l'île advenant son remplacement à la barre de l'État. Pour promouvoir son unicité, de Valera a aussi mis de l'avant le fait qu'il pouvait compter sur l'appui de la Providence. De nature infaillible, Dieu est venu confirmer la justesse du jugement devalerien, notamment en ce qui a trait à la neutralité de l'Irlande lors de la Seconde Guerre mondiale, alors que les Irlandais ont été préservés des pires maux causés par cette guerre. Cette aura d'infailibilité caractérisant le divin, de Valera se l'est également appropriée pour valoriser sa personne. Tout au long de sa période au pouvoir, il a affirmé posséder la capacité de pénétrer le sens de l'histoire avant qu'elle ne se produise. S'autoproclamant visionnaire, de Valera a fait usage de l'histoire au conditionnel pour répondre aux critiques lui étant adressées, pour défendre son bilan, pour prêcher la patience, mais peut-être surtout pour se placer au-dessus de la mêlée. Ainsi, par cette compréhension « a priori » de l'histoire, il a voulu faire taire les mouvements contestataires qui soulevaient des doutes quant

à son jugement. Dernière stratégie employée, l'homme d'État s'est présenté comme l'héritier des héros passés et des grands mouvements irlandais. Sa tactique a consisté à valoriser son statut de nouveau porte-flambeau pour une flamme patriotique perpétuelle. L'inscription au coeur de sa quête personnelle de la poursuite du grand rêve des anciens visait à légitimer ses propres objectifs et à rehausser son prestige personnel en s'inscrivant dans la lignée des grands républicains. Bref, par un rappel constant de la mémoire des héros parangons, de Valera voulait s'attribuer le titre de chef d'État irlandais le plus achevé. Les anciens s'exprimaient par lui et lui ne vivait que pour eux.

En somme, de Valera a cherché à se constituer en Sauveur irlandais pour incarner la pérennité, pour se montrer le défenseur du patrimoine et de l'héritage de même que pour être identifié à l'avenir. Malgré cette volonté persistante de projeter l'image d'un Moïse nouveau genre, l'homme d'État a néanmoins toujours senti le besoin de défendre ses engagements passés et de réécrire sa participation à l'histoire. S'il a agi de la sorte, c'est qu'il a continuellement dû faire face à un mouvement de contestation qui faisait de lui un traître à la nation. Donc, son discours ayant trait à sa place dans l'histoire a constamment oscillé entre messianisme et rédemption, l'histoire ayant fini par constituer à la fois une arme favorisant sa gouverne et une menace continue à celle-ci. Montrant une confiance inébranlable dans les leçons à tirer de l'histoire, il a répondu à toutes les attaques de ses ennemis politiques à l'aide d'une défense par l'histoire. En élevant à une dignité supérieure son engagement immuable à travers le temps, en niant catégoriquement les accusations de félonie, en mettant de l'avant que le bien d'aujourd'hui ne saurait être le mal d'hier, de Valera a fini par conclure que l'histoire lui a donné raison. En dépit de ce qu'ont pu avancer ses opposants, il a en tout temps jugé avoir été le seul qui a défendu sans répit les intérêts des Irlandais et la trame historique en constituait, pour lui, la preuve formelle.

Ainsi, au terme de notre étude, il apparaît manifeste que de Valera a instrumentalisé l'histoire pour légitimer son projet nationaliste et sa propre personne à titre de chef de l'État<sup>1</sup>. Il a cherché à se placer comme pierre angulaire de toute progression irlandaise dans l'immédiat et dans l'avenir. Il semble qu'au cœur de cette instrumentalisation de l'histoire se soit trouvé l'objectif de proposer un projet politique attrayant permettant à de Valera et au Fianna Fáil de confirmer leur accession au pouvoir dans un premier temps, puis de perpétuer cette présence par la suite. En ce sens, il se pourrait bien que le bagage historique compris dans le programme du parti et les discours du chef – nous avons sciemment laissé à l'écart toute discussion concernant le degré de foi qu'avait de Valera dans ses propos – ait été un des facteurs permettant de séduire suffisamment d'électeurs pour arriver à se maintenir au pouvoir. Il faut dire qu'un règne de seize ans lors d'une période aussi troublée représente une grande réussite et fait figure d'exception parmi les pays occidentaux.

Malgré tout, loin d'être une figure unificatrice, de Valera a dû composer avec une opposition constante d'un nombre imposant d'Irlandais – plus de la moitié des électeurs choisissent d'accorder leur vote à d'autres partis lors de cinq des six élections remportées par le Fianna Fáil. Une telle opposition, bien qu'elle soit assurément due à une variété de facteurs, nous amène à proposer l'hypothèse – à laquelle d'autres voudront peut-être essayer de trouver réponse – que l'instrumentalisation de l'histoire comporte certaines limites, voire des limites certaines. De Valera a eu beau s'ingénier à construire une trame historique tout à son avantage, il semble qu'il y ait eu en permanence un décalage entre ce que son discours prônait et ce que la population

---

<sup>1</sup> Par instrumentalisation, nous entendons qu'il a construit une trame historique lui permettant l'atteinte de fins autres qui n'avaient souvent qu'un lien ténu avec le passé irlandais duquel ces dernières se réclamaient.



irlandaise choisissait de croire. Le monopole de l'histoire qu'il paraissait convoiter lui a toujours échappé de son vivant et d'autant plus depuis sa mort. Il suffit de considérer comment de Valera a été jugé en Irlande depuis son décès pour se convaincre qu'en dépit d'une volonté d'infléchir le cours de l'histoire en sa faveur, un homme ne peut jamais dicter à lui seul le sens qu'un peuple donne à son histoire dans l'immédiat et encore moins le sens qu'il lui donnera dans l'avenir.

## Bibliographie

### I. Sources imprimées

MOYNIHAN, Maurice. *Speeches and Statements by Eamon de Valera, 1917-73*. Dublin, Gill and Macmillan, 1980. xlvii-634 p.

### II. Ouvrages généraux

AUROUX, Sylvain et Yvonne WEIL. *Dictionnaire des auteurs et des thèmes de la philosophie*. Paris, Hachette, 1991. 526 p.

CHESTERTON, Gilbert Keith. *Orthodoxy*. Londres, Collins, 1963 (1908). 159 p. Coll. « Fontana Religious Series »

CONNOLLY, S. J., dir. *The Oxford Companion to Irish History*. Oxford, Oxford University Press, 2004. 650 p.

CORDELLIER, Serge, dir. *Le dictionnaire historique et géopolitique du 20<sup>e</sup> siècle*. Paris, Éditions La Découverte, 2000, 736 p.

FOSTER, Robert Fitzroy. *Modern Ireland 1600-1972*. Londres, Penguin, 1989. 688 p.

GOLDRING, Maurice. *Le drame de l'Irlande*. Paris, Bordas, 1972. 143 p.

\_\_\_\_\_. *Irlande : idéologie d'une révolution nationale*. Paris, Éditions sociales, 1975. 126 p.

\_\_\_\_\_. *Pleasant the Scholar's Life : Irish Intellectuals and the Construction of the Nation State*. Londres, Serif, 1993. 189 p.

HUTCHINSON, Wesley. *La question irlandaise*. Paris, Ellipses, 1997. 159 p.

MOURRE, Michel. *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*. Paris, Bordas, 1996. 5 volumes, 5 884 p.

### III. Études

AKENSON, Donald H. « Was Eamon de Valera a Republican? », *Review of Politics*, 33, 2 (1971), p. 233-253.

ANDREWS, C. S. « A Personal Recollection of Eamon de Valera », *Études Irlandaises*, 7 (1982), p. 165-173.

AUGUSTEIJN, Joost. « Political Violence and Democracy : An Analysis of the Tensions Within Irish Republican Strategy, 1914-2002 », *Irish Political Studies*, 18, 1 (2003), p. 1-26.

- BARNARD, Frederick M. *Herder on Nationality, Humanity, and History*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003. 185 p. Coll. « McGill-Queen's Studies in the History of Ideas », 35.
- BOGDANOR, Vernon. « Remembering and Forgetting : The Complexities of Irish History », *Twentieth Century British History*, 7, 2 (1996), p. 253-261.
- BOWMAN, John. *De Valera and the Ulster Question 1917-1973*. Oxford, Clarendon Press, 1982. 368 p.
- CAHILL, Thomas. *How the Irish Saved Civilization : The Untold Story of Ireland's Heroic Role from the Fall of Rome to the Rise of Medieval Europe*. New York, Nan A. Talese, 1995. 246 p. Coll. « Hinges of History », 1.
- CANNING, Paul. M. « The Impact of Eamon de Valera : Domestic Causes of the Anglo-Irish War », *Albion*, 15, 3 (1983), p. 179-206.
- COAKLEY, John. « Religion, National Identity and Political Change in Modern Ireland », *Irish Political Studies*, 17, 1 (2002), p. 4-28.
- COOGAN, Tim Pat. *Eamon De Valera : The Man Who Was Ireland*. Londres, HarperPerennial, 1993. 772 p.
- DOWLING, Michele. « The Ireland that I Would Have : De Valera & the Creation of an Irish National Image », *History Ireland*, 5, 2 (automne 1997), p. 37-41.
- DUDLEY EDWARDS, Owen. *Eamon de Valera*. Cardiff, GPC, 1987. 150 p.
- DWYER, T. Ryle. *De Valera's Darkest Hour : In Search of National Independence, 1919-1932*. Dublin, Mercier, 1982. 190 p.
- \_\_\_\_\_. *De Valera's Finest Hour : In Search of National Independence, 1932-1959*. Dublin, Mercier, 1982. 210 p.
- ENGLISH, Richard. *Irish Freedom, The History of Nationalism in Ireland*. Londres, Macmillan, 2006. 625 p.
- FARRELL MORAN, Seán. « Patrick Pearse and the European Revolt Against Reason », *Journal of the History of Ideas*, 50, 4 (octobre-décembre 1989), p. 625-643.
- FITZGERALD, Alexis. « Eamon de Valera », *Studies*, 64, 255 (1975), p. 207-214.
- FITZGERALD, Garret. « De Valera and Contemporary Ireland », *Études Irlandaises*, 9 (décembre 1984), p. 229-248.
- FITZGERALD, Michael. « Did President Eamon de Valera Have a Developmental Disorder ? », *Journal of Medical Biography*, 9, 4 (2001), p. 231-235.

- FULLER, Louise. « Religion, Politics and Socio-Cultural Change in Twentieth-Century Ireland », *The European Legacy*, 10, 1(2005), p. 41-54.
- GALLAGHER, Tom. « Fianna Fáil's troubled Anniversary », *West European Politics*, 7, 1 (1984), p. 135-138.
- \_\_\_\_\_. « Fianna Fáil and Partition, 1926-1984 », *Eire-Ireland*, 20, 1 (1985), p. 28-57.
- GIRARDET, Raoul. *Mythes et mythologies politiques*. Paris, Éditions du Seuil, 1986. 211 p. Coll. « L'univers historique ».
- GOLDRING, Maurice. « Se sentir irlandais », *Tumultes (Appartenance et ethnicité)*, 11 (octobre 1998), p. 45-56.
- \_\_\_\_\_. « Les mouvements nationaux en Irlande, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 43 (juillet-septembre 1996), p. 51-54.
- HOLMES, David G. « The Eucharistic Congress of 1932 and Irish Identity », *New Hibernia Review*, 4, 1 (2000), p. 55-78.
- HOLT, Edgar. « The Irish President : The Career of Eamon De Valera », *History Today*, 11, 2 (1961), p. 98-106.
- HUTCHINSON, John. *The Dynamics of Cultural Nationalism : the Gaelic revival and the creation of the Irish Nation State*. Londres, Allen & Unwin, 1987. 343 p.
- KEE, Robert. *The Green Flag : a History of Irish Nationalism*. Londres, Penguin, 2000 (1972). 877 p.
- KISSANE, Bill. « Democratic Consolidation and Government Changeover in the Irish Free State », *Commonwealth & Comparative Politics*, 39, 1 (mars 2001), p. 1-22.
- LARKIN, Emmet. « The Devotional Revolution In Ireland, 1850-75 », *American Historical Review*, 77, 3 (juin 1972), p. 625-652.
- LEE, Joseph et Gearóid Ó TUATHAIGH. *The Age of de Valera*. Dublin, Ward River Press in association with Radio Telefís Éireann, 1982. 216 p.
- LONGFORD, Franck Pakenham (Earl of) et Thomas P. O'NEILL. *Eamon de Valera*. Londres, Arrow Books, 1974 (1970). 499 p.
- LYSAGHT, D. R. O'Connor. « "Labour Must Wait" : The Making of a Myth », *Saothar*, 26 (2001), p. 61-65.
- MANSERGH, Nicholas. « Eamon de Valera : Life and Irish Times », *Studies*, 60, 237 (printemps 1971), p. 13-21.

MARX, Roland. *Eamon De Valera*. Paris, Beauchesne, 1990. 187 p. Coll. « Politiques & Chrétiens ».

McCARTNEY, Donal. « The Political Use of History in the Work of Arthur Griffith », *Journal of Contemporary History*, 8 (janvier 1973), p. 3 - 19.

McNALLY, Mark Anthony. « The Hegemony of 'the Republic' in De Valera's Ireland, 1937-1939 : A Discourse Approach to the Irish Press and the Fianna Fáil Government ». Thèse de doctorat (histoire). Belfast, Queen's University of Belfast, 2005.

MOODY, Theodore William. « Irish history and Irish mythology », *Hermathena*, 124 (été 1978), p. 7-24.

MURRAY, Patrick. « Obsessive Historian : Eamon de Valera and the Policing of his Reputation », *Proceedings of the Royal Irish Academy*, 101C (2001), p. 37-65.

Ó BEACHÁIN, Donnacha. « From Revolutionaries to Politicians : Deradicalization and the Irish Experience », *Radical History Review*, 85 (2003), p. 114-123.

O'CARROLL, John P. et John A. MURPHY, dir. *De Valera and his Times*. Cork, Cork University Press, 1983. 208 p.

O'NEIL, Daniel J. « Ethnic Nation-Building and Mythology: The Irish Experience », *Plural Societies*, 20, 2 (1990), p. 1-18.

RAYMOND, Raymond J. « The Makers and Making of Modern Ireland : Seven New Studies », *Canadian Review of Studies in Nationalism*, 18, 1-2 (1991), p. 179-186.

SHONK, Kenneth Jr. « Eamon de Valera and the Renewal of Irish Republican Discourse, 1926-1932 ». Mémoire de maîtrise (histoire). Fullerton, California State University, 2005. 103 p.

WALKER, Graham. « Irish Nationalism and the Uses of History », *Past & Present*, 126 (1990), p. 203-214.

WHITE, Timothy J. « What does it Mean to be Irish? The Transformation of Political Identity in Ireland. », *Southeastern Political Review*, 24, 1 (mars 1996), p. 137-157.

WILLIAMS, Martin. « Ancient Mythology and Revolutionary Ideology in Ireland, 1878-1916 », *The Historical Journal*, 26, 2 (mars 1983), p. 308-328.

#### **IV. Ouvrages méthodologiques, historiographiques et théoriques**

ANDERSON, Benedict. *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. Londres, Verso, 1991 (1983). 224 p.

- ANTONI, Carlo. *L'historisme*. Genève, Droz, 1963. 128 p. Coll. « Travaux d'histoire éthico-politique ».
- BOUTON, Christophe. « La tragédie de l'histoire. Hegel et l'idée d'histoire mondiale », *Romantisme*, 104 (1999), p. 7-17.
- BOYCE, D. George et Alan O'DAY. *The Making of Modern Irish History, Revisionism and the Revisionist Controversy*. Londres, Routledge, 1996. 245 p.
- BRADY, Ciaran, dir. *Interpreting Irish History: the Debate on Historical Revisionism, 1938-1994*. Dublin, Irish Academic Press, 1994. 348 p.
- FOSTER, Robert Fitzroy. « History and the Irish Question », *Transactions of the Royal Historical Society*, 33 (1983), p. 169-192.
- GILLIS, John R. *Commemorations : the Politics of National Identity*. Princeton, Princeton University Press, 1994. 290 p.
- GUIBERNAU, Montserrat et John HUTCHINSON, dir. *History and National Destiny : Ethnosymbolism and its Critics*. Oxford, Blackwell Publishing, 2004. 216 p.
- HARTOG, François. *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*. Paris, Éditions du Seuil, 2003. 258 p. Coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle ».
- HARTOG, François et Jacques REVEL, dir. *Les usages politiques du passé*. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2001. 206 p.
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. *La Raison dans l'Histoire : Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, Paris, Union générale d'édition, 1979 (1965). 312 p.
- HOBSBAWM, Eric. *Nations et nationalisme depuis 1780 : programme, mythe, réalité*. Paris, Éditions Gallimard, 1992. 247 p.
- KRAMER, Lloyd. « Historical Narratives and the Meaning of Nationalism », *Journal of the History of Ideas*, 58, 4 (juillet 1997), p. 525-545.
- LEVI, Giovanni. « The Distant Past : On the Political Use of History », *Mediterranean Historical Review*, 16, 1 (2001), p. 61-73.
- NORA, Pierre. « Between Memory and History : Les Lieux de Mémoire », *Representations*, 26 (Printemps 1989), p. 7-25.
- PROST, Antoine. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris, Éditions du Seuil, 1996. 330 p. Coll. « Points. Histoire », H225.
- RENAN, Ernest. *Qu'est-ce qu'une Nation? et autres écrits politiques*. Paris, Imprimerie Nationale, 1996. 260 p. Coll. « Acteurs de l'Histoire ».

ROGER, Antoine. *Les grandes théories du nationalisme*. Paris, Armand Collin, 2001. 183 p. Coll. « Compact ».

THIESSE, Anne-Marie. *La création des identités nationales: Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Éditions du Seuil, 1999. 303 p. Coll. « L'univers historique ».

TODOROV, Tzvetan. *Les abus de la mémoire*. Paris, Arléa, 1998. 60 p. Coll. « Arléa-poche », 44.

## V. Sites Internet

« Constitution of Ireland », *Site du Department of the Taoiseach*, [En ligne]. [http://www.taoiseach.gov.ie/attached\\_files/html%20files/Constitution%20of%20Ireland%20\(Eng\)Nov2004.htm](http://www.taoiseach.gov.ie/attached_files/html%20files/Constitution%20of%20Ireland%20(Eng)Nov2004.htm) (Page consultée le 9 juillet 2007)

« Dáil Éireann – Volume 3 – 06 January, 1922 – DEBATE ON TREATY », *Site des Parliamentary Debates*, [En ligne]. <http://historical-debates.oireachtas.ie/D/DT/D.T.192201060002.html> (Page consultée le 9 juillet 2007)

« Eoin MacNeill », *Site des University College Dublin Archives*, [En ligne]. <http://www.ucd.ie/archives/html/collections/macneill-eoin.htm> (Page consultée le 5 juillet 2007)

« Le rejet de l'autre comme mauvais ciment communautaire », *Site de Philophil* [En ligne]. [http://www.philophil.com/dissertation/autrui/qui\\_3.htm](http://www.philophil.com/dissertation/autrui/qui_3.htm) (Page consultée le 9 juillet 2007)

« Maurice Moynihan », *Site des University College Dublin Archives*, [En ligne]. <http://www.ucd.ie/archives/html/collections/moynihan-maurice.html> (Page consultée le 5 juillet 2007)

« Messianisme / Messianic Literature » *Site du Dictionnaire International des Termes littéraires*, [En ligne]. <http://www.ditl.info/arttest/art2902.php> (Page consultée le 9 juillet 2007)

« Parnell in Cork, January 1885 », *Site du Cork Multitext Project*, [En ligne]. [http://multitext.ucc.ie/d/Parnell\\_in\\_Cork\\_January\\_1885](http://multitext.ucc.ie/d/Parnell_in_Cork_January_1885) (Page consultée le 9 juillet 2007)

« The Churchill Papers: A Catalogue », *Site du Churchill Archives Center*, [En ligne]. <http://www-archives.chu.cam.ac.uk/perl/node?a=a;reference=CHAR%2020%2F46%2F41> (Page consultée le 9 juillet 2007)

« The de Valera years », *Site du Fianna Fáil*, [En ligne]. <http://www.fiannafail.ie/history.php4> (Page consultée le 9 juillet 2007)